This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR · INSTITUTION

DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

Vet. Fr. II A. 738

MÉMOIRES
ET AVENTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ.

TOME SIXIÉME.

MÉMOIRES
ET AVENTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ
Qui s'est retiré du monde.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & considérablement augmentée sur quelques Manuscrits trouvés après sa mort.

TOME VI.

A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris,

Chez
- MARTIN, *rue saint Jacques.*
- DESSAINT & SAILLANT, *rue S. Jean de Beauvais.*
- POIRION, *rue S. Jacques.*
- DURAND, *rue du Foin.*
- HOCHEREAU, PISSOT, *Quai de Conti.*

M. DCC. LVI.

TAYLOR[illegible]TION
UNIVERS[illegible]
14 [illegible]V 1969
OF O[illegible]
LIB[illegible]

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***.

LIVRE TREIZIÉME.

L'HEUREUSE fin de cette aventure me fit benir le Ciel, qui sembloit en avoir pris lui-même la conduite. J'employai quelques jours à régler avec Amulem, l'ordre de notre voyage d'Allemagne. Il étoit absolument déterminé à partir avant l'hiver; mais n'ayant pas vu Paris, il eut envie d'y aller passer quelques

ſemaines avant notre départ. Cela pouvoit s'accorder ſi bien avec les meſures que j'avois priſes du côté de M. le Duc, que loin de l'en détourner, je lui promis de l'y conduire.

Nous y arrivâmes, dans le tems où il devoit paroître le plus brillant aux étrangers. C'étoit dans la chaleur des Actions du Miſſicipi. Le faſte & la magnificence ſembloient répandus dans toutes les conditions. L'argent & l'or rouloient avec profuſion, comme s'ils ſe fuſſent échappés de la captivité dans laquelle on les tient ordinairement. Les habits, les équipages, les dépenſes exceſſives des jeux & les fêtes continuelles découvroient l'opulence du Royaume, ou, s'il eſt permis de s'exprimer ſincerement, trahiſſoient plutôt ſa foibleſſe inté-

rieure, puisque toutes ses forces s'épuisoient follement au-dehors. Amulem fut frappé de cet éclat. Ses préjugés Turcs ne l'empêcherent pas de convenir, que Paris l'emportoit sur Constantinople. Nous nous logeames dans la rue neuve des Petits-Champs, & ce ne fut pas sans peine que nous nous procurâmes un logement commode. Nous en eûmes même beaucoup à louer un Carosse de remise, tant il se trouvoit de personnes qui n'étoient pas disposées plus que nous à marcher à pied. Tous les jours on nous apprenoit quelque nouveau prodige de fortune, en faveur des plus vils & des plus misérables. C'étoit le célébre M. Law qui donnoit le branle à la roue. Je me procurai le plaisir de le voir, étant introduit par quelques An-

glois que j'avois connus à Londres & qui se trouvoient alors à Paris. Cet homme, occupé de tant d'affaires importantes, n'en avoit pas l'esprit moins libre, ni l'humeur plus éloignée du plaisir. Il nous invita le même jour à souper chez lui; j'y vis sa femme qui me parut enjouée. J'y trouvai aussi l'Abbé d..., qui me reconnut tout d'un coup. Comme il ignoroit que j'eusse quitté Paris, après l'avoir vu cinq ou six semaines auparavant, il me fit des reproches honnêtes de ce que je l'avois si fort négligé. Il étoit trop agréablement occupé du voisinage de Madame Law, pour lier à table une conversation sérieuse avec moi; mais il me fit promettre que je lui rendrois le lendemain une nouvelle visite. La joie & le badinage regnerent dans ce

repas. M. Law y dit mille jolies chofes. On n'y fit nulle mention de Syftême, quoique je fouhaitaffe extrêmement que le difcours pût tomber fur ce fujet : on n'y parla que des févérités de la Chambre de Juftice, & de la frayeur qu'elles avoient répandue parmi toutes les perfonnes intéreffées dans les revenus du Roi. M. Paparel, Tréforier général de l'Extraordinaire des Guerres avoit été condamné à mort quelques jours auparavant, & l'on ne fçavoit point ce qu'on devoit penfer du délai que S. A. R. avoit fait apporter à l'exécution de fa Sentence. Comme on n'épargne gueres les condamnés, le pauvre Paparel ne fut point ménagé par nos Convives. M. Law fe retira vers minuit, fous prétexte d'une affaire d'importance,

qu'il devoit expédier avant son ſommeil.

Je ſortis auſſi, peu après, avec les deux Anglois qui m'avoient procuré ſa connoiſſance. Comme ils demeuroient dans le même quartier que moi, nous nous entretînmes en chemin de la prodigieuſe fortune de M. Law, & de l'induſtrie avec laquelle il s'y étoit élevé. M. Stepney, qui étoit celui des deux qui le connoiſſoit le plus particulierement, me raconta quelques traits de ſa vie, qui méritent d'être rapportés. M. Law, me dit-il, eſt Ecoſſois, & né d'une honnête famille. Il a eu, dès ſa premiere jeuneſſe, l'eſprit propre au commerce & aux affaires. Ses parens le mirent de bonne heure dans un Comptoir; on n'a pas ſçu ſur quels fonds il y amaſſa une ſom-

me considérable, qui le mit en état de se passer du secours de sa famille. J'ai connu, me dit M. Stepney, le Marchand chez qui il étoit à Edimbourg. Je l'ai entendu se louer beaucoup de sa sagesse & de sa fidélité. Il prit le chemin de Bristol, avec son argent & des recommandations, qui lui firent trouver une place plus considérable que celle qu'il venoit d'occuper; on le fit Commis en chef du Bureau de la Jamaïque. Son assiduité & son esprit lui attirerent la confiance de tous les Marchands. Cependant soit qu'il se fût déguisé jusqu'alors par hypocrisie, soit que sa vertu fût séduite par les grosses sommes qui lui passoient entre les mains, on découvrit, dans ses comptes, quelques erreurs de calcul qui commencerent à le

rendre ſuſpect. Les Marchands Anglois veulent de l'exactitude ; on l'examina de près, il s'en apperçut ; voici le ſtratagême dont il uſa pour ſe mettre à couvert. Il avoit fait une connoiſſance intime avec le Commis d'un autre Bureau conſidérable, qui n'étoit pas plus fidéle que lui : ils s'accorderent enſemble pour ſe ſoutenir, & pour tromper à coup ſûr. Lorſque l'un des deux étoit obligé de rendre ſes comptes, il avoit recours à l'autre, dont il tiroit autant d'argent qu'il en manquoit dans ſa caiſſe ; & ſe rendant ainſi alternativement le même ſervice, ils ſe trouvoient toujours en état de ſouffrir l'examen le plus rigoureux, quelques ſommes qu'ils euſſent pû détourner du dépôt qui étoit entre leurs mains. Ils emploioient, pen-

dant ce tems-là, ce qu'ils avoient dérobé, & le faisoient valoir à leur profit particulier. Quoique ce système fût des mieux concertés, il ne put tromper tout-à-fait la vigilance des Intéressés. On s'étonnoit des grosses entreprises qu'on voyoit faire tous les jours à M. Law, & l'on ne comprenoit point sur quels fonds elles étoient appuyées. Les soupçons devinrent si forts qu'ils ne purent lui être cachés. C'étoit une affaire à le décréditer pour toujours. Il résolut de se tirer d'inquiétude, & il y réussit par une trahison qui perdit son Associé. Feignant d'être obligé de rendre ses comptes, il le pria de lui fournir, suivant leur convention, la somme dont il avoit besoin pour remplir sa caisse. Il la reçut, mais ce fut dans le dessein

de ne la pas rendre. L'autre, qui ne s'attendoit à rien moins, lui redemanda son argent peu de jours après. M. Law contrefit l'étonné comme s'il n'eût rien compris à ce discours ; & se voyant trop pressé, il fit un éclat qui couvrit ce malheureux de confusion, & qui l'obligea de se sauver pour éviter le châtiment. Les plus éclairés entrevirent une partie de la vérité ; mais il eût été dangereux d'attaquer M. Law, sans le pouvoir convaincre. Cependant cette aventure lui ayant fait perdre quelque chose de son crédit, elle le détermina à quitter Bristol, pour aller à Londres. Il ne s'y borna point à prendre soin des affaires d'autrui : il commençoit à être assez riche pour être occupé seulement des siennes. Je ne doute point, continua

M. Stepney, qu'il ne fût devenu en peu de tems un des plus opulens particuliers d'Angleterre, si l'amour ne l'eût rendu la duppe de deux femmes qui l'ont presque conduit à sa ruine. La premiere fut Milady... Cette Dame étoit une Coquette fieffée, qui avoit ruiné déja vingt Amans à Londres, & qui étoit aussi connue par ses débauches que par sa beauté. M. Law eut le malheur de la voir & de la trouver aimable. Elle en fut informée, avant même qu'il eût eu la hardiesse de lui déclarer sa passion, & elle forma le projet de le dépouiller. Il étoit novice en amour, quoiqu'il le fût si peu pour les affaires. Il ne connoissoit pas mieux les manieres du monde poli, ayant toujours vécu dans la poussiere d'un Comptoir & d'un Bureau. Ce fut par

cet endroit, que Milady le prit d'abord. A peine lui eut-il exprimé quelque chose de ses sentimens, qu'elle sçut lui faire entendre avec adresse, que l'unique chose qui lui manquoit pour plaire étoit de mettre quelque réforme dans ses manieres, & de prendre un peu mieux le bon goût de Londres. Il comprit de quoi il étoit question, mais il l'exécuta mal. Au lieu de s'accoutumer par degrés aux airs de la Cour, il se crut capable de les prendre tout d'un coup. Dans l'espace de peu de jours, on le vit changé en Petit-maître. Cet excès fit pitié à ceux qui le connoissoient, & le rendit ridicule aux yeux de quantité de personnes, qui sentirent le contraste de sa parure & de ses manieres. Cependant, comme il est homme d'esprit &

d'un caractere souple & pliant, il atteignit peu-à-peu au degré qu'il falloit pour être reçu chez Milady... C'est la seule obligation qu'il ait à cette Dame, d'avoir ainsi contribué à le polir & à le former pour le monde. Les autres leçons qu'il reçut d'elle ne lui furent pas si utiles; elle l'engagea dans des dépenses si excessives, qu'il s'apperçut en peu de tems de la diminution de ses especes: & ce qu'il y eut de plus chagrinant pour lui, ce fut que la Dame n'eut pas plutôt remarqué que la source de ses libéralités tarissoit, qu'elle le fit prier de ne plus mettre le pied chez elle. Cette disgrace le toucha si vivement, qu'elle l'empêcha de sentir la perte d'une partie de son bien. Ses Amis, qui le voyoient si tendre, lui proposerent de se satis-

faire à moins de frais, c'est-à-dire, de suivre l'usage de Londres, en se donnant une jolie Maîtresse, qu'il entretiendroit à petit bruit, & sur laquelle il auroit un empire absolu. Ce conseil fut de son goût. On lui en procura une fort aimable, avec laquelle il vécut content pendant quelques mois; mais il étoit destiné à payer toujours cher les plaisirs de l'amour. Sa Maîtresse étoit une friponne, qui disparut un jour, en lui emportant trois mille guinées & quantité de Bijoux. Des pertes si considérables dérangerent beaucoup ses affaires; & toute son adresse ne put les réparer parfaitement. Les airs de Cour qu'il avoit pris avec Milady.... lui ôterent le goût du commerce. Il se livra au jeu. On sçait quelle vie les Joueurs ménent. Tantôt

il possédoit des sommes immenses, qui lui faisoient prendre un essor fort au-dessus de son origine; tantôt il étoit sans un morceau de pain. Je lui ai vu pendant trois mois, continua M. Stepney, un Carosse à six chevaux, une Maison de campagne, & un Hôtel superbe à la Ville. Cette faveur de la fortune ne dura guères. Le Colonel Chatris le ruina dans une soirée, comme il a ruiné depuis le Duc de Warton & quantité d'autres jeunes gens. M. Law se mit ensuite dans les projets; c'est-à-dire, qu'il formoit des plans de compagnies & d'associations pour le commerce, & qu'il tâchoit de les faire goûter aux Marchands. Il inventoit des machines, pour rendre plus faciles ou pour abréger les grandes entreprises; telle fut celle dont

l'exécution se trouva si heureuse, pour nettoyer les étangs, les canaux, & les bassins qui servent à la construction des Vaisseaux. Il fut le premier qui fit naître à Mylord Duc de Montaigu le dessein d'une nouvelle plantation dans l'Isle de Sainte Lucie ; entreprise qui a coûté à ce Seigneur la moitié de son bien, & qui s'est terminée fort malheureusement. Enfin il se soutenoit honnêtement par les seules ressources de son génie, lorsque la Fortune l'a appellé en France, & lui a ouvert le chemin de la faveur & de la toute puissance auprès de M. le Régent. Il conserve toujours, ajouta M. Stepney, une forte inclination pour les femmes. Il a le cœur bon & tendre ; de sorte que ses libéralités se répandent à pleines mains sur le beau sexe,

Il s'est fait amener de Londres, pour son délassement après les affaires, quelques belles Angloises, qu'il entretient à Paris, à peu près comme les Seigneurs François qui aiment les chiens & les chevaux, en font venir d'Angleterre.

J'étois si plein de l'idée de M. Law, en quittant M. Stepney, que je le vis en songe pendant la nuit; mais je le vis dans une situation que je ne lui aurois pas fait plaisir de lui dire, & qu'il n'auroit peut-être pas cru devoir appréhender. Il me sembla que S. A. R. le mettoit hors de son appartement par les épaules, & qu'étant ensuite abandonné de tout le monde, il alloit chercher du pain hors du Royaume, après l'y avoir ôté à tant d'autres.

Le lendemain, je fis ma visite à l'Abbé d..... C'étoit un autre Aventurier, dont la morale ne valoit guéres mieux que celle de M. Law. J'avoue que rien ne m'a jamais donné tant de mépris pour les biens de la fortune, que de les voir accordés avec tant de profusion à des personnes de ce caractere. C'est une réflexion que j'ai faite mille fois en ma vie, & qui se renouvelloit alors à tous momens, en voyant tant de misérables arriver tout d'un coup à l'extrême opulence. Seroit-il possible, disois-je, que la Providence mît en de telles mains ce qu'elle estime? Non, les biens de ces gens-là sont aussi vils que leurs personnes. Je ne mets pas, néanmoins, absolument dans ce rang l'Abbé d..... Il avoit assez d'esprit & de sçavoir vivre, pour

être distingué de la foule. La visite, que je lui rendis, fut beaucoup plus familiere que la précédente. Il me rapporta des choses incroyables de l'affection dont M..... l'honoroit, & de la confiance qu'il prenoit en lui. La suite de sa vie les a justifiées. Comme il avoit été Précepteur de M..... il se faisoit honneur du goût que son Eleve avoit pour les sciences & les beaux arts. Dieu sçait s'il étoit capable de le lui avoir inspiré. Il me fit la grace de me procurer la vue de son Cabinet, de ses tableaux, & de son Laboratoire. Le cabinet étoit plein de livres & de papiers confusément épars. J'eus la curiosité d'observer les livres, étant persuadé que la meilleure maniere de connoître le caractere & les inclinations d'un homme d'es-

prit, eſt de faire attention à ce qui l'occupe dans le ſecret du cabinet. Je vis, dans celui-ci, un mélange de Théologie, d'Hiſtoire, de Littérature, & ſur-tout de Philoſophie naturelle. Les ouvrages extraordinaires, tels que ceux de Spinoſa, Hobbes, Vanini, Cardan, Toland, Paracelſe, &c. étoient dans une claſſe à part; & parmi eux étoit un gros cahier de ſa main propre, où il avoit pris la peine de réduire en abrégé ce qu'il y a de plus curieux dans la doctrine de ces Auteurs. L'Abbé de..... me fit remarquer un petit manuſcrit latin, *de Deo, an poſſibilis?* qu'il me dit avoir été payé cent Louis d'or. Cet Abbé m'aſſura que M..... paſſoit quelquefois juſqu'à quatre & cinq heures au milieu de ſes livres, & qu'il ne liſoit preſ-

que jamais ſans avoir la plume à la main, pour écrire ſes remarques & ſes réflexions. Il avoit fait traduire, pour ſon uſage, quantité de bons livres Anglois, dont il faiſoit beaucoup de cas. M..... Magiſtrat illuſtre, qui entendoit parfaitement l'Anglois, lui avoit rendu pluſieurs fois ce ſervice. S'il en faut croire l'Abbé d...., la curioſité de ſon Eleve, en mantiere de ſcience, s'étendoit à tout. Il avoit fait venir plus d'une fois, des extrémités de l'Europe, certaines perſonnes qui paſſoient pour avoir acquis des connoiſſances extraordinaires. Un jour, ayant lû dans une Relation Angloiſe de la Laponie Norvegienne, que les Lapons étoient fort adonnés à la Magie, & qu'il ſe paſſoit des choſes ſurprenantes dans cette froide partie de notre Hémiſphe-

re, il n'eut point de repos qu'il n'eût fait amener un Magicien Lapon dans son cabinet. On n'a pas sçu ce qu'il apprit de lui ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il en fut peu satisfait, parce qu'il ne l'entretint pas long-tems. Il le fut davantage d'un certain Valtas, qui s'insinua dans sa faveur par la profonde connoissance qu'il avoit de la Chimie. Il travailloit quelquefois deux heures, avec lui, dans son Laboratoire. Il n'y avoit point de distillation, ni d'élixir, qu'il ne sçût composer ; il en inventoit lui-même, & il prenoit plaisir à les faire debiter à Londres & à Paris par quelque Aventurier, qui prenoit la qualité d'Opérateur, & qui y gagnoit considérablement. Il a fait des perles & des teintures de cristal, qui sont d'une beauté admirable.

Pour ce qui regarde le grand œuvre, il l'a tenté ſans ſuccès : cependant il n'a pas laiſſé de faire de grandes dépenſes, pour arriver à quelque choſe d'extraordinaire dans ſa tranſmutation des métaux. M. C..., Anglois, l'a aidé long-tems dans ce travail ; mais ils ne purent attraper le ſecret de la nature. Tout le fruit de leurs peines fut de compoſer des alliages d'une grande perfection, quoique la valeur en ſoit fort au-deſſous de la dépenſe. Un Italien effronté, qui avoit entendu parler du goût de ce Prince pour cette ſorte de ſcience, lui fit demander un jour une audience particuliere dans ſon Laboratoire. Lorſqu'il y fut entré, il eut le ſoin d'en fermer la porte ; il tira de ſa poche un petit réchaud d'une fabrique extraordinaire,

au-dessous duquel étoit un petit vaisseau de cuivre, qu'il remplit d'un élixir qu'il avoit dans une bouteille. Il enflamma l'élixir avec une simple allumette, & il le pria ensuite de lui prêter pour un moment un Louis d'or. Il le mit, à sa vue, dans le réchaud : en moins de trois minutes, il en tira une piece d'argent de la même grandeur, qu'il lui remit. Il lui demanda un Ecu, & l'ayant enfermé de la même maniere dans le réchaud, il en fit sortir un Louis d'or, qui ne différoit des autres qu'en ce qu'il étoit plus épais. Après cette opération, qu'il acheva sans prononcer une parole, il la prit son réchaud & sortit du Laboratoire, en disant au Prince que s'il vouloit se donner la patience d'attendre un moment, il alloit lui faire voir quelque chose de bien

plus

plus extraordinaire. On l'attendit, mais inutilement. L'Italien s'étoit servi de cette ruse pour faciliter son évasion. M. l'Abbé d..... me fit voir les deux Piéces, que M. ..... avoit conservées. J'étendrois trop le recit de cette visite, si je rapportois toutes les choses curieuses qu'il me fit observer. Je marquai beaucoup de reconnoissance pour ses civilités. Nous parlâmes encore de l'Angleterre; il me proposa de l'accompagner, dans un voyage qu'il avoit dessein d'y faire. Je m'en excusai honnêtement, sur les engagemens que j'avois avec M. le Duc de..... Il ne manqua point de me demander ce qui avoit causé mon retour si prompt à Paris. Je lui parlai de mon beau-frere Amulem & de son fils Muleid. Il faut, me dit-il, que vous

me les fassiez voir, & que je leur procure l'honneur de faire la reverence à M . . . . . Je le remerciai de cette offre, & je les lui amenai le jour suivant. Il nous présenta à lui. Nous en fumes reçus fort gracieusement. Il fit, à Amulem, plusieurs questions sur le Gouvernement du Grand Seigneur, & sur les forces de l'Empire Ottoman. Il lui dit, en parlant de sa Religion: Je ne la trouve gueres sainte; mais elle me semble fort aimable, ne fût-ce qu'en ce qu'elle n'oblige pas de voir toujours la même femme. Amulem répondit agréablement, que si c'étoit un mal d'être obligé de voir toujours une seule femme, c'en devoit être un bien plus grand d'en voir toujours plusieurs. Point d'équivoque, reprit M. . . : le mal de n'en voir qu'une

est si grand, que je n'en sçaurois rire; & si l'on n'étoit un peu Turc sur certains articles, un pauvre Chrétien auroit bien de la peine à vivre. Nous eumes, par la bonté de ce Grand Prince, un de ses Officiers pour nous conduire à Versailles, & dans tous les lieux où l'on n'a pas la liberté d'entrer sans être introduits.

Le hazard nous fit rencontrer, à Fontainebleau, M. le Marquis d'Antremont, Ambassadeur du Roi de Sicile. Je l'avois connu à Rome, long-tems auparavant, & j'étois même lié particulierement avec lui. Comme je ne m'imaginois nullement qu'il fût à Paris, & encore moins qu'il y fût avec un titre si distingué, je ne me remis point son visage, lorsqu'on me le montra sous le nom de sa dignité. Il me reconnut le pre-

mier, & sa politesse le fit avancer vers moi pour m'embrasser. Nous nous promenâmes, en nous entretenant de nos anciennes liaisons & de nos aventures Romaines. Il avoit failli de périr à Rome, par la jalousie d'un Cardinal, dont il voyoit secrettement la Maîtresse. Deux Sbirres, apostés par ce Prélat, l'avoient attaqué le soir dans la rue, & il n'avoit dû sa vie qu'à son adresse & à sa valeur. Le péril qu'il avoit couru l'effraya si peu, qu'il revit sa Belle dès le lendemain, en prenant seulement la précaution de se déguiser. Il se couvrit d'un habit de Pere Jacobin, & il continua de la visiter tous les jours sous ce masque. Le Cardinal découvrit la ruse; & l'ayant fait veiller, il le fit prendre par les Archers de l'Inquisition, comme

un Moine débauché qui causoit du scandale à l'Eglise. Il fut enfermé dans une étroite prison, d'où il ne put se tirer qu'après y avoir demeuré six semaines. Le Cardinal eut la malice de repandre le bruit qu'il y avoit été traité comme on traiteroit peut-être un Moine dans le même cas, c'est-à-dire, fouetté rigoureusement. Cependant cette médisance fut reconnue fausse par le Cardinal même, qui étant tombé peu après dans une maladiemortelle, fit prier le Marquis de se rendre auprès de son lit, & lui demanda pardon publiquement du tort qu'il avoit fait à sa réputation. Nous eumes l'honneur de dîner avec M. le Marquis d'Antremont, & de retourner le lendemain à Paris dans son carosse. Nous n'y fîmes plus un long séjour. La

curiosité d'Amulem étant satisfaite, nous reprîmes le chemin de la Province.

Lorsque nous approchâmes de la maison de ma fille, je fis avancer mon Laquais plus vîte que nous, pour l'avertir que nous serions le soir à souper chez elle. Je fus surpris de le voir, peu après, revenir au-devant de nous en galopant. Il m'apprit que le Marquis, mon Eleve, étoit au logis depuis quatre jours; & me présentant une lettre, il me dit que c'étoit par l'ordre du Marquis qu'il me l'apportoit; qu'elle étoit de M. le Duc son Pere; & qu'il me prioit de la lire avant mon arrivée. Je la lûs promptement. M. le Duc me marquoit que son fils l'avoit pressé, avec tant d'instances, de lui accorder la permission d'aller attendre mon

retour de Paris chez ma fille, qu'il avoit craint de l'affliger trop en le refusant : qu'il le croyoit là en aussi bonnes mains que dans les siennes, & qu'il se persuadoit que j'approuverois son voyage. Comme cette lettre ne contenoit rien de plus, je ne pouvois m'imaginer quelle raison le Marquis avoit eue de me l'envoyer avec tant de diligence. Cependant, en y pensant davantage, je compris que la crainte que je ne fusse mécontent de le voir à mon arrivée, & que je ne le soupçonnasse de s'être dérobé à M. son Pere, l'avoit porté à me prévenir, comme il avoit fait. Il m'avoua, le soir, que j'avois deviné juste. Je ne laissai point, malgré la lettre, d'être très-peu satisfait de le trouver là. J'admirai même que M. le Duc y

eût pû consentir, après le danger où il s'étoit trouvé exposé; sans compter qu'il n'ignoroit pas sa passion pour ma niéce, à laquelle des entrevûes si fréquentes ne pouvoient manquer de servir d'aliment. Je n'augurai rien de bon de sa présence. Plût au Ciel, pour son intérêt & pour celui de ma famille, que mon présage & mes craintes eussent été moins fondés, & qu'ils n'eussent point été justifiés par des événemens qui mirent le comble à tous les malheurs de ma vie! C'est ce que je raconterai maintenant sans interruption; car il me seroit difficile de mêler des choses étrangeres & indifférentes, à un récit si intéressant.

Le Marquis n'avoit pas perdu le tems, pendant les quatre jours qu'il avoit passés chez ma fille.

Non-seulement il s'étoit menagé cent occasions d'entretenir Nadine; mais par une adresse, dont je crois que l'amour seul l'avoit rendu capable, car il n'étoit point naturellement artificieux, il avoit trouvé le moyen d'intéresser si fortement Milady R.... en sa faveur, qu'elle approuvoit hautement sa passion. Un secours de cette nature pouvoit faire faire, en peu de tems, beaucoup de chemin à ma Niéçe. Ce n'est pas que j'aie jamais soupçonné Milady, d'être propre à favoriser le vice; mais de quoi ne sont pas capables deux jeunes Amans dont on flatte l'inclination, & à qui l'on procure tous les moyens de se voir commodément? Ma fille, qui avoit découvert le fond du mystere, n'avoit point eu la hardiesse d'en témoigner ses sentimens

mais ce fut la premiere nouvelle, dont elle m'instruisit à mon arrivée. La crainte fit que je m'imaginai le mal encore plus grand qu'il n'étoit. Je ne tardai point à m'expliquer avec Milady, & à tâcher de tirer la vérité d'elle, en gardant néanmoins beaucoup de ménagemens, pour ne pas commettre ma fille. Lorsque j'en eus dit assez pour me faire entendre, elle reconnut qu'elle avoit eu quelque condescendance pour la passion du Marquis, parce qu'elle la croyoit infiniment sincere; & parce que la pauvre petite Nadine, ajouta-t-elle, n'en avoit pas moins pour lui. Elle me dit, en riant, qu'il eût fallu avoir le cœur d'une dureté extrême, pour voir souffrir sans pitié deux enfans si aimables. Cependant elle me protesta que toute

son indulgence s'étoit bornée à leur accorder quelques momens d'entretien dans son appartement, & cela toujours en sa présence. Je suis bien éloigné, Madame, repartis-je, d'en soupçonner davantage; mais vous me ferez la grace de confesser que cette faveur même, toute mince qu'elle est, ne leur étoit pas nécessaire. Vous sçavez le peu de proportion qui est entre le Marquis & ma Niéce. Amulem est un Etranger, dont le rang, quoiqu'assez considérable parmi les Turcs, est compté pour rien en France. Nadine ne tire non plus aucun relief de la qualité de ma Niéce, puisque ne l'étant que du côté de mon Epouse, elle n'appartient point à ma famille. Rien ne peut donc la rapprocher du Marquis, dans l'éloignement infini

où elle est de son nom, de son rang, de ses richesses, & de toutes ses espérances. A quoi sert-il, Madame, d'entretenir dans le cœur de cette Enfant une passion qui ne sçauroit avoir d'heureuses suites pour elle? Je veux bien ne la regarder jusqu'à présent que comme un badinage & un amusement de jeunesse; mais ne sçavons-nous pas, vous & moi, que les conséquences de ces dangereux amusemens peuvent devenir sérieuses? Je connois le naturel du Marquis; il est d'une vivacité qui vous effrayeroit, si vous la connoissiez comme moi. Milady repliqua, en m'interrompant, qu'elle avoit fait attention d'avance à mes difficultés, & qu'elle les avoit trouvées si foibles qu'elle n'avoit pas crû s'y devoir arrêter; qu'à la vérité Nadine n'étoit pas

du rang du Marquis, mais que c'eſt l'effet le plus ordinaire de l'amour, d'égaler les conditions; que rien n'étoit ſi commun, en Angleterre, que ces aſſortiments inégaux; que la foibleſſe de notre ſexe pour le ſien étoit preſque l'unique voie que la Providence eut accordée aux femmes, pour s'élever à la fortune; que la petite Nadine avoit aſſez de charmes pour borner l'ambition d'un Prince; & là-deſſus elle ſe mit à me rapporter les exemples de quantité de Ducs & de Mylords Anglois, qui n'avoient cherché qu'à ſatisfaire leur cœur, en ſe choiſiſſant une Femme. Il eſt vrai, Madame, lui dis-je, que cela eſt commun en Angleterre, mais nos coutumes ſont différentes. D'ailleurs le ſoin, que j'ai conſenti à prendre de la conduite du

Marquis, m'oblige en honneur de veiller à ses vrais intérêts. Ne doutez pas que dans toute autre situation, je ne fusse bien aise de voir Nadine prendre le chemin de devenir Duchesse. Cette pauvre Enfant seroit Reine, si sa fortune répondoit à mon affection. Mais je suis le Gouverneur du Marquis. Son Pere, sa famille, se reposent de sa conduite sur mon honneur & sur ma sagesse. Je ne trahirai point leur confiance; je ne dis pas seulement pour l'avantage de ma Niéce, mais pour celui même de toute ma posterité. Enfin, Madame, ajoûtai-je, c'est une affaire où je me croirois criminel par la seule incertitude; & graces à Dieu, j'ai trop d'honneur pour demeurer suspendu un seul moment entre le crime & mon devoir.

Le fruit de cette conversation fut d'engager Milady R.... à ne plus prêter la main au commerce de nos jeunes Amans. Je n'aurois pas différé à mettre Nadine pour quelques années dans un Couvent, s'il ne m'eût paru trop dur de l'ôter à son Pere, pendant le peu de tems qu'il avoit à demeurer en France. N'y pouvant donc penser avec bienséance, je me retranchai à trouver quelque nouveau moyen d'éloigner le Marquis. Mais je n'en pus imaginer d'assez vraisemblable, pour espérer qu'il ne sentît point ma ruse; & je pris le parti d'écrire à M. le Duc, pour lui marquer les nouvelles raisons que j'avois de souhaiter qu'il le rappellât. Je le priois d'employer quelque prétexte, comme celui de le faire habiller, ou de lui faire prendre quelques

remedes, avant notre départ pour l'Allemagne. La lettre de M. le Duc vint en peu de jours. Le Marquis, qui le respectoit extrêmement, n'osa demeurer un moment après l'avoir reçue. Je fis violence à ma sincérité, jusqu'à lui témoigner du regret de le voir partir.

Je m'applaudissois néanmoins de ce départ : il sembloit assurer toutes mes vûes. Je me proposois d'aller rejoindre le Marquis en moins de quinze jours, d'en passer quelques-uns avec lui, & de partir ensuite pour l'Allemagne, sans repasser chez ma fille. Amulem & son fils auroient pris un autre chemin, & nous nous serions rencontrés sur la frontiere. Ce projet étoit simple, & me sembloit infaillible. Mais hélas! c'est la plus grande de toutes les infir-

mités humaines, de ne pouvoir pénétrer dans l'avenir. Les hommes sont obligés de travailler tous les jours à se rendre plus parfaits; eh! peuvent-ils le devenir, s'ils ne connoissent point ce qui doit suivre le moment dont ils jouissent? Comment éviter des fautes ou des malheurs, dont on ne prévoit point les occasions? Comment s'assurer d'obtenir le bien auquel on doit tendre, si l'on ne peut être certain d'en avoir les moyens? On parle de l'expérience du passé comme d'un flambeau, qui doit éclairer les démarches futures, & qui aide à conjecturer les événemens: mais qu'un tel secours paroît foible, quand on considére la variété infinie des motifs qui font agir les êtres libres, & l'obscurité des ressorts qui déterminent les causes nécef-

faires! J'ai soixante ans d'usage & de connoissance du monde; & le fruit que j'en recueille, à l'égard de l'avenir, c'est d'avoir reconnu chaque jour de plus en plus, que toutes les régles de la prudence sont ordinairement fausses, & toujours absolument incertaines. En voici un nouvel exemple.

Dans le tems que j'étois le plus satisfait de l'ordre que j'avois mis dans les affaires de ma famille & dans les miennes, un Gentilhomme, voisin de ma fille, vint me demander Nadine en mariage. C'étoit un parti plus avantageux, qu'elle ne pouvoit l'espérer naturellement. Outre un gros bien, le Gentilhomme étoit aimable: il avoit environ trente ans, & c'étoit uniquement par estime & par amour qu'il souhaitoit d'ob-

tenir ma Niéce. Rien ne paroiſſoit devoir empêcher mon conſentement, excepté peut-être l'âge de cette Enfant, qui étoit à peine dans ſa quinziéme année. Je conferai ſur cette propoſition avec Amulem, mon Gendre & ma fille : leur ſentiment, comme le mien, fut de l'accepter ſans balancer. Je n'y voyois plus d'autre difficulté que la violence qu'il faudroit faire ſans doute à ce petit cœur, où l'amour avoit pris de ſi profondes racines. Cette penſée me cauſoit du chagrin, car je n'ai jamais approuvé la tyrannie des Peres, qui exigent une obéiſſance aveugle de leurs enfans : l'exemple de mon Grand-pere étoit encore devant mes yeux, & je n'avois point oublié que c'étoit à cette ſource fatale que ſe devoient rapporter tous

les malheurs de ma vie. Cependant le cas, où je me trouvois par rapport à ma Niéce, me paroissoit tout différent. C'étoit une chose impossible, que son mariage avec le Marquis; la perte de sa vie & de la mienne ne m'auroit pas fait relâcher là-dessus le moins du monde. Dans cette supposition, qui étoit constante & qui ne pouvoit changer, il me sembloit que loin de manquer d'indulgence pour elle, c'étoit la traiter avec une véritable affection que d'aider à la guérir; & rien ne m'y paroissoit plus propre que de la mettre entre les bras d'un honnête homme, qui l'aimoit excessivement, & qui n'épargneroit rien pour lui faire mener une vie douce & heureuse. Ce raisonnement me parut solide. Il me le paroît même encore, mal-

gré l'effet tragique qu'il a produit; & si je me trouvois dans la même situation, avec aussi peu de connoissance de l'avenir, je prendrois assurément le même parti.

Etant donc arrêté à cette résolution, je fis appeller ma Niéce, & je lui appris que M. de B... lui faisant l'honneur de l'aimer & de la souhaiter pour sa Femme, j'avois cru que c'étoit une affaire extrêmement avantageuse pour elle. Votre Pere, lui *dis-je*, & toute la famille, s'accordent à penser la même chose. Il ne nous reste, ma chere Niéce, que de connoître quels sont vos sentimens. Elle me répondit, avec beaucoup de douceur, que c'étoit un langage si extraordinaire pour une fille de son âge, qu'elle ne sçavoit pas bien ce qu'elle devoit me répondre; qu'elle étoit

prête à obéir à toutes mes volontés, mais que si j'étois assez bon pour lui permettre de suivre ses inclinations, elle ne souhaitoit que de vivre avec ma fille & Milady R.... qui avoient tant de bonté pour elle. J'affectai de prendre sa réponse, pour un effet de sa modestie. Je la louai, je l'embrassai, & je lui promis que si elle vouloit me laisser le soin de son sort, je la rendrois heureuse comme une petite Reine. M. de B.... lui dis-je, que nous vous destinons pour Mari, viendra vous voir dès aujourd'hui; il faut le recevoir avec honnêteté. Vous verrez que c'est un charmant Gentilhomme, que vous ne pourrez vous empêcher d'aimer. Elle ne me répondit plus que par une révérence, & je remarquai qu'elle passa avec empresse-

ment dans l'appartement de Milady R....

Monsieur de B.... vint pour la voir, sur la fin de l'après-midi; on la fit appeller. Elle descendit, après s'être fait attendre assez long-tems. Je remarquai que ses yeux étoient altérés, & je ne doutai point qu'elle n'eût versé bien des larmes. Cette vûe me fit pitié. Cependant elle eut assez de pouvoir sur elle-même, pour paroître tranquille & riante. Elle n'affecta pas même une rigueur excessive, lorsque son Amant, à qui je l'avois déja promise, prit la liberté de lui baiser la main. Il se retira fort satisfait, après m'avoir prié de conclure son mariage avant mon départ pour l'Allemagne. J'y étois résolu: j'en parlai le soir à Milady, qui feignoit de l'ignorer, parce que je

ne m'étois pas encore ouvert à elle. Vous avez tant de bonté, lui dis-je, pour ma Niéce & pour toute ma famille, que je ne veux rien faire d'important sans vous l'avoir communiqué. On me demande Nadine en mariage, & je trouve le parti si avantageux, que je l'ai accepté. Elle s'attendoit sans doute à cette ouverture, & sa réponse étoit méditée. Vous voulez donc être le bourreau de votre Niéce, me dit-elle? Vous la voulez tuer plus cruellement que vous ne feriez d'un coup de poignard. Qui a jamais vû marier une fille de quatorze ou quinze ans, malgré sa volonté? Cette pauvre Enfant se meurt déja de chagrin; & je suis si attendrie de ses larmes, que malgré tout l'attachement que j'ai pour votre fille, je ne veux point demeurer un moment

moment dans cette maiſon, ſi vous lui faites cette violence. Et puis, ajoûta-t-elle d'un air chagrin, après les droits que vous m'aviez accordés ſur elle, il me ſemble que vous auriez pu me faire entrer, pour quelque choſe, dans cette belle réſolution. Je l'aſſurai que la propoſition & l'accord du mariage s'étoient faits ſi promptement, qu'à peine aurois-je pu lui en faire part plutôt. Pour ce qui regardoit la rigueur dont elle m'accuſoit, je lui repréſentai toutes les raiſons qui m'empêchoient de croire que c'en fût une, & je l'obligeai de confeſſer que ma Niéce ne pouvant être au Marquis, nous ne pouvions rien ſouhaiter de plus heureux pour elle, que l'occaſion qui ſe préſentoit.

J'en conviens, me dit-elle à la fin : mais ce n'eſt point par l'idée

que vous & moi pouvons nous en former, qu'il faut juger des avantages de cette occasion; c'est par la satisfaction que votre Niéce y peut espérer. Elle sera malheureuse, continua-t-elle; je sais, par expérience, ce que c'est qu'un mariage où l'inclination n'a pas contribué. Pour la satisfaire, & finir cette dispute, je fis appeller Nadine, & je lui parlai ainsi en présence de Mylady.

J'apprens que vous n'êtes point contente du mariage que je vous ai proposé. Je vous aime trop tendrement, pour vous y contraindre; mais je suis bien aise de vous expliquer mes sentimens sur ce qui cause votre répugnance. Je n'ignore pas votre inclination pour le Marquis, ni celle qu'il a pour vous. Si vous vous êtes flattée de ce côté là de quelque espé-

rance, il faut que vous commenciez, ma chere Niéce, à vous désabuser aujourd'hui. Je vous jure devant Dieu, que vous ne serez jamais au Marquis ; c'est une chose impossible, & sur laquelle vous devez vous rendre justice. Ne pouvant donc être à lui, c'est à vous de voir si vous voulez renoncer à tout autre engagement. Vous êtes libre. Songez seulement que vous affligerez votre famille, qui attend de vous autre chose, & que vous ne donnerez pas une idée honorable de votre sagesse & de votre modestie.

J'avoue que mon discours étoit captieux pour un Enfant de cet âge, qui avoit toujours été accoutumée au respect & à l'obéissance. Aussi n'y répondit-elle, qu'en m'assurant qu'elle étoit prête à faire tout ce que son Pere & moi

voudrions exiger d'elle. Je lui dis que c'étoit ainsi que devoit se conduire une fille bien née ; & que s'il en coûtoit un peu à son cœur, pour oublier le Marquis, elle devoit considérer que c'étoit un sacrifice nécessaire, auquel elle seroit obligée, quelque parti qu'elle pût prendre. Je la laissai avec Mylady, quoique j'eusse quelque défiance de ses conseils. Je dis le lendemain à Monsieur de B.... qu'il falloit prendre promptement des mesures pour son mariage, s'il vouloit le conclure avant mon départ. Il écrivit sur le champ à l'Evêque ; il en reçut, en moins de huit jours, les dispenses & les permissions qui s'accordent dans une hâte extraordinaire. La cérémonie fut célébrée presqu'aussitôt. Nadine fut baptisée & mariée dans un même

jour. Elle me parut soutenir cette action de fort bonne grace. Il n'y eut que Mylady R.... qui refusa constamment d'être présente à la Noce.

Cette Dame avoit ses raisons pour tenir cette conduite. J'en parlerois peut-être avec plus de chaleur, si elle n'en avoit été trop rigoureusement punie. Son aveugle affection pour Nadine lui avoit fait prendre des mesures irrégulieres, pour l'ôter à M. de B.; & les voyant déconcertées par notre promptitude, elle en ressentoit un chagrin qui l'empêcha de paroître pendant toute la Fête. Elle avoit écrit au Marquis, par un Exprès qu'elle avoit envoyé chez M. le Duc son Pere. Elle lui avoit découvert, dans sa Lettre, qu'il étoit sur le point de perdre ma Niéce sans retour; que son

mariage étoit conclu, & qu'il ne tarderoit pas quinze jours à s'exécuter; que s'il l'aimoit toujours avec la même tendresse, il n'y avoit plus qu'une résolution hardie qui pût le rendre heureux; qu'elle favoriseroit toutes ses entreprises; que s'il pouvoit s'assurer seulement de deux hommes fideles, & se rendre la nuit chez ma fille, elle engageoit sa parole, non-seulement de livrer sa Maîtresse entre ses mains, mais d'accompagner elle-même leur fuite, pour mettre l'honneur de Nadine à couvert; qu'elles se retireroient ensemble dans un Couvent, ou qu'elles passeroient en Angleterre si elles s'y trouvoient forcées; qu'au reste il devoit craindre peu la colere de M. le Duc son Pere, parce qu'elle étoit en état de rendre Nadine digne de lui, en la

faisant son héritiere : elle le conjuroit de se presser, & elle lui marquoit même la nuit où elle croyoit pouvoir lui rendre le service qu'elle lui promettoit.

Ce fut un bonheur qu'elle n'eût pu prévoir que le moment des Noces fût si proche. Elles s'accomplirent, deux jours avant le terme de son assignation. Le Marquis avoit pris l'alarme, en recevant cette Lettre. Sa vivacité lui permit à peine un moment de repos. Il se détermina, sans rien examiner, à suivre toutes les instructions de Mylady, & il lui écrivit qu'il seroit chez elle à point nommé. Au lieu de deux hommes, il en prit quatre pour l'accompagner. Mylady l'attendoit, désespérée de la ruine de son projet. Il se glissa le soir dans son Appartement, sans être apperçu

de perſonne. Il avoit laiſſé ſes quatre hommes & ſes chevaux dans le bois. Quelle fut ſa déſolation, en apprenant que Nadine étoit dans les bras d'un autre! il m'a dit, depuis, que cette fatale nouvelle le fit tomber à terre ſans ſentiment. Etant revenu à lui, il ſe fit raconter toutes les circonſtances de ſa perte; & voyant qu'il ne lui reſtoit pas même l'ombre de l'eſpérance, il ſe livra à toutes les extravagances de l'amour malheureux. La nuit étant près de finir, Mylady lui conſeilla de ſe retirer. Il ne put ſe réſoudre à retourner ſi-tôt chez ſon Pere. Il la pria de ſouffrir qu'il revînt l'entretenir la nuit ſuivante; & pour ne pas s'éloigner trop de la maiſon de ma fille, il alla paſſer le jour, avec ſes gens, dans un Village qui en eſt à une lieue, & à

peu près à la méme distance de celle de M. de B..... où Nadine étoit déja.

J'appris, le matin, qu'on avoit vu la veille cinq hommes à cheval, aux environs du Château ; mais je n'eus pas le moindre soupçon de la vérité. Je rendis même, ce jour-là, une visite particuliere à Mylady. Elle me parut toujours affligée du mariage de Nadine ; ce qui ne l'empêcha pas néanmoins de consentir à l'aller voir le lendemain avec moi. Elle lui porta un présent considérable de pierreries, qu'elle la força d'accepter. Elle l'entretint long-tems à l'écart : mais comme c'étoit dans la même Salle où nous étions, j'avois les yeux sur tous leurs mouvemens. Ma Niéce rougit plus d'une fois. Il me sembloit que Mylady exigeoit d'elle quelque

chose, dont elle tâchoit de se défendre. Nous passâmes avec elle une partie de la soirée, & nous retournâmes au Château vers minuit. En entrant dans la cour, j'apperçus de loin un Etranger, qui me parut avoir toute la figure du Marquis. Le Ciel étoit obscur, & il se déroba si légerement, que je ne pus en être assuré. Je demandai à Mylady si elle n'avoit point remarqué la même chose; elle me répondit qu'il n'y avoit nulle apparence qu'il fût si proche de nous sans ma participation. C'étoit néanmoins lui-même, qui s'ennuyoit en l'attendant. Il avoit passé la nuit précédente avec elle. Il s'étoit emporté en invectives contre ma dureté, contre l'ingratitude de Nadine, contre la malignité de sa fortune; il avoit juré de ne me revoir jamais; il

s'imaginant n'avoir plus d'Ami fidele que Mylady, il lui avoit ouvert ſon cœur avec une entiere confiance. La premiere faveur, qu'il avoit demandée de ſon amitié, étoit de lui procurer une entrevûe ſecrette avec Nadine. C'eſt par lui-même que j'ai été informé, dans la ſuite, de tout ce détail.

Mylady ſentit la difficulté & le danger de cette demande. Je ſuis même porté à croire, que ce fut à regret qu'elle lui promit d'y employer ſes ſoins. Les ſollicitations preſſantes du Marquis la toucherent; & ce fut dans la vûe de le ſervir, qu'elle vint avec moi chez ma Niéce. Elle étoit ſi accoutumée à manier l'eſprit de cette jeune perſonne, qu'elle réuſſit à lui perſuader ce qu'elle voulut. Mais ce n'étoit pas une entrepriſe aiſée, que d'introduire le Marquis chez

elle; ſon Mari, qui l'adoroit, ne la perdoit pas de vûe. Elles ſe ſéparerent donc, ſans avoir pris de réſolution aſſurée. Mon miſérable deſtin me fit contribuer moi-même à leur procurer l'occaſion qu'elles ſouhaitoient. En revenant de chez M. de B..... je dis à mon Gendre, en préſence de Mylady, que je le priois d'inviter le lendemain à ſouper M. & Madame de B.... il me le promit. Mylady feignit de ne pas prêter l'oreille; mais ayant formé ſur le champ ſon deſſein, ſur ce qu'elle avoit entendu, elle le communiqua cette nuit au Marquis. C'étoit de lui faire paſſer tout le jour dans ſon Appartement, juſqu'à l'heure du ſouper, & d'en avertir ſecretement ma Niéce à ſon arrivée. S'il ne lui étoit pas poſſible de ſe dérober à ſon Mari avant que de

ſe mettre à table, elle devoit feindre, pendant le ſouper même, quelque néceſſité qui l'obligeroit de ſortir. Ce plan paroiſſoit ſans difficulté; cependant, lorſque ma Niéce en fut inſtruite, elle en trouva une, ſur laquelle on ne put la réſoudre à paſſer. Se voir ſeule & renfermée dans une chambre avec le Marquis, ce fut à quoi tous les raiſonnemens de Mylady ne purent la faire réſoudre; il fallut, pour tout accorder, que cette Dame s'engageât, ſous prétexte d'une incommodité, à ne pas ſortir de ſon Appartement. M. de B.... qui ne l'avoit pas vûe à ſon mariage, & qui ſçavoit qu'elle ne l'avoit point approuvé, nous dit ingénûment en nous mettant à ſouper, qu'il attribuoit ſon abſence à un reſte de haine pour lui; mais que le tems la rendroit

plus traitable ; ou que s'il continuoit de lui déplaire, il prendroit le parti de s'en consoler. Ma Niéce ne parla pas si-tôt du besoin qui devoit la faire sortir de table ; elle n'étoit pas sans doute assez aguerrie, pour faire cette démarche sans être un peu tremblante. Elle se leva néanmoins vers le milieu du repas ; & elle quitta la Salle, en nous disant qu'elle seroit de retour à l'instant. Elle ignoroit que l'amour abrége les momens ; ceux qu'elle passa avec Mylady & le Marquis lui parurent si courts, que ne revenant point aussi-tôt qu'elle l'avoit dit, M. de B.... en eut de l'inquiétude. Il se leva de table, pour s'informer de ce qu'elle étoit devenue. Un Laquais lui dit qu'elle étoit montée à l'Appartement de Mylady. Il revint dans la Salle, nous rapporter

cètte nouvelle. Mon mauvais génie m'inspira de lui dire qu'il falloit profiter de cette occasion pour faire une civilité à Milady, en tâchant de l'engager à venir passer avec nous quelques momens. Il sortit dans ce dessein. A peine eut-il été absent quatre minutes, que j'entendis le bruit d'un coup de pistolet, & la voix de quelques Domestiques, qui crioient au meurtre, au meurtre, au secours. Tout ce que nous étions d'hommes, dans la Salle, y courumes promptement. Le premier objet que j'apperçus fut le Marquis, qui descendoit l'escalier d'un air fier & le pistolet à la main : Monsieur, me dit-il en venant à moi, je suis désespéré du malheur qui vient d'arriver dans votre maison. M. de B.... a assassiné Mylady à mes yeux d'un

coup d'épée, & je lui ai caſſé la tête à lui-même d'un coup de piſtolet. Portez, s'il vous plaît, quelque ſecours à votre Niéce, que j'ai laiſſée en haut ſans connoiſſance. Je ſuis, Monſieur, ajoûta-t-il en s'éloignant; mais je ne me crois pas criminel.

Dans le trouble où j'étois, je fis peu d'attention à ſa ſortie. Je montai à l'Appartement de Mylady, que je trouvai aſſiſe & toute ſanglante, mais à qui il reſtoit encore quelque ſentiment de vie. M. de B... étoit étendu ſans mouvement; ſa cervelle paroiſſoit en pluſieurs endroits ſur le plancher. Ma Niéce étoit tombée dans un profond évanouiſſement: & j'ai ſçu de la Femme de chambre de Mylady, que le Marquis avoit eu ſoin de la relever, & de la mettre dans le fauteuil où je la trouvai

Je fis éloigner le cadavre de M. de B.... Nous donnâmes tous nos ſoins à Mylady, qui eut peine à me reconnoître, tant elle étoit affoiblie par la perte de ſon ſang. Nadine revint bien-tôt à elle-même; je priai ma fille de la faire tranſporter dans une chambre, & d'y prendre ſoin d'elle.

Lorſque nous fumes un peu revenus d'une ſi cruelle émotion, je me fis raconter par la Femme de chambre de Mylady toutes les circonſtances de cette ſcêne funeſte, dont elle avoit été témoin. Elle me dit que pendant que le Marquis entretenoit ma Niéce, en préſence de Mylady, M. de B.... étoit entré dans l'Appartement, ſans frapper à la premiere porte; que cette Dame, ayant entendu marcher dans l'antichambre, s'étoit levée à la hâte, & qu'elle

avoit entr'ouvert sa chambre ; que M. de B...., qui en étoit déja tout proche, avoit apperçu le Marquis assis près de sa Femme ; qu'il avoit poussé rudement la porte, pour entrer malgré Mylady, & que ne pouvant l'emporter sur elle, il lui avoit allongé un coup d'épée par l'ouverture de la porte, dans laquelle il avoit passé la jambe ; que le Marquis, qui s'étoit levé pendant ce tems-là, voyant tomber cette Dame & M. de B...., venir vers lui la pointe baissée, lui avoit fait sauter la cervelle d'un coup de pistolet. O Providence ! m'écriai-je, j'adore tes dispositions ; mais que les effets en sont sanglans & impitoyables ! Si tu as encore des coups que je redoute, ce ne sont point ceux que tu ferois tomber sur moi-même. Hélas ! je serois trop heu-

mieux que tu m'en eusses réservé un, qui pût finir tout d'un coup ma misérable vie.

Mylady ayant repris assez de force pour diminuer notre inquiétude, je quittai sa chambre, & j'entrai dans celle où ma fille étoit encore avec Nadine. Elle l'avoit fait mettre au lit. Je m'assis près d'elle; & voyant à sa pâleur & à ses larmes combien elle étoit touchée des malheurs qu'elle venoit de causer, je ne voulus point achever de l'accabler par des reproches. Sa main, que je pris entre les miennes, étoit toute tremblante. Je l'exhortai à prendre courage, & à tâcher de se remettre un peu de cette extrême agitation. Elle avoit trop d'esprit pour ne pas remarquer que c'étoit par un excès d'indulgence, que je ne lui témoi-

gnois point de ressentiment. Elle me dit, en me serrant la main: Ah! Monsieur, ne me traitez pas avec tant de bontés, si vous ne voulez pas que je me croie encore plus coupable. Cependant j'espere qu'on ne vous aura pas grossi mon crime, & qu'on vous aura rapporté fidélement avec quelle innocence j'ai vu le Marquis. C'étoit l'unique fois que je me serois permis de le voir, dans tout le cours de ma vie. O Dieu! ajoûta-t-elle, en fondant en larmes, faut-il qu'elle ait été si funeste! faut-il que je puisse me reprocher la mort de M. de B...! Je la consolai autant qu'il me fut possible, & j'empêchai son Pere Amulem de lui parler d'une maniere dure, qui l'auroit encore plus chagrinée.

Je n'avois point eu jusqu'alors

un moment, pour penser au Marquis. J'étois incertain de ce qu'il étoit devenu, & j'aurois voulu pouvoir en apprendre quelque chose, avant que d'écrire à M. le Duc, & de lui rendre compte de notre funeste aventure. J'étois résolu d'envoyer le matin quelques Domestiques de divers côtés, dans l'espérance qu'ils découvriroient ses traces; mais je fus délivré de cette peine, par une Lettre qu'on m'apporta de sa part à mon lever. La voici; je n'y change rien.

Si je n'étois bien sûr, Monsieur, que, malgré le préjugé que la vûe de deux personnes mortes aura pû vous inspirer contre moi, vous êtes trop juste & trop bon pour me condamner absolument sans m'entendre, je m'affligerois, sans mesure, du risque où je me suis exposé de perdre votre estime

& votre amitié. Mais je suis persuadé que si vous avez eu peine, sur les apparences, à me croire tout-à-fait innocent, votre bonté me réserve une oreille pour écouter du moins ce que j'ai à vous dire pour ma défense. Ce n'est point le reproche de ma conscience qui m'a fait fuir; c'est seulement la crainte d'augmenter la douleur de votre perte, par la vûe de celui qui en est malheureusement la cause. Si je croyois que ma présence ne vous fût point devenue trop odieuse, je vous proposerois un rendez-vous, où j'aurois la satisfaction de vous ouvrir mon ame, & de vous forcer à convenir de mon innocence. Le Porteur de ce billet vous apprendra le lieu où je suis, & recevra vos ordres sur celui où vous trouverez à propos que nous nous voyions.

Je n'avois pas fini de lire cette Lettre, que j'en reçus une de M. le Duc par un Exprès. Elle contenoit des marques de son inquiétude, sur ce qui pouvoit être arrivé au Marquis, depuis quatre ou cinq jours qu'il s'étoit échappé de chez lui. Il le croyoit néanmoins, disoit-il, près de moi, & il me prioit de l'en informer sur le champ par le même Exprès. Je lui fis réponse aussi-tôt. Comme son Courier n'avoit point eu le tems d'être instruit de notre malheur, je n'en touchai rien à M. le Duc, me réservant à lui en parler de vive voix. Je me contentai de lui marquer que le Marquis étoit en sûreté, & que dans peu de jours nous serions l'un & l'autre dans ses Terres. Je pensai, ensuite, à la conduite que je devois tenir avec le Marquis. Dans le fond, je n'a-

vois pas de peine à comprendre qu'il étoit peu criminel. Il avoit tué M. de B.... dans le cas où la néceſſité juſtifie, c'eſt-à-dire, pour conſerver ſa propre vie. Son entretien ſecret avec ma Niéce étoit une faute, mais dont il étoit moins coupable que ma Niéce elle-même, & Mylady R..... J'ignorois encore les projets d'enlevement & de fuite, qu'il avoit formés de concert avec cette Dame ; ainſi, loin d'être mal diſpoſé à ſon égard, je le trouvois plus à plaindre qu'à condamner. Je réſolus donc de le traiter avec plus de douceur & d'affection qu'il ne ſembloit s'y attendre. J'appris du Porteur de ſa Lettre le lieu où il étoit, & je montai à cheval auſſitôt pour m'y rendre. C'étoit le même Village, où il avoit paſſé les deux jours précédens. Lorſqu'il me

me vit arriver ſi-tôt, contre ſon attente, il parut extraordinairement ſurpris. Il étoit dans un négligé à faire compaſſion. Son linge étoit noir, ſes cheveux mal en ordre, ſes bas déchirés ; en un mot tout ſon équipage, tel que doit être celui d'un homme qui a paſſé quatre ou cinq nuits ſans ſe deshabiller, & ſans prendre de repos. J'affectai de demander à Briſſant, qui étoit à quatre pas de lui, s'il ſçavoit où étoit ſon *Maître* ? Je conçois, Monſieur, me dit-il lui-même, pourquoi vous avez peine à me reconnoître ; mais devez-vous être ſurpris, continua-t-il en me tirant à l'écart, de voir ce dérangement dans mon extérieur, puiſque vous n'ignorez pas l'excès de mon trouble & de mes chagrins ? Vous auriez pitié de moi, malgré le mal

que je vous ai fait, si vous sçaviez la douleur que j'en ressens. Je veux vous raconter tout ce qui s'est passé. Soyez après cela mon Juge. Je demeurai en silence, pour lui laisser la liberté de s'expliquer. Il me rapporta tout ce qu'il pouvoit m'apprendre, sans commettre trop Mylady. Il ne me parla point si-tôt, par exemple, de la Lettre qu'il avoit reçûe d'elle, ni du projet d'enlevement qu'elle lui avoit inspiré; mais il ne me cacha point qu'ayant appris le mariage de ma Niéce, il étoit venu dans le dessein de le traverser; que s'y étant pris malheureusement trop tard, il avoit vû Mylady en secret, pendant plusieurs nuits; qu'il l'avoit engagée, à force de prieres, à lui procurer la satisfaction de voir secrettement ma Niéce, &c. Par quels ser-

mens, ajouta-t-il, pourrai-je vous persuader que mon unique prétention, dans cette entrevûe, étoit de l'adorer & de pleurer à ses pieds? Hélas! pendant un quart d'heure que je passai avec elle, je n'osai lever les yeux quatre fois sur les siens. Je n'osai l'accuser d'ingratitude & d'infidélité. Mes soupirs me tinrent lieu de reproches & de plaintes. Bien loin de penser au deshonneur de son Mari, peut-être n'aurois-je pas évité son épée, s'il n'en eût voulu qu'à ma vie? Ce fut bien moins ma conservation, que la brutalité avec laquelle il assassina Mylady, & la crainte du même traitement pour votre Niéce, qui me forcerent à lui donner la mort. Il est certain qu'elle m'étoit assurée, si je ne l'eusse pas prévenu; mais je ne sçais si j'aurois voulu l'éviter.

Il ajouta qu'il ſe croyoit donc peu coupable à mon égard ; que je ne devois pas le rendre garant d'un malheur, qui venoit de la brutalité de M. de B.... ; que tous ſes ſentimens, pour ma Niéce, étoient d'une nature à ſoutenir l'examen du Ciel même : enfin que s'il avoit quelque choſe à ſe reprocher, c'étoit moins par rapport à moi, qu'il n'avoit jamais ceſſé d'aimer, quoique j'en euſſe uſé ſi durement avec lui, qu'à l'égard de M. le Duc ſon Pere, qu'il avoit abandonné ſans l'avertir, & qui étoit ſans doute alarmé de ſon abſence. Après s'être ainſi efforcé de ſe juſtifier, il ſe tut, pour attendre ma réponſe. Il me parut ſi tranquille ſur ſon innocence, que je réſolus de l'effrayer un peu ; je le fis néanmoins ſans affectation. Je lui ré-

pondis, que quelque horrible que fût le malheur qu'il venoit de causer dans ma famille, je voulois bien mettre quelque distinction entre ses fautes & celles de la fortune; que je ne lui faisois un crime, ni de la mort de M. de B... que cet infortuné Gentilhomme paroissoit s'être attiré, ni de ses intentions par rapport à ma Niéce, puisqu'il me protestoit qu'elles avoient été innocentes. Mais si vous n'avez pu vous dispenser; lui dis-je, d'ôter la vie à M. de B... pour défendre la vôtre, comment vous justifierez-vous d'en être venu chercher témérairement l'occasion? Quel désordre, ou plutôt quel excès de folie, d'avoir quitté furtivement M. le Duc, & d'être venu, sans autre motif qu'une aveugle & inutile passion, vous précipiter dans mille périls? J'ac-

corde que vous ne les avez pas prévûs : mais n'est-ce pas en cela même, que vous avez manqué de conduite & de jugement ? Une démarche si légere & si déreglée pouvoit-elle vous mener à une heureuse fin ? Considérez quelles en vont être les suites. En premier lieu, j'y vois une tache irréparable pour votre caractère & pour votre réputation. Le monde ne se fait point expliquer les motifs. On ne verra dans vous que le meurtrier de mon Neveu, c'est-à-dire, du Neveu d'un homme que vous deviez aimer comme un second Pere. Vous l'avez tué dans ma maison & presque sous mes yeux; quelle horrible reconnoissance pour la tendresse & l'attachement que je vous ai marqués! D'un autre côté, vous m'avez mis dans la nécessité de rompre tous

les engagemens que j'ai pris avec votre famille, pour votre éducation; car vous devez voir qu'il ne ſçauroit y avoir de liaiſon déſormais entre nous. Ce n'eſt pas pour un ingrat, qui s'eſt rendu l'Aſſaſſin de mon Neveu, que j'irai prodiguer le reſte de mes forces & de ma vie; je ne le pourrois pas même avec bienſéance. Enfin quelle réception devez-vous attendre de M. le Duc, lorſqu'il ſera informé de ce qui vient d'arriver? Il eſt déja irrité de votre abſence. J'ai reçu, ce matin, une Lettre de lui par un Exprès. Je connois ſon caractère: s'il a de la tendreſſe pour vous, lorſqu'il vous voit attaché à votre devoir, ne comptez pas qu'il laiſſe vos déſordres ſans punition. Voilà, Monſieur, ajoûtai-je, ce que j'avois à vous dire, & ce qui m'a engagé

à venir vous parler ici pour la derniere fois. Tout autre que moi n'y feroit venu peut-être que pour se saisir de votre personne, & vous livrer aux mains de la Justice, qui punit, comme vous sçavez, les homicides ; mais je sacrifie mes ressentimens au souvenir des liens qui m'attachoient à vous. Retournez chez M. votre Pere, & soyez assuré que je ne ferai nulle poursuite contre votre vie.

En finissant ce discours, je feignis de vouloir me faire amener mon cheval, & de me disposer à partir. Il m'arrêta, d'un air troublé & inquiet. Ne m'abandonnez pas, me dit-il, si vous aimez ma vie; car je ne vous laisse voir que la moitié de mes peines, & je ne sçais de quoi elles peuvent me rendre capable. Je lui répondis que je ne voyois point quelles si

grandes peines il pouvoit avoir, hors celle du repentir. Ou repentir, ou désespoir, reprit-il, elles sont telles, que si vous êtes résolu comme vous dites, de m'abandonner, & de me laisser retourner seul chez mon Pere, je prens dès ce moment le parti de sortir du Royaume, & d'aller par tout où il plaira au Ciel de me conduire. Hé bien, lui dis-je, je consens à vous reconduire chez M. le Duc. Je vous remettrai entre ses mains. J'aurai ainsi répondu, jusqu'à la fin, à la confiance avec laquelle il s'étoit déchargé sur moi de tous les soins paternels; plût à Dieu que vous ne m'eussiez pas contraint de quitter une qualité que j'avois acceptée si volontiers! Ma promesse le tranquillisa un peu. Je le priai de m'attendre le reste du jour au même lieu, & d'y

prendre quelque repos jusqu'au lendemain, que je viendrois le rejoindre. Comme j'étois prêt à remonter à cheval, il me tira encore un moment à l'écart : Je crains, me dit-il, de vous offenser de nouveau, en vous parlant de votre Niéce; mais puisque vous n'ignorez pas l'ardeur de ma passion pour elle, ayez la bonté de m'apprendre en quel état vous l'avez laissée. Je lui répondis naturellement qu'elle étoit en bonne santé à mon départ.

Je trouvai en effet, à mon retour, qu'elle n'avoit point d'autre incommodité que beaucoup d'affliction; mais il en étoit bien autrement de Mylady R..... Le Chirurgien, en levant le premier appareil, nous déclara que sa blessure étoit mortelle. Elle ne parut pas surprise, ni fâchée même de

cette nouvelle. Au contraire, s'étant tournée vers moi, elle me dit qu'elle remercioit le Ciel de la retirer du monde plutôt qu'elle n'espéroit; qu'ayant desiré la mort tant de fois, sa présence ne lui causoit point de fraieur; qu'elle demandoit pardon à ma famille du trouble qu'elle y avoit apporté; que pour ce qui regardoit la mort de M. de B..... elle nous conjuroit de ne pas la rejetter sur elle, parce qu'il n'y avoit rien eu de criminel dans toutes ses vûes; qu'elle n'avoit rien fait que par amitié pour Nadine, & par compassion pour le Marquis; & qu'elle se promettoit de la bonté du Ciel, qu'il ne puniroit point ces deux foiblesses, comme il punit les crimes. Elle nous pria ensuite de recevoir ses deux dernieres volontés: par l'une, elle faisoit Na-

dine héritiere des deux tiers de tout ce qu'elle possedoit; & par l'autre, elle en léguoit la troisiéme partie aux Pauvres & aux Malades de la Paroisse de ma fille.

Elle mourut avant la fin de la nuit, dans des douleurs très-vives. Je la plaignis sincerement. Pour une Femme de son rang & de son mérite, sa vie avoit été extrêmement malheureuse. Sa mort ne l'étoit pas moins. Elle se l'étoit sans doute attirée par quelques démarches indiscrettes; mais il étoit aisé de voir qu'il y entroit moins de malice que de foiblesse. Elle n'avoit jamais sçu prendre d'empire sur ses passions, & elle s'étoit toujours laissée conduire par les caprices de l'amour ou de la haine. Tel est le caractère de la plûpart des belles femmes, surtout de celles qui ont moins de

raiſon & de vertu que de beauté. Leurs charmes, ces précieux dons du Ciel, leur deviennent plus funeſtes qu'aux malheureux Amans qu'elles mettent dans leurs fers. Toute leur vie ſe paſſe dans les agitations que leur cauſe le deſir de plaire, ou le chagrin amer de ſe voir négligées. La paſſion la plus dereglée de leurs Amans ne les expoſe pas à plus de viciſſitudes que leur propre légereté. Mais s'il arrive avec cela qu'elles ayent reçu de la Nature un cœur tendre, c'eſt le comble de l'infortune pour elles, parce qu'elles ſont alors tout enſemble la victime de leur propre foibleſſe, & le jouet des idoles de leur cœur. Elles ont deux guides aveugles & bizarres; leur propre paſſion & celle des objets qu'elles chériſſent. L'Amour, qui eſt toujours un Tyran

cruel, les traite en Esclaves, en même tems qu'il les fait servir à étendre son pouvoir, & qu'il les emploie comme ses ministres.

Sa mort ne m'empêcha point de partir le lendemain au matin. Je laissai à mon Gendre & à ma fille le soin des funérailles, qui se firent simplement, & à petit bruit. Le Marquis m'attendoit, avec le seul Brissant; il avoit renvoyé les trois autres personnes de sa suite, de peur que je ne soupçonnasse quelque chose du dessein qu'il avoit eu. En chemin, il employa ce qu'il y a de plus tendre dans les manieres, & de plus pressant dans les expressions, pour obtenir que je ne me plaignisse point de sa conduite à M. son Pere. Il me fit souvenir du respect qu'il avoit toujours eu pour moi, & de la docilité avec laquelle il

avoit reçu tous mes conseils. Pour me convaincre de la sincérité de son cœur, il me confessa toutes ses fautes, & mêmes celles, me dit-il, qu'il avoit eu dessein de me cacher. Ce fut alors qu'il m'apprit les mesures qu'il avoit prises pour enlever ma Niéce; mais il me protesta que sa résolution n'étoit pas de l'épouser sans mon consentement & sans celui de M. le Duc; qu'il l'auroit conduite dans un Couvent, pour rompre seulement son mariage avec M. de B....; qu'il seroit retourné ensuite à son devoir, & que s'il eût tâché de me fléchir, ce n'eût été que par ses prieres & par ses larmes: que pourvû que je voulusse m'expliquer avec bonté sur son sujet, il ne désespéroit point d'amener M. le Duc à ses desirs; qu'il s'étoit entretenu plu-

ſieurs fois avec lui ſur ſon malheur d'Eſpagne, & que loin de lui reprocher ſa paſſion pour Donna Diana, il avoit regretté amérement ſa perte; que ma Niéce lui plairoit infailliblement, ſi l'on pouvoit ménager une occaſion de la lui faire voir; que ce n'étoit pas une choſe difficile, ni pour laquelle je duſſe avoir de l'éloignement; en un mot, que ſi je conſentois à me prêter un peu, il ne doutoit pas qu'il ne pût parvenir à l'épouſer par des voies honnêtes, avec l'approbation de M. le Duc & de toute ſa famille.

Je lui répondis, qu'il joignoit enſemble bien des choſes qui ne s'accordoient gueres; qu'il avoit beſoin du pardon de M. ſon Père, & qu'il parloit de lui demander des graces; qu'il me propoſoit de s'allier avec ma Famille, & qu'il

avoit rompu les liens qu'il avoit avec moi ; qu'il souhaitoit d'épouser ma Niéce, & qu'il venoit de massacrer son Mari. J'avois cru l'embarrasser par cette réponse ; mais, sans paroître suspendu un seul moment, il reprit, avec une effusion de cœur qui me fit connoître mieux que jamais son excellent naturel : il est vrai que je suis coupable, mais rien ne peut m'empêcher de compter éternellement sur votre bonté, sur celle de mon Pere, & sur celle de votre Niéce. J'avoue que je fus vivement touché de cette tendre marque de confiance. Cependant, pour continuer de faire mon devoir & de le ramener au sien, je lui dis que quoique je ne voulusse point lui ôter l'opinion qu'il avoit de l'amitié de M. le Duc & de la mienne, je souhaitois néanmoins

qu'il ne s'en fît point une fauſſe idée; qu'il connoiſſoit M. le Duc; qu'il devoit le regarder comme un homme inflexible dans ſes juſtes volontés; & que pour moi, s'il avoit appris à me connoître dans le commerce étroit que nous avions eu l'un avec l'autre, il ne ſe flatteroit pas de me voir relâcher un moment de ce que j'avois une fois regardé comme mon devoir. Vous êtes donc réſolu de me quitter, me dit-il triſtement? Encore une fois, repliquai-je, je ſuis réſolu de faire mon devoir. Je ne pus cependant refuſer de lui promettre que je donnerois le meilleur tour qu'il ſeroit poſſible à ſon abſence, & au malheureux accident que ſon imprudence avoit cauſé chez ma fille.

Nous trouvâmes une nombreuſe compagnie, dans le Châ-

teau de M. le Duc. C'étoit la Fête du Saint de la Paroisse, qu'il se faisoit un plaisir de célébrer à la maniere de la campagne. Il avoit invité toute la Noblesse du voisinage. Le Marquis fut assiégé de complimens à notre arrivée. Je profitai de ce tems, pour entretenir M. le Duc en particulier. Il apprit, avec surprise, les premieres nouvelles de l'aventure du Marquis. J'oubliai les intérêts de ma famille, pour ne lui raconter la chose que de la maniere la plus favorable à son fils. Il entrevit néanmoins l'excès de ma complaisance, & il me fit connoître qu'il y étoit fort sensible : mais ayant continué de lui dire que quelque attachement que je conservasse pour le Marquis, je me croiois obligé par la bienséance de renoncer à sa conduite & au

ſoin de ſon éducation, je commençai à l'affliger véritablement. Il me demanda ſi c'étoit bien ſérieuſement que je me cruſſe obligé de prendre cette réſolution. Elle me paroiſſoit ſi indiſpenſable, que je ne tardai point à lui répondre qu'il étoit également de mon honneur & du ſien que cette ſéparation ſe fît; que la réputation du Marquis n'en recevroit nulle atteinte, parce que le Public n'ignoroit point de quelle maniere j'en avois uſé avec lui depuis la mort de mon Neveu, & qu'on jugeroit avec raiſon, que lui en ayant marqué ſi peu de reſſentiment, c'étoit un témoignage que je ne lui en faiſois point un crime; mais que cela n'empêchoit point qu'après un ſi tragique accident, nous ne duſſions garder des meſures, ne fût-ce

que pour déférer en quelque chose aux idées populaires ; que je n'en aurois pas moins de respect pour son illustre Maison, ni en particulier moins d'affection pour le Marquis ; que je ne me priverois pas même du plaisir de le voir souvent, & de lui renouveller le souvenir de mes instructions ; enfin, qu'à la réserve d'une liaison aussi étroite que celle de vivre & de voyager ensemble, il n'y auroit nul changement dans mes sentimens & dans mes manieres. J'ajoutai que mon intention d'ailleurs n'étoit pas de demeurer plus long-tems dans le monde ; que je soupirois après la solitude, d'où le desir de l'obliger m'avoit fait sortir ; que mon âge, mes dernieres fatigues, & mes nouveaux chagrins me rendoient plus que jamais la retraite

néceſſaire ; que je promettois à Dieu d'y rentrer auſſi-tôt que mon Beau-frere auroit repris le chemin de l'Aſie, & que je balançois même ſi je tiendrois la promeſſe que je lui avois faite, de le conduire juſqu'à Vienne.

M. le Duc eut peine à goûter mes raiſons. Il employa tout ſon eſprit pour en affoiblir la force ; & voyant qu'elles faiſoient toujours la même impreſſion ſur moi, il me fit cette propoſition. J'ai ici actuellement quinze ou ſeize perſonnes de qualité, qui ont de l'eſprit & de l'uſage du monde. Conſultons-les, ſur le cas où vous êtes. S'ils jugent, comme vous, que l'honneur ne vous permet point de demeurer plus long-tems avec mon fils, je ceſſerai de vous importuner par mes inſtances. Je répondis, en riant,

que le respect qu'ils avoient pour lui ne manqueroit pas de faire pancher la balance. Nullement, me dit-il; j'intéresserai leur honneur à me dire naturellement ce qu'ils pensent. Je veux même que ma voix & celle de mon fils soient comptées pour rien. Ils seront nos Juges; & si leurs sentimens se partagent, nous nous réglerons sur la pluralité. Je me rendis à sa volonté.

Il fit assembler sur le champ tout ce qu'il y avoit d'Etrangers chez lui. Il s'y en trouva treize, la plûpart d'une grande distinction. M. le Duc commença par leur apprendre la mort de mon Neveu, avec toutes les circonstances de cet accident. Il leur proposa ensuite notre difficulté; & pour prévenir la complaisance & la faveur, il pria chacun de

donner ſa voix en particulier par écrit. Cette cérémonie extraordinaire fut terminée en un moment. De treize voix, douze me furent favorables. M. le Duc ſouſcrivit à ce jugement. Il ſe contenta de m'en marquer beaucoup de regret, dans les termes les plus honnêtes & les plus tendres. Le Marquis en fut ſi chagrin, qu'il ſe retira ſur le champ de l'aſſemblée. Je le ſuivis. En ſortant, il me dit la larme à l'œil : Je me ſuis donc trompé cruellement, Monſieur, en croiant avoir acquis un Ami ſincere & fidele. Je le priai de m'écouter : Je vous ai donné juſqu'à préſent, lui répondis-je, toutes les marques d'amitié qui ont dépendu de mon pouvoir, & le Ciel m'eſt témoin qu'il n'y en a point que je ne ſois encore diſpoſé à vous donner; je n'en excepte

cepte point ma vie. Si vous avez donc quelque reproche à me faire, il ne peut tomber que ſur la réſolution que j'ai priſe de me ſéparer de vous : or, examinez lequel de vous ou de moi eſt le plus à plaindre, ou vous qui ne perdez en moi qu'un homme ordinaire, dont l'unique mérite eſt la droiture & la probité; ou moi qui perds en vous un cher Fils, dont le commerce faiſoit la principale douceur de ma vie. Ce que je dis eſt pour vous faire comprendre que je ne vous quitte point ſans regret, ni ſans de puiſſantes raiſons. J'en ai même de plus fortes que celle que j'ai apportée à M. le Duc, quoiqu'elle ait paru ſuffiſante à tant d'honnêtes gens qui ſont chez vous. Faites donc aſſez de fond ſur les aſſurances que je vous donne, pour vous perſuader

que ce n'eſt ni mécontentement, ni défaut d'amitié, ni défiance de la vôtre, qui m'oblige à vous quitter.

Comme je me trouvois ſeul avec lui, je le fis entrer dans le Jardin, où nous nous aſſimes dans une allée couverte, & je continuai ainſi de lui parler. Recevez ici, mon cher Marquis, les derniers ſentimens de ma tendreſſe, ou plutôt ſes dernieres expreſſions, car le ſentiment n'en finira qu'avec ma vie. J'oublie tous les petits égaremens où vous êtes tombé, pour n'avoir pas toujours ſuivi mes conſeils; j'en accuſe la vivacité de votre âge. J'oublie les dernieres douleurs que vous m'avez cauſées; je ſçais à quelle ſource je dois les rapporter. Votre eſprit eſt droit & ſans artifice; votre cœur eſt ſincere, bienfaiſant,

généreux ; il eſt tel qu'il faut pour faire de vous le plus aimable & le plus vertueux de tous les hommes. O Dieu ! m'écriai-je, en m'interrompant moi-même, pour faire ſur lui plus d'impreſſion ; pourquoi permettez-vous que les plus parfaits ouvrages de vos mains puiſſent être corrompus par les paſſions & défigurés par le vice ! Sans ces cruels Ennemis, que d'heureux naturels ſe porteroient à la vertu par inclination ! que de fruits d'honneur, de ſageſſe, & de modération n'en recueilleroit-on pas, pour l'avantage général de la ſociété humaine ! L'amour ſeul eſt capable de les détruire. O mon cher Marquis ! armez-vous de courage contre cette honteuſe foibleſſe. Hélas ! je ſçais que le poiſon eſt dans le fond de votre cœur. Voyez les effets funeſtes

qu'il a déja produits; en moins de six semaines il vous a fait plonger vos mains trois fois dans le sang. L'amour est violent; il est injuste, il est cruel, il est capable de tous les excès, & il s'y livre sans remords. Délivrez-vous de l'amour, & je vous vois presque sans défauts. L'âge mûrira vos vertus. Il vous apportera le mérite de les exercer avec connoissance. Vous deviendrez honnête homme par principes, c'est-à-dire, d'une probité constante & inébranlable; car la raison fortifie la nature: & lorsqu'elles se prêtent ainsi leurs secours, elles forment les grands hommes & les vertus parfaites.

Je parlois au Marquis avec un mouvement si animé, que je n'appercevois point un Laquais qui étoit près de moi, & qui n'osoit

m'interrompre. Il venoit, par l'ordre de M. le Duc, nous prier de retourner à la Salle. On nous y attendoit, pour être présens au récit d'une Histoire qui devoit être racontée par un Gentilhomme de la compagnie. L'occasion en étoit venue plaisamment. Comme on s'entretenoit de la résolution que j'avois prise de quitter le Marquis, & qu'on admiroit qu'il m'eût manqué une des treize voix pour l'approuver, celui qui m'avoit refusé la sienne se déclara hautement : c'est moi, dit-il, qui n'ai pas cru devoir être du sentiment des autres ; mais vous ne serez pas surpris, Messieurs, de cette singularité, si vous avez la patience d'en vouloir entendre les raisons. Je me suis trouvé dans un cas semblable en quelque chose à celui dont il est question ; &

comme j'ai pris un parti tout différent de celui pour lequel vous vous êtes déclarés, il m'a paru que mon opinion devoit être conforme à ma conduite. Il offrit à M. le Duc de lui raconter son Histoire; elle étoit connue de quelques personnes de l'assemblée, qui la crurent assez agréable pour proposer de nous faire avertir. Le Gentilhomme se nommoit M. de Sauveboeuf; il commença ainsi son récit.

Après la mort de mon Pere & de ma Mere, j'étois demeuré seul héritier de ma famille, avec une sœur âgée d'environ six ou sept ans. J'en avois alors vingt-deux, & j'étois déja Capitaine de Cavalerie. Mon emploi ne me permettant point de veiller à l'éducation de ma sœur, mon Pere avoit prié, en mourant, un riche Gentilhom-

me de nos voisins qui avoit une fille à peu près du même âge, de les faire élever ensemble, & de tenir lieu de Pere à ma sœur, jusqu'à ce qu'elle eût atteint le tems de penser au mariage. Cet honnête Gentilhomme, dont le nom étoit M. d'Erletan, entra de bon cœur dans les dernieres intentions d'un Ami. Il prit ma sœur chez lui, & il n'eut pas moins de tendresse pour elle que pour sa propre fille. Il avoit outre cet Enfant, deux fils, d'un âge peu différent du mien. J'étois lié d'amitié avec eux. Il ne se passoit point d'année que je ne retournasse pour quelques mois dans la Province; & m'ennuyant de demeurer seul chez moi, j'étois continuellement chez Messieurs d'Erletan. Ils m'y obligeoient d'ailleurs par leurs honnêtetés. Je pre-

nois plaiſir aux différences ſenſibles que ſept ou huit mois d'abſence me faiſoient appercevoir tous les ans dans ma ſœur. Ses traits ſe développoient, ſa taille commençoit à ſe former; en peu d'années elles devint aſſez aimable pour attirer les yeux des jeunes d'Erletan. Ils prirent de la paſſion pour elle, tous deux preſqu'en même tems. L'aîné portoit le nom de leur Maiſon, & l'autre s'appelloit d'Olingry. Il étoit impoſſible qu'étant l'un & l'autre avec la même inclination dans le cœur, & n'ayant que les mêmes occaſions de la déclarer, ils ne ſe reconnuſſent pas bientôt pour Rivaux. Cette connoiſſance ne les empêcha point d'être Amis. Ils avoient toujours été mieux enſemble, que ne le ſont communément des Freres du même âge,

Cependant comme ils ne pouvoient prétendre tous deux à l'affection de ma sœur, ils se promirent mutuellement de faire dépendre leur bonheur de son choix, & son choix de leurs services; de sorte que le malheureux devoit céder la place, sans murmurer de son sort. Leur passion sans doute étoit encore bien loin de l'excès, lorsqu'ils faisoient entr'eux cet accord tranquille; ou du moins ils connoissoient peu l'amour, s'ils se crurent capables de l'observer. Ils avoient ajouté au traité, qu'on se rendroit compte de bonne foi des progrès qu'on auroit faits, & que de part & d'autre on seroit disposé à voir le triomphe d'un Frere, sans le regarder sous l'odieuse qualité de Rival. Ma Sœur devint l'objet de tous leurs soins; ils dresserent leurs attaques avec

méthode. Leur amitié se soutint long-tems si parfaite, qu'ils conféroient ensemble sur les moyens de l'attendrir ; & quoiqu'ils parussent agir diversement, les deux systêmes étoient l'effet de leurs résolutions communes. Ils furent même fideles assez long-tems à se communiquer leurs plus secrettes dispositions ; mais cela ne dura qu'autant que leur fortune fut égale, & que l'inclination de ma Sœur tarda à se déclarer. L'aîné d'Erletan fut préféré par l'amour. D'Olingry s'en apperçut. Il étoit vif & violent ; peut-être même n'avoit-il pas des vûes aussi honnêtes que son Frere : l'événement du moins a donné lieu de le juger. La froideur prit bientôt entr'eux la place de l'amitié. D'Erletan fut le premier qui parut plus réservé ; c'étoit moins par haine ;

que par considération pour son Frere. Il n'avoit nulle raison de l'aimer moins; il vouloit lui épargner seulement le chagrin d'apprendre sa mauvaise fortune de la bouche d'un Rival heureux. Cependant d'Olingry, qui vit ce changement dans la conduite de son Aîné, découvrit sans peine à quelle cause il devoit l'attribuer. Il étoit trop emporté pour garder des mesures; il querella son Frere, en lui reprochant sa dissimulation & sa mauvaise foi. Celui-ci lui protesta en vain que son déguisement venoit de pure amitié. Il ne put appaiser par ses soumissions, ce cœur fier, qui se désespéroit d'être supplanté, & qui prenoit toutes ses caresses pour de nouvelles insultes.

Leurs affaires étoient dans cette situation, continua Monsieur de

Sauvebœuf, lorſque j'arrivai à Erletan. La diviſion des deux Freres fut une des premieres choſes dont je m'apperçus. Je les aimois tendrement : j'employai tous mes efforts pour les reconcilier. L'opiniâtreté de leur haine me rendit ſi attentif à toutes leurs démarches, que je découvris enfin la cauſe ſecrette qui les diviſoit. Je tremblai pour ma ſœur, elle m'étoit plus chere que moi-même. Je la priai, avec inſtance, de m'apprendre tout ce qu'elle ſçavoit de ce fatal myſtere. Je ne remarquai que trop, par ſon embarras, qu'elle y étoit elle-même intéreſſée ; & quoique je tiraſſe d'elle quelques aveux vagues & incertains, il m'étoit aiſé de voir que la moitié de la vérité demeuroit au fond de ſon cœur. Mon inquiétude devint ſi forte, que je pris la réſolution de la tirer

de chez M. d'Erletan. Je ne me défiois point absolument de sa sagesse, mais je la voyois exposée à un danger inutile : elle n'étoit point un parti assez riche pour l'aîné des deux Freres; & la mauvaise humeur de d'Olingry me faisoit connoître manifestement qu'il n'étoit point l'Amant favorisé. Je la priai donc de se préparer au départ; & pour ne rien faire qui sentît l'affectation, je représentai à M. d'Erletan le Pere, que ma maison & mes affaires ayant besoin d'un Guide, ma Soeur étoit en âge d'en prendre la conduite. D'Erletan l'aîné appréhenda que cet éloignement ne lui fît perdre sa conquête. Ses vûes étoient pleines d'honneur; il auroit épousé ma Soeur sans balancer, si la crainte de déplaire à son Pere & un reste de considération

pour le malheureux d'Olingry ne l'euſſent arrêté. Se voyant néanmoins à la veille d'être ſéparé d'elle, & ſe défiant de la violence de ſon Frere, l'amour éteignit tous ſes ſcrupules. Il lui propoſa de l'épouſer ſecrettement avant ſon départ; elle y conſentit. Ils ſe firent marier, le ſoir même, par le Curé de la Paroiſſe, dans la Chapelle du Château. Quelqu'attention qu'eût ſans ceſſe d'Olingry à veiller ſur leurs démarches, ils avoient pris de ſi juſtes meſures, qu'il n'eut pas le moindre ſoupçon de leur mariage; mais ils s'obſerverent moins après la ceremonie, de ſorte que s'étant arrêtés dans un veſtibule pour concerter de quelle maniere ils pourroient paſſer la nuit enſemble, le mauvais Génie de nos deux familles l'amena aſſez pro-

che d'eux, pour entendre une partie de leur discours. Ma sœur couchoit ordinairement dans une chambre, qui touchoit à celle même de M. d'Erletan le Pere. Sa Femme de chambre, qui étoit dans le secret du mariage, couchoit dans un cabinet voisin. D'Erletan convint avec ma sœur, qu'à l'heure où chacun se met au lit, il se rendroit à sa chambre, & qu'à un certain signal elle lui feroit ouvrir sa porte. Ils se séparerent ensuite, pour ne pas donner lieu aux soupçons.

On a toujours rendu cette justice à d'Olingry, qu'il n'avoit pas la moindre connoissance de leur mariage; sans quoi il faudroit regarder la résolution qu'il forma, comme un prodige d'horreur & d'inhumanité. Il se figura sans doute que ma sœur s'étoit laissée

ſéduire par d'Erletan, & qu'elle conſentoit au ſacrifice de ſon honneur. La rage de voir ſon Frere ſi heureux, lui fit perdre toute conſidération. Il reſolut d'emporter par adreſſe ce qu'il croyoit que l'autre devoit auſſi à ſes artifices; en un mot, il eſpéra qu'à la faveur du ſilence & de l'obſcurité, il pourroit paſſer pour d'Erletan, & occuper la place que ma ſœur lui deſtinoit. Il ne manqua pas d'inventions, pour le tenir éloigné pendant une partie de la nuit. Son horrible deſſein réuſſit au-delà de ſes eſpérances. Ma ſœur aida elle-méme à ſe tromper, en lui recommandant le ſilence, dans la crainte d'éveiller M. d'Erletan le Pere. D'Olingry ſe rendit ainſi le plus criminel de tous les hommes, en violant impunément les droits les plus ſacrés. D'Erletan s'impatien-

toit, pendant ce tems-là, de l'obstacle imprévu qui l'avoit arrêté. Il ne se vit pas plutôt libre, qu'il courut à la chambre de ma sœur, & qu'il donna le signal pour se faire ouvrir. Il redoubla plusieurs fois, pour être entendu. Enfin la Femme de chambre s'étant approchée de la porte, & ayant demandé doucement qui c'étoit, il crut se faire un mérite, en marquant par des termes fort vifs le chagrin qu'il avoit eu de ne pouvoir venir plutôt. Cette femme, qui croyoit d'Erletan entre les bras de sa Maîtresse, le repoussa rudement; & s'imaginant même que c'étoit d'Olingry, elle le railla malignement sur l'espérance qu'il avoit de coucher avec ma sœur: elle lui dit quelques paroles offensantes sur la folie & l'inutilité de ses prétentions. Tout cela se

paſſoit dans l'obſcurité. D'Erletan, piqué juſqu'au vif, ſe retira, en maudiſſant l'inconſtance des femmes. Sa colere alla juſqu'à lui perſuader que le deſſein de ma ſœur étoit de prendre avec lui des airs de hauteur & d'empire, & qu'elle avoit voulu, la premiere nuit de ſes Noces, lui faire faire un eſſai d'eſclavage. Il n'y a point d'excès, où l'amour irrité ne puiſſe ſe porter. Il retourna dans ſa chambre, plein de reſſentiment, & en formant mille projets de vengeance.

Lorſque la paſſion de d'Olingry fut ſatisfaite, il quitta ma ſœur aſſez froidement, ſous prétexte de ne pas l'expoſer, en demeurant juſqu'au jour avec elle. Il alla s'applaudir ailleurs du ſuccès de ſon crime; ou peut-être en ſentoit-il déja le remords. Le reſte de la nuit ſe paſſa tranquillement. Le

lendemain matin, étant descendu par hasard pour aller prendre l'air au Jardin, je rencontrai ma sœur dans un Sallon, seule, & qui fondoit en larmes. Ma présence parut redoubler sa douleur. Dans la vive émotion que me causa ce spectacle, je lui en demandai la cause avec empressement. Elle fut embarrassée à me répondre. Ce n'est rien, me dit-elle; ce sont des accès de tristesse, qui me saisissent quelquefois. Comme son air & ses soupirs la trahissoient, j'eus le pressentiment de quelqu'aventure funeste; & je la pressai si fort, en mêlant les caresses & les menaces, qu'elle consentit à m'ouvrir son cœur, à condition, me dit-elle, que je garderois un secret inviolable. Je lui promis tout ce qu'elle voulut. Tant de précautions me faisoient attendre un

étrange ſecret. Enfin elle me découvrit ſon amour pour l'aîné d'Erletan, & ſon mariage, qui s'étoit fait la veille. Je l'ai reçu, continua-t-elle, cette nuit dans ma chambre, il m'a comblée de careſſes; je me croyois la plus heureuſe de toutes les femmes. Comme, il a été obligé de me quitter vers le jour, je me ſuis levée plutôt qu'à l'ordinaire, par le ſeul empreſſement de le revoir. Je viens de le rencontrer ici. O! mon Frere, ajoûta-t-elle, en me renouvellant ſes ſoupirs, que les hommes ſont faux & méchans! Lorſque j'allois au-devant de lui les bras ouverts, pour l'embraſſer avec toute ma tendreſſe, il m'a repouſſée d'un air mépriſant, il m'a fait les menaces les plus effrayantes; enfin il m'a traitée avec une dureté qui me fait mourir. Je me ſuis

jettée à ses genoux pour l'arrêter; mais loin d'être ému par mes pleurs, il m'a écartée de lui si rudement, que je suis tombée par terre, & il a eu la barbarie de m'abandonner dans cet état. Oh ! me dit elle, en pouvant à peine prononcer, il faut que je meure; mon cœur est brisé cruellement; il m'est impossible de vivre avec la peine que je souffre. Je fus saisi de ce discours, jusqu'à demeurer quelque tems immobile. Ma rage peut mieux être conçue qu'exprimée. Le traître, m'écriai-je. Quoi ! il vous a indignement poussée par terre, & il a eu la cruauté de vous y laisser ? Ah ! fut-il au fond des Enfers, je lui arracherai le cœur de mes propres mains. Elle fit inutilement des efforts pour m'arrêter, en me représentant que je lui avois juré

le secret : que tout barbare qu'il étoit, elle l'aimoit encore, & qu'elle lui pardonneroit même sa mort. Je m'échappai de ses mains, résolu de plonger mon épée dans le cœur au lâche d'Erletan, sans lui donner même le tems de tirer la sienne. La premiere personne que je rencontrai fut M. d'Erletan le Pere, qui me demanda si je n'avois pas vu son fils aîné. Non, lui répondis-je d'un air furieux; mais-je le cherche; & si vous le voyez avant moi, vous verrez un lâche & un coquin. A quoi tient-il, ajoûtai-je, en portant la main sur mon épée, que je ne te perce toi-même de mille coups, pour avoir donné la vie à cet exécrable monstre. M. d'Erletan fut si effrayé de mon action, qu'il demeura sans replique. Je le considérai un moment, avec un re-

gard troublé. Enfin mes yeux s'éclaircirent. Ce bon Vieillard me fit pitié. J'eus honte d'avoir outragé un homme, qui nous avoit servi de Pere à moi & à ma Sœur. Ah ! lui dis-je, en l'embrassant, pardonnez cette folie à mon transport. Je suis un malheureux de vous avoir insulté mal-à-propos. C'est votre indigne fils qui va me payer pour tout, ajoûtai-je en voulant le quitter. Il employa toute sa force pour m'arrêter. Il me conjura de lui apprendre ce qui causoit le trouble où il me voyoit, en m'assurant que si son Fils m'avoit offensé, il l'obligeroit à me faire des réparations dont je serois content. M'avoir offensé ! repris-je. Le lâche n'oseroit ; il n'est capable que d'insulter des femmes. Il a outragé ma sœur, & son châtiment ne tardera gueres. Ma

fureur étoit telle, que je voulois m'échapper absolument des mains de ce bon homme. Cependant il obtint de moi que je lui expliquerois du moins en deux mots l'injure faite à ma Sœur. Votre fils l'a épousée, lui dis-je, & il l'a... Epousé votre Sœur ! interrompit-il avec suprise. Oui, ma Sœur, continuai-je, qui est d'aussi ancienne & d'aussi honnête Maison que vous, & dont l'alliance ne feroit point deshonneur à un Prince ; il l'épousa hier au soir, & il l'a traitée aujourd'hui comme il n'appartient qu'à un lâche & à un malhonnête homme. Je vous ferai justice, repliqua-t'il promptement : s'il l'a épousée, c'est une affaire finie, je prétens qu'il en use bien avec elle. Mais je vous conjure, ajoûta-t-il, par la mémoire de votre Pere, de me laisser

laisser prendre plus de connoissance de cette affaire. Je vous engage ma foi que vous serez content de la justice que je vous ferai. Je punirai mon fils, je le mettrai dans son devoir : je ne vous demande qu'un délai de quelques momens. Ses instances furent si vives & si pressantes, qu'elles eurent le pouvoir de me calmer un peu. Je lui promis de me retirer dans ma chambre, & de lui accorder le tems de faire ses efforts pour faire prendre de meilleures manieres à son fils.

Pendant que ce funeste malentendu m'alloit faire égorger l'aîné d'Erletan, son malheureux Frere apprit par un Domestique, quelque chose de ce qui s'étoit passé entre son Pere & moi. Il venoit sans doute pour en être mieux instruit, lorsque je m'en

retournai à ma chambre. Je le rencontrai ſur l'eſcalier ; il rougit en me voyant, & il me demanda s'il étoit arrivé quelque choſe de nouveau dans la maiſon. J'étois encore trop plein de mon reſſentiment, pour en faire un myſtere à perſonne. Je lui racontai l'hiſtoire du mariage de ma Sœur, & de la conduite barbare de ſon frere, en accompagnant ma narration de toutes les marques de ma colere & de ma haine contre d'Erletan. Je faiſois peu d'attention aux mouvemens que ce récit pouvoit produire ſur ſon viſage ; mais à peine eus-je fini, qu'il s'écria d'un ton plus funeſte que je ne puis le dire : Juſte Ciel ! quelles horreurs ! par qui cette ſanglante tragédie commencera-t-elle ! Il me quitta, ſans ajouter un ſeul mot. Occupé comme

je l'étois de mes peines, je ne remarquai point ce qu'il devint. Je me renfermai dans ma chambre, où je demeurai jusqu'à ce qu'on vînt m'avertir, pour assister à la plus terrible & à la plus touchante de toutes les scénes. Messieurs, nous dit M. de Sauvebœuf, vous êtes dans un moment à la catastrophe.

D'Olingry, continua-t-il, n'eut pas besoin d'une plus grande explication pour connoître son crime, ni pour en voir tout d'un coup les tristes conséquences. Il comprit qu'il n'y avoit qu'un seul moyen de les éviter : c'étoit de confesser sa faute à ma Sœur, & de l'engager au silence pour leur commun intérêt. Il résolut de tenter cette voie, avant que de se porter à des extrémités qu'il méditoit déja. Il alla donc la

trouver. Il demanda à l'entretenir seule. Quoiqu'il fût naturellement hardi, il ne s'expliqua qu'en tremblant. Ma Sœur m'a dit, avant sa mort, que quelqu'éloignée qu'elle fût de s'imaginer la perfidie dont il venoit s'accuser, elle avoit tremblé elle-même en voiant l'air égaré de ses yeux & la pâleur de son visage, au moment qu'il commença à parler. Elle lui épargna la peine d'achever son récit; trois mots suffisoient pour le faire entendre. Elle jetta un cri perçant, qui attira près d'elle tous ceux qui étoient dans les chambres voisines; ils la trouverent dans un évanouissement qui différoit fort peu de la mort. D'Olingry crut devoir se retirer. Lorsqu'elle eut un peu rappellé ses esprits, elle s'abandonna à tous les mouvemens de la douleur & du désespoir. Son

cher d'Erletan lui étoit ravi pour toujours; elle s'étoit plainte de sa rigueur, & c'étoit elle maintenant qui se trouvoit si coupable, qu'elle devoit éviter éternellement sa présence; elle l'appelloit néanmoins à son secours, elle prononçoit son nom mille fois; de sorte que ses femmes, qui ignoroient de quoi il étoit question, se crurent obligées de le faire avertir. On le chercha long-tems sans le pouvoir trouver. Il s'étoit enfoncé dans le bois, avec son Pere, pour s'entretenir de ses chagrins. D'Erletan avoit le cœur bon & généreux; & malgré sa colere, qui lui paroissoit juste, il aimoit encore éperdument ma Sœur. Quoique tous les discours de son Pere n'eussent pû fléchir son esprit, & le porter à la reconciliation, il ne put apprendre l'état où

elle étoit, & qu'elle desiroit si ardemment de le voir, sans être ému de la plus tendre compassion. Il accourut à elle. Son Pere le laissa aller seul, s'imaginant que le moment de la paix étoit venu. Il s'approcha de sa Femme, d'un air plus soumis que s'il eût été réellement l'Offenseur. Elle, qui le croyoit instruit de son malheur & de sa honte, & qui n'attribuoit qu'à cette connoissance la maniere dont il l'avoit traitée le matin, paroissoit de son côté tremblante & humiliée; de sorte que cette étrange entrevue n'auroit pu être expliquée que par d'Olingry, le misérable auteur de tant d'infortunes. Cependant, s'il n'échappa rien d'assez clair à ma Sœur, pour porter d'odieuses lumieres dans l'esprit de son Mari, l'obscurité même de ses

expreſſions fut un nouveau tourment pour lui. Il ne pouvoit concevoir pourquoi elle refuſoit ſes careſſes, & la main qu'il lui offroit pour ſe reconcilier, dans le tems même qu'elle paroiſſoit contente de le revoir tendre & amoureux. Il découvroit en elle un mêlange de joie & de déſeſpoir, d'horreur & de tendreſſe pour lui. Elle ſouhaitoit de le voir ſans ceſſe, & elle lui parloit de ſe ſéparer pour toujours. Toutes ces contrariétés l'épouvantoient. C'étoit d'Olingry ſeul qui pouvoit les éclaircir. Le moment en approchoit. Ce Malheureux ne s'étoit point écarté ſi loin, qu'il n'eût entendu toute la converſation de d'Erletan & de ſon Epouſe; il en fut touché vivement. Dieu ſeul connoît ſi ce fut repentir ou déſeſpoir. Il pria ſon Pere de faire appeller pour un

moment ſon Aîné, ſous quelques prétextes; & étant entré dans la chambre lorſqu'il l'en eut vû ſortir, il conjura ma Sœur, qui parut effrayée de ſa préſence, de l'écouter pour la derniere fois. Il lui dit, que n'ayant point perdu un mot de la converſation qu'elle venoit d'avoir avec ſon Mari, il avoit obſervé qu'il n'avoit aucune connoiſſance, ni même aucun ſoupçon du malheur de la nuit précédente; qu'il étoit donc aiſé de remédier au mal, en le cachant par un éternel ſilence; qu'elle n'avoit qu'à ſe répondre d'elle-même & de ſa Femme de chambre, & à vivre tranquillement avec ſon Frere; que pour ce qui le regardoit lui-même, outre ſon propre intérêt & l'honneur de la famille qui l'obligeoient au ſecret, il ſe mettroit hors d'état de le révéler,

en allant s'enſevelir dans un Monaſtere pour le reſte de ſa vie. Ma ſœur eut peine à ſouffrir qu'il achevât. Elle lui répondit, ſans jetter les yeux ſur lui, que c'étoit trop qu'il l'eût couverte de honte & qu'il eût ruiné tout le bonheur de ſes jours par un crime dont il étoit ſeul coupable ; qu'elle n'avoit pas deſſein de le devenir autant que lui en ſuivant ſon damnable conſeil, & en portant ce qu'il avoit ſouillé, dans le lit d'un autre ; qu'elle abandonnoit à la fortune ſa vie & ſa deſtinée, & qu'elle n'étoit jalouſe que de ſon innocence. Penſez-y bien, Madame, reprit-il, vous n'avez qu'un moment pour y penſer. Mon parti eſt pris, lui dit ma Sœur; & le mien auſſi, ajouta-t-il en ſortant. Il trouva ſon Frere dans une chambre voiſine. Il le tira à l'é-

cart. Là, après lui avoir reproché, en termes ſanglans, ſa perfidie dans ſon mariage ſecret, & dans toute la conduite de ſon amour, il lui déclara nettement qu'il avoit ſouillé ſon lit la nuit précédente; & comme d'Erletan, dans le premier tranſport où le jetta cette funeſte nouvelle, paroiſſoit porter la main à ſon épée, il le prévint d'un coup de poignard qu'il tenoit préparé. Quoique le coup fût profond, la fureur de d'Erletan empêcha qu'il n'en fût affoibli fur le champ. Il eut aſſez de force pour tirer ſon épée, & pour la paſſer au travers du corps à ſon Meurtrier. Il eſt vrai que d'Olingry ne fit nul mouvement pour l'éviter. Les Domeſtiques qui accoururent au bruit, le virent tomber, & l'entendirent prononcer quelques paroles en mourant.

par lesquelles il marquoit de la joie de ce que son Frere s'étoit chargé du crime de sa mort, comme il lui reprochoit de l'être déja de celui de son inceste. Il expira presqu'aussi-tôt. Un horrible mêlange de pleurs & de cris s'étant répandu dans la maison, je mis la tête hors de ma chambre, où j'étois renfermé depuis deux heures. Je vis un Laquais hors d'haleine, qui venoit m'avertir de descendre. Oh! Monsieur, me dit-il, tous mes Maîtres sont égorgés. Je courus, ou plutôt je me précipitai sur l'escalier. J'apperçus les deux Freres étendus, l'un mort, l'autre expirant. Leur Pere, tout éperdu, s'efforçoit de leur donner quelques secours inutiles. Approchez, M. de Sauvebœuf, me dit d'Erletan d'une voix foible, approchez. Venez

voir expirer le plus criminel & le plus malheureux de tous ses hommes. Quoique j'ignorasse encore la cause de ce triste accident, je ne pus me défendre de quelques mouvemens de compassion. D'Erletan, sans me donner le tems de parler, m'apprit en deux mots son malheur & le crime de son Frere. Je frémis d'horreur. Il s'en apperçut. Je ne sçais, continua-t-il, si je mérite votre haine; mais par où ai-je pû m'attirer celle du Ciel? Hélas! qu'avois-je fait, dans toute ma vie, pour en être traité si cruellement! Je l'exhortai à se réconcilier avec Dieu. Ah! me dit-il, la maniere dont il me traite, me fait trop voir que je n'ai point de miséricorde à en espérer. Ma Sœur entra dans cet instant, en perçant le Ciel de ses cris, & en s'arrachant

les cheveux. Mais lorſqu'il ouvroit les bras pour la recevoir, elle s'arrêta, & lui-même parut avoir honte du mouvement qu'il avoit fait. Je mourrai donc ſans t'embraſſer, lui dit-il; cette conſolation ne m'eſt pas même permiſe. O crime déteſtable! O malheureux Frere! Elle, de ſon côté, le regardoit avec des yeux égarés, & elle paroiſſoit n'avoir plus le pouvoir de prononcer une parole. Elle tourna deux ou trois fois autour de lui, comme ſi elle eût voulu s'approcher, pendant qu'il s'efforçoit de remuer la tête, pour la ſuivre de ſes regards. Il ſembloit qu'une main inviſible la retint, ou qu'elle fût au bord d'un affreux précipice, dont la vûe l'épouvantoit. Enfin, ne pouvant plus réſiſter à des mouvemens ſi violens, elle tomba proche de

lui ſans connoiſſance. Il recueillit toutes ſes forces pour ſaiſir une de ſes mains, ſur laquelle il tint ſa bouche collée pendant deux ou trois minutes. Au nom de Dieu, me dit-il, prenez ſoin d'elle, & empêchez-la de mourir. On s'occupoit pendant ce tems-là à bander ſa plaie. Il avoit été trop troublé pour y faire attention; mais lorſqu'on voulut l'emporter dans un lieu plus commode, non, non, s'écria-t-il, en arrachant tous ſes linges, mon deſſein n'eſt pas de vivre. Il tendit les bras, pour embraſſer ſon Pere, & ſes derniers mots furent la priere qu'il lui fit, de me donner ſa ſœur en mariage, & de me faire ſon héritier. Lorſque je lui eus vû rendre le dernier ſoupir, je me retirai pour prendre ſoin de ma ſœur. Elle revint à elle; mais ſes yeux me

parurent si éteints, & ses forces si épuisées, que je désespérai de sa vie. Elle languit pendant quelque tems dans des défaillances continuelles, & elle mourut assez-tôt pour être enterrée dans le même tombeau que son Mari. M. de Sauvebœuf finit son histoire, en nous disant qu'il s'étoit marié depuis avec Mademoiselle d'Erletan. Vous voyez, Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à moi, que j'ai eu de bonnes raisons pour n'être pas du sentiment de la compagnie par rapport à vous, Le motif, qui vous fait quitter M. le Marquis, n'est pas plus fort que celui qui pouvoit m'empêcher d'épouser la sœur de M. d'Erletan. J'ai cru que mon propre exemple, qui a été approuvé par toutes les personnes de ma connoissance, m'autorisoit à vous

conſeiller de prendre la même conduite. Je fis remarquer à M. de Sauvebœuf qu'il y avoit quelque différence entre les deux cas; & ſon hiſtoire n'altéra point ma réſolution.

Comme j'étois perſuadé qu'en me ſéparant, rien ne m'obligeoit de rompre les meſures de la bienſéance & de l'amitié, je paſſai encore quelques jours chez M. le Duc. J'y ſerois même demeuré plus long-tems, ſi je n'euſſe été obligé de retourner chez ma fille, pour l'aider à ſortir d'une affaire fort embarraſſante. Un jour que j'étois à ſouper avec M. le Duc, un Laquais de mon Gendre arriva à toute bride, & demanda à me remettre promptement une lettre. C'étoit ma fille qui m'écrivoit. Elle me marquoit que la nuit précédente, on avoit attaché

à sa porte un billet, par lequel on la menaçoit de mettre le feu à sa maison, si dans le terme de quatre jours elle ne faisoit porter deux mille écus dans un endroit écarté qu'on lui assignoit. Elle n'étoit point la seule, à qui cette menace eût été faite. Quantité de Gentilshommes & de riches Fermiers avoient eu le même malheur depuis trois ou quatre mois; & ceux qui avoient trop aimé leur argent, s'étoient vûs ruiner effectivement par des incendies. M. le Duc m'offrit tout son monde, pour défendre la maison de ma fille; mais après avoir considéré sérieusement cette affaire, je jugeai que c'étoit à l'adresse qu'il falloit avoir recours plutôt qu'à la force. Je résolus de me rendre incessamment sur le lieu. Il y avoit deux jours de route ordinaire,

jusqu'à la Terre de ma fille; mais un jour suffisoit par la poste. Ainsi je crus qu'il seroit assez-tôt de partir le lendemain.

Je fis mes adieux le soir à M. le Duc. Comme nous touchions au dernier moment de notre séparation, le Marquis me tint compagnie pendant une partie de la nuit. Je lui renouvellai mes conseils, pour toute la conduite de sa vie. Je lui fis une peinture exacte de son propre caractère, sans ménager ses défauts, & sans lui cacher ses bonnes qualités. Je parcourus, avec lui, toutes les situations où peut se trouver une personne de son rang & de sa naissance. Je lui en fis appercevoir les dangers, & je lui montrai le vice presque toujours à côté du chemin. Enfin j'ouvris devant ses yeux la carriere de la vertu. Voilà, lui

dis-je, où vous pouvez marcher avec gloire & avec joie. La nature & l'instruction vous prêtent leur secours. Je ne connois personne à qui la sagesse doive coûter moins qu'à vous. Quels seroient vos obstacles? Quelques passions badines peuvent-elles entrer en concurrence avec les plus puissans de tous les motifs? Vous feront-elles oublier votre naissance, éteindre vos lumieres, & combattre vos heureuses inclinations? Je vous parle en particulier de l'amour. C'est la seule foiblesse, qui vous exposera toujours au danger. Je sçais qu'il est maître à présent de votre cœur; mais parlons naturellement, manquez-vous de remedes? Vous allez voir combien il m'en reste encore à vous offrir. Laissez-moi descendre au fond de ce cœur, dont vous croyez la gué-

rison si désespérée. J'y opposerai aux attraits d'une femme, les charmes de la vertu & de l'innocence; aux folles joies des sens, l'avantage inestimable de sçavoir user de sa raison; aux transports d'une possession de quelques momens, la longue & douce tranquillité qui est le fruit de la modération & de la sagesse. Je ne vous nomme point ici des biens chimériques, ou qui vous soient inconnus: vous les avez goutés, avant que de vous laisser vaincre par votre passion: comment avez-vous pu consentir à les perdre? Je pardonne à une Ame commune, de chercher sa félicité dans les plaisirs de l'amour; ils l'élevent en quelque sorte au-dessus de sa portée, en lui ouvrant des sources de joie, auxquelles elle n'auroit rien trouvé d'égal dans sa

bassesse naturelle. Mais une grande ame se ravalle & s'avilit par les passions amoureuses. Elle est faite pour une espece de plaisirs plus délicats. Sa félicité est d'un autre ordre. Elle la trouve en elle-même, par ses réflexions, par son goût pour la vérité, l'honneur, la bonté, & la justice ; pourquoi en chercheroit-elle une moins digne d'elle au-dehors ? Elle sent qu'elle peut s'en assurer la durée ; pourquoi la feroit-elle dépendre d'une chose aussi fragile que la beauté des femmes, ou aussi légere que leur humeur, qui est encore plus sujette à changer que leur beauté ? Non, mon cher Marquis, il ne sçauroit y avoir de vraie grandeur d'ame dans un esclave de l'Amour : une tendresse excessive semble exclure la fermeté ; les flatteries & les caresses

TAYLOR INST. OXFORD.

amolissent le courage; les jalousies, les inquiétudes, troublent la sérénité de l'esprit; le soin de plaire détruit l'attention nécessaire aux entreprises importantes; enfin le goût du plaisir des sens est opposé directement à celui de la vérité, & tôt ou tard il entraîne après soi la ruine même de la vertu.

Le Marquis écouta cette morale avec sa docilité ordinaire; mais malgré mes déclamations contre l'amour, il me pria de lui apprendre, avant que de le quitter, ce que M. le Duc pensoit de son inclination pour ma Niéce. Cette question me fit juger que je devois attendre peu de fruit de mon discours. Cependant je lui répondis, sans marquer de mécontentement, que M. le Duc ne m'en avoit point parlé comme d'une

chose sérieuse, & que personne en effet ne la prendroit jamais que pour un badinage; qu'il étoit fâcheux seulement qu'elle eut produit de si tristes effets; mais que j'en étois consolé, s'ils servoient du moins à son instruction. Ce furent mes dernieres paroles, auxquelles je ne lui laissai point le tems de répondre. Je montai dans ma Chaise de Poste, avant la pointe du jour.

Fin du treiziéme Livre.

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE***.

LIVRE QUATORZIÉME.

JE réfléchis beaucoup, en chemin, ſur la démarche que je venois de faire. Le Ciel ſçait que mon premier ſentiment en fut un de reconnoiſſance, pour la faveur qu'il m'avoit accordée en rompant à la fin mes liens. Il ſçait auſſi que je n'avois pas trompé le Marquis, lorſque je l'avois aſſuré de

de mon tendre attachement & du regret que je ſentois à le quitter. Cependant ce regret tomboit peut-être moins ſur la ſéparation même, que ſur les raiſons pour leſquelles je m'y croyois obligé, c'eſt-à-dire, que j'euſſe ſouhaité de toute mon ame d'être dans un âge, & dans une diſpoſition d'eſprit, qui m'euſſent permis de continuer mes ſervices au Duc & au Marquis ; mais la ſituation où je me trouvois ne pouvant s'accorder avec cet engagement, j'étois ravi dans le fond du cœur de me revoir en liberté. Les motifs de bienſéance, qui m'avoient ſervi de prétexte, n'étoient pas mes motifs les plus puiſſans, quoiqu'ils euſſent paru ſuffire pour juſtifier ma retraite. Mon âge en étoit encore un plus foible. Je ne manquois ni de force, ni de ſanté.

Je veux réveler ici le ressort secret qui m'avoit fait agir.

Il se passoit depuis peu, dans mon ame, une nouvelle sçéne, qui en augmentoit extrêmement le trouble, ou plutôt qui m'en faisoit sentir un d'une nature extraordinaire, & qui m'avoit été inconnu jusqu'alors. J'avois éprouvé, dans le cours de ma vie, des pertes de tous les genres, & j'avois passé par conséquent par tous les dégrés de la douleur; mais, ayant toujours vécu dans l'éloignement du vice, je n'avois jamais perdu cette espece de satisfaction intérieure qui est le partage de l'innocence. J'avois cru devoir regarder toutes mes infortunes comme une épreuve du Ciel, parce que je n'avois jamais senti de remords qui m'eussent averti qu'elles fussent un châtiment.

Cette disposition de cœur est d'un secours admirable pour les malheureux, dans les transports même qui ressemblent le plus au désespoir. Or j'avois perdu depuis quelque tems cette douce consolation de mes peines. La mort de Mylady R.... troubloit le repos de ma conscience. Je m'en accusois à tout moment, comme d'un crime auquel j'avois du moins contribué. Premierement, disois-je, c'est moi qui l'ai tirée d'Angleterre; & devois-je attendre si tard à reconnoître qu'une action de cette nature offensoit le Ciel & blessoit le devoir? Quel droit avois-je d'ôter cette Dame à son Mari, & de l'aider à rompre tous les engagemens du mariage? Quelle étrange compassion, que celle qui s'exerce en commettant un crime, & qui offense mortellement un Inno-

cent pour consoler une malheureuse? D'ailleurs, continuois-je, qui m'assurera que le sentiment qui me faisoit agir, & que j'appellois alors pitié, n'étoit point une passion déréglée? Il est vrai que je l'ai vaincue à la fin; mais l'ai-je toujours combattue? Et s'il ne faut qu'un moment à l'amour pour répandre son poison, qui peut me répondre que le ressort de mon cœur, en servant Mylady, n'étoit point la secrette espérance de se satisfaire plus facilement, lorsqu'elle seroit éloignée de son Mari? Ainsi, c'est peut-être un amour criminel qui m'a porté à l'enlevement d'une Femme mariée. Quelle autre raison pouvois-je avoir de lui procurer une retraite chez ma fille? Pourquoi aurois-je pris tant d'intérêt à la fortune d'une Inconnue? Ai-je

oublié mes agitations, mes ſoupirs, mes larmes, & puis-je croire que tout cela ſe ſoit accordé avec l'innocence? Pour ce qui regarde le funeſte accident de ſa mort, il eſt certain que je ne l'ai pu prévoir, & que je n'aurois rien épargné pour l'éviter. Mais en ſuis-je beaucoup moins coupable? N'a-t-il pas eu ſa ſource dans les foibleſſes dont je viens de m'accuſer? En un mot ſi je n'avois aimé Mylady R..... plus qu'il ne m'étoit permis par le devoir, ſeroit-elle ſortie d'Angleterre? Auroit-elle demeuré chez ma fille, & y auroit-elle péri miſérablement? C'eſt donc ſur moi que retombe, & le déſordre de ſa fuite, & le crime de ſa mort.

Soit foibleſſe d'eſprit, ſoit vif ſentiment de Religion, je trouvois dans ces réflexions un ſujet terri-

ble d'inquiétude. Si j'étois coupable, il falloit faire ma paix avec le Ciel par la pénitence. Si je ne l'étois point, il falloit appaiser du moins le cri de ma conscience en me guérissant de mes scrupules; & je concluois de l'un & de l'autre, que la solitude m'étoit devenue plus nécessaire que jamais. Mon Lecteur voit maintenant aussi clair que moi, dans le secret de mon ame. Je ne sçais quel jugement il portera de mes délicatesses & de mes craintes en matiere de crime & de vertu; mais ce qui me persuade aujourd'hui que je ne dois point me repentir de m'être jugé si sévérement moi-même, c'est que plus je vois la mort de près, plus je suis satisfait de cette rigueur. Elle augmente la confiance que j'ai au souverain Juge, & elle diminue ma frayeur

aux approches de l'éternité.

J'arrivai le soir chez ma fille. Tout le monde y étoit dans l'alarme, comme si la flamme eût déja été appliquée aux murs de la maison. Je me fis expliquer le cas exactement, & sur-tout le lieu où l'on exigeoit que les deux mille écus fussent portés. C'étoit à un quart de lieue du Village, dans une plaine vaste & découverte, au pied d'un vieil ormeau qui étoit seul, à cinq ou six pas d'un petit sentier. J'allai sur le champ reconnoître la place. Elle me parut bien choisie pour la sûreté des Voleurs. Il auroit été difficile de les faire observer, sans qu'ils s'en apperçussent. Cependant je m'avisai d'un expédient qui trompa leur prévoyance. Comme le tems, qu'ils avoient marqué, étoit la nuit qui devoit suivre celle où

nous étions, je fis creuser sur le champ, à vingt pas de l'arbre, une fosse assez grande pour cacher six hommes. La terre, qu'on en avoit ôtée, fut dispersée de côté & d'autre sur des terres labourées. Je retournai chez ma fille, & je fis prendre à six hommes résolus chacun un fusil, avec des provisions pour passer le reste de la nuit & le jour suivant dans la fosse. Je les y envoyai avant le jour; & je leur donnai ordre de ne point attaquer les Voleurs, qu'ils ne fussent au pied de l'arbre, & qu'ils ne leur eussent vu prendre leur proie. Je serois allé moi-même avec eux, si ma fille ne m'eût assuré que je pouvois me reposer sur ses deux Gardes-chasse, qui étoient les Braves du Canton. Le soir de l'exécution, je mis entre les mains de mon Valet les

deux mille écus dans une bourſe, pour les porter au pied de l'arbre. Je lui recommandai de ne point s'arrêter à conſidérer les environs, & de ne pas même tourner la tête à ſon retour. Voici quel fut le ſuccès de mon ſtratagême. Vers onze heures ou minuit, mes Gens virent trois perſonnes, qui s'avançoient dans le ſentier, & qui paroiſſoient venir d'un petit Hameau qui étoit au bout de la plaine. Lorſqu'ils furent vis-à-vis de l'arbre, deux paſſerent outre; le troiſiéme s'arrêta, en diſant aſſez haut pour être entendu de la foſſe, qu'il étoit preſſé d'un beſoin naturel. Il alla ſe mettre au pied de l'arbre; & feignant de ſatisfaire à ſon beſoin, il prit la bourſe, qu'il mit dans ſa poche. Un de mes Gens tira deſſus, & lui caſſa les reins. Il eut tort; on au-

roit pu le prendre aussi facilement que les deux autres, qui furent enveloppés en un moment. Ils furent reconnus pour des Païsans des environs. Mes Gens les amenerent à la maison de ma Fille. Je les interrogeai séparément. Je trouvai, à la fin, qu'il n'y avoit que le blessé qui fût coupable. C'étoit un vieux Scélérat, qui passoit pour être riche, & qui s'étoit sans doute enrichi par la méthode dont il avoit usé à l'égard de ma Fille. Ses deux Compagnons ne le connoissoient pas pour ce qu'il étoit. Il les avoit engagés à aller boire, avec lui, au Hameau d'où mes Gens les avoient vu venir, afin de pouvoir, sans affectation, prendre la bourse à son retour. Il avoit été si mal traité, par le coup de fusil qu'il avoit reçu, que nous le laif-

sâmes mourir chez nous par pitié. Il vécut néanmoins encore huit jours. Ce tems auroit suffi pour le faire punir par les mains de la Justice ; & la roue, ou le feu, étoit sans doute le moindre supplice auquel il auroit dû s'attendre.

L'Automne commençoit à s'avancer. Amulem étant toujours dans le dessein de se rendre à Vienne avant l'Hiver, nous réglâmes sérieusement le tems de notre départ, & nous primes même un tems si court, qu'il ne paroissoit plus qu'aucun obstacle pût le retarder. Mais le Ciel avoit ordonné que je ne ferois point le voyage d'Allemagne ; de sorte que les dernieres mesures furent aussi inutiles que les précédentes. La cause qui les fit rompre ne fut pas plus avantageuse au Duc

de.... & à Amulem qu'à moi. Nous eumes part, tous trois selon notre mesure, au chagrin d'une aventure fort desagréable ; mais le mien ne fut pas sans fruit, puisqu'il servit à avancer le moment de ma retraite, & à me la faire trouver encore plus douce. C'est ce qui me reste à raconter, pour conclure ces Mémoires.

Comme je me défiois toujours de la passion & de l'humeur entreprenante du Marquis, j'avois pris la résolution de mettre Nadine hors de ses atteintes, avant mon départ. Le Couvent me sembloit un azile assuré. J'en choisis un à quelques lieues de Paris, qui se nomme H.... Outre que la Supérieure étoit de ma connoissance, je sçavois qu'on y éleve quantité de jeunes personnes, dont la compagnie empêcheroit ma Niéce

de s'ennuyer de la clôture. J'y fis un voyage, pour m'accorder avec les Religieuſes ſur la penſion. Mon neveu Muleid m'accompagna par curioſité. La ſituation de la maiſon nous parut belle & ſaine. Nous viſitâmes, avec plaiſir, tout ce qu'il eſt permis aux Religieuſes de montrer aux perſonnes de notre ſexe. Mais rien ne fut plus agréable, pour Muleid, que la vûe d'une centaine de jeunes Penſionnaires, parmi leſquelles il y en avoit quelques-unes d'une beauté extraordinaire. Ce fut à l'Egliſe que nous eumes ce ſpectacle : elles étoient rangées avec ordre, & toutes ſi propres & ſi parées, que je m'étonnai qu'on leur permît cette affectation dans une ſolitude. Muleid les conſidera avec une attention extrême. Je ne

doute point que cette vûe ne lui réveillât l'idée du Harem de son Pere, & ne lui inspirât peut-être le desir d'en avoir un bientôt pour lui-même. Il me parla beaucoup, en retournant chez ma fille, de la bonne grace de ces jeunes Demoiselles. Je le raillai un peu sur son admiration, & je lui dis en badinant, que s'il n'eût point été si près de son départ, je me serois bien gardé de l'exposer ainsi au danger de devenir amoureux. Etant de retour chez ma Fille, je disposai ma Niéce à partir. Elle étoit bien remise de toutes les suites de la mort de son Mari; & loin de marquer de l'aversion pour le Couvent, elle me témoigna qu'elle y alloit avec inclination, sur-tout lorsqu'elle eut appris de son Frere qu'elle n'y manqueroit point de passe-tems & de

compagnie. Muleid souhaita d'y retourner avec elle; & pour lui marquer plus d'amitié, toute la famille prit aussi le parti de la conduire. Ma Fille, qui avoit l'humeur fort gaie, ayant entendu parler Muleid avec beaucoup d'éloges des agrémens de quelques Pensionnaires, lui proposa de déguiser son sexe pour avoir la liberté d'entrer avec elle dans le Couvent. Il consentit à cette proposition. J'eus beau m'y opposer, & la condamner même du ton le plus sérieux; je fus obligé de céder aux raisonnemens badins de ma Fille, à qui ma tendresse laissoit prendre peut-être un peu trop d'ascendant sur moi. Muleid fût donc travesti en fille. Il étoit dans un âge, qui rendoit son déguisement peu difficile. Les Religieuses n'eurent pas le moindre

ſoupçon de ſon ſexe. Il entra dans le Couvent avec liberté, pendant deux jours, qui lui donnerent le tems non-ſeulement d'obſerver les plus jolies perſonnes, mais de lier connoiſſance avec quelques-unes d'entre elles. Je n'aurois jamais penſé néanmoins qu'il eût été capable d'y prendre de la paſſion. Outre qu'il avoit mal réuſſi à copier les manieres Françoiſes, il étoit naturellement ſérieux; & je croyois toujours ſon cœur en Turquie par ſouvenir & par inclination. Sa figure étoit pourtant fort revenante; & l'air Turc, qu'il conſervoit, ne faiſoit point deshonneur à ſa Nation. Après qu'Amulem & lui eurent faits de tendres adieux à Nadine, nous retournâmes chez ma fille. Nous preſsâmes tellement nos Equipages, qu'en quatre jours tout fut

prêt pour le départ. La veille même du jour marqué, Muleid déclara à son Pere qu'il se trouvoit si mal, qu'il n'étoit point en état d'entreprendre le voyage.

Il se plaignit d'un air si naturel, qu'il nous persuada facilement de sa maladie. On fit appeller le Médecin, qui n'en découvrit point les simptomes; mais la principale foi étant dûe au Malade, nous doutâmes si peu de son incommodité, que nous différâmes notre départ pour attendre sa guérison. Ce n'étoit néanmoins qu'un artifice, pour se procurer le moyen de satisfaire son cœur. Il étoit devenu réellement amoureux d'une jeune Demoiselle de quinze ou seize ans, qui s'appelloit Therese: je ne la nommerai ici que par son nom de baptême, pour ménager sa famille, à qui cette aven-

ture a causé beaucoup de chagrin. J'ignore ce qu'il avoit pû se promettre d'elle, au commencement de son amour; car il y avoit peu d'apparence qu'une jeune fille, qui avoit été élevée dans un Couvent depuis son enfance, prêtât facilement l'oreille à un Amant d'une Religion & d'un Pays différens. Il avoit fait fond sans doute sur le secours de Nadine, à qui il s'étoit déja ouvert en confidence. Enfin la maladie de Muleid étoit son premier amour, c'est-à-dire, un amour violent. Il nous le déguisa pendant huit jours avec beaucoup d'adresse, sous le nom de colique, & de maux de tête & d'estomac. Un soir, qu'il avoit fait semblant de s'aller coucher de bonne heure, en se plaignant plus qu'à l'ordinaire, j'envoyai, avant que de me mettre au lit, pour être

informé de l'état de sa santé; mon Valet revint me dire qu'il n'étoit point à sa chambre. Je le renvoyai s'instruire mieux de ce qui pouvoit être arrivé. Il apprit, après quelques recherches, que Muleid étoit sorti secrettement; qu'il avoit fait seller deux chevaux, & qu'il étoit parti avec un Laquais François de ma fille. Cette nouvelle m'obligea d'aller trouver sur le champ son Pere. Il en fut aussi surpris que moi, & personne ne put s'imaginer dans la maison quelle étoit la raison de son départ.

Il se passa quelques semaines, avant que nous pussions avoir les moindres lumieres sur ce qu'il étoit devenu. Nous le fimes chercher de toutes parts. Amulem n'avoit que ce fils; sa tendresse & son inquiétude pour lui le rendirent

malade. J'envoyai dans tous ſes lieux, où je l'avois mené depuis ſon arrivée en France; j'envoyai même en Hollande, où nous avions demeuré quelques mois enſemble. Tous mes ſoins furent inutiles. Il y avoit déja plus d'un mois que nous étions dans cet embarras, lorſque je reçus une lettre, de la Supérieure du Couvent où j'avois mis Nadine. Elle me marquoit que M. le Marquis de.... fils de M. le Duc de.... étoit venu deux ou trois fois voir ma Niéce, ſans ſe faire connoître; qu'elle n'avoit pas fait difficulté de lui en accorder la permiſſion, mais que ſes viſites devenant plus fréquentes, elle s'étoit informée de ſon nom; qu'il avoit refuſé de le dire; qu'elle l'avoit appris d'ailleurs malgré lui, & que s'imaginant que ce n'étoit pas ſans quel-

que raiſon d'amour qu'il revenoit ſi ſouvent, elle vouloit ſçavoir de moi quelle conduite je ſouhaitois qu'elle tînt à ſon égard.

Je ne pouvois m'imaginer par quel moyen la demeure de ma Niéce étoit venue à la connoiſſance du Marquis. Je ſçavois que ſon Pere l'avoit mené à Paris, & je ne doutois preſque nullement que la vûe de la Cour, & le tumulte des plaiſirs ne lui fiſſent perdre le ſouvenir de Nadine. En attendant que je puſſe délibérer à loiſir ſur ce nouveau contre-tems, j'écrivis toujours à la Supérieure, que s'il continuoit ſes viſites, je la priois de lui répondre honnêtement, qu'elle ne pouvoit accorder à ſes Penſionnaires la liberté d'en recevoir ſi ſouvent. Enfin, comme je ne pouvois m'ôter de l'eſprit que Muleid étoit à Paris, je pris cette

occasion de l'y aller chercher moi-même, avec dessein de voir en même-tems le Marquis, pour tâcher encore une fois de lui inspirer un peu plus de modération. Je ne différai point à partir. Je rendis ma premiere visite au Duc. J'aurois pû le prier d'employer son autorité, pour arrêter les amoureuses poursuites du Marquis; mais deux raisons m'en empêchoient. L'une étoit la crainte de causer trop de chagrin au jeune Amant, s'il apprenoit que je l'eusse exposé aux séveres réprimandes de son Pere; & l'autre, qui n'étoit gueres moins forte, étoit l'opinion que je n'avois que trop de sujet d'avoir des sentimens du Duc sur cet article. Je n'avois pas attendu si tard à lui en parler d'une maniere sérieuse; mais puisque je fais pro-

fession de sincérité dans ces Mémoires, je ne cacherai point que je n'avois point été satisfait de ses réponses. Il avoit toujours pris la chose, en homme infiniment au-dessus de mes petites craintes. Il ne voyoit dans l'attachement de son fils, qu'une galanterie de jeunesse, qui servoit à l'amuser. S'il y trouvoit quelque péril, ce n'étoit sans doute que pour ma Niéce. La haute naissance du Marquis lui paroissoit un préservatif contre la foi & la durée de tous les engagemens. J'avois donc peu de fond à faire sur son secours; aussi ne lui en parlai-je pas le moins du monde. En le quittant, je passai dans l'Appartement du Marquis, & je me crus encore en droit d'en user assez familierement pour entrer sans le faire avertir. Je laisse au Lecteur à

juger quel fut mon étonnement, lorſqu'en ouvrant la porte, j'apperçus Muleid qui jouoit au Trictrac avec lui. Ils furent tous deux auſſi interdits que moi. Cependant je pris un air riant, pour leur dire que je me tenois fort heureux de trouver ainſi, ſans m'y attendre, mon cher fils & mon Neveu. Le Marquis vint m'embraſſer avec ardeur. Muleid parut plus embaraſſé. Je lui fis quelques tendres reproches, de l'inquiétude où il avoit jetté ſon Pere & toute la famille. Il s'excuſa aſſez mal, ſur ce que le Marquis l'avoit tenu ſi occupé de plaiſirs, qu'il n'avoit pû trouver un moment pour nous écrire. Je lui demandai s'il étoit guéri parfaitement, & s'il ſeroit bientôt en état d'entreprendre le voyage d'Aſie. Il me pria de lui laiſſer prendre
encore

encore quelque tems l'air de Paris, dont il me dit qu'il se trouvoit bien. Je ne pus lui refuser cette faveur. Je le priai seulement d'écrire quelquefois à son Pere, & de ménager sa santé. Je dînai avec eux à l'Hôtel. Après le dîner, ayant tiré le Marquis à l'écart, je lui dis que la Supérieure du Couvent, où étoit ma Niéce, se plaignoit de ce qu'il lui avoit fait violer plus d'une fois sa Regle; qu'il ne lui étoit pas permis d'admettre les jeunes Gens, qui venoient visiter ses Pensionnaires; qu'elle l'avoit reçu d'abord, en faveur de son nom, qu'il avoit tâché inutilement de cacher; mais qu'elle étoit bien résolue, dans la suite, d'exécuter un peu plus scrupuleusement ses devoirs. Il comprit aisément ce que je voulois lui faire entendre par ce détour. Comme son des-

ſein étoit déja concerté avec Muleid, il me répondit, d'un air de ſincérité, dont je fus la duppe, qu'il ſeroit au déſeſpoir de chagriner la Supérieure; & qu'il me promettoit, ou de ne plus aller voir ma Niéce, ou d'y aller ſi rarement, que les regles les plus ſéveres n'en ſeroient point bleſſées. Je paſſai le reſte du jour avec lui, & mon Neveu; & n'ayant rien qui pût me retenir à Paris, j'en partis le lendemain pour aller rendre une viſite à ma Niéce.

Je demandai à parler d'abord à la Supérieure. Elle me raconta ce qui s'étoit paſſé dans les viſites du Marquis, ou du moins ce qu'elle en avoit appris de la Religieuſe qui avoit accompagné Nadine, ſuivant la coutume des Couvens. Il n'y étoit rien arrivé, me dit-elle en langage de cloître,

qui pût ternir du moindre souffle le miroir de la pudeur. Mais cette bonne Supérieure ignoroit que sa Religieuse étoit une infidelle, qui la trahissoit, après s'être laissée gagner par l'adresse du Marquis. Elle me dit ensuite que mon autre Niéce étoit une fort aimable personne, & que toutes les fois qu'elle venoit au Couvent, elle y étoit reçue de toute la Communauté avec beaucoup de satisfaction. De quelle Niéce parlez-vous, ma Mere? Lui dis-je avec surprise. Hé, de votre autre Niéce, reprit elle, que vous amenâtes ici avec celle qui nous est restée. Oui, continua-t-elle, c'est une jeune Demoiselle d'un mérite infini. Quoiqu'elle ait encore quelque chose d'étranger dans les manieres, elle est d'une douceur & d'un esprit qui lui ont gagné le

cœur de toutes nos Sœurs, & surtout d'une de nos petites Pensionnaires, qui n'est jamais si contente que lorsqu'elle la voit ici. Ce discours étoit trop clair pour me paroître obscur. Malgré le chagrin qu'il me causa, je ne pus m'empêcher de rire de la crédulité de ces bonnes Religieuses, qui continuoient de prendre Muleid pour une fille: car je ne pouvois pas douter que ce ne fût lui qui les eût ainsi trompées, sous le nom de ma Niéce. J'eus de l'embarras à répondre. Cependant je me déterminai à la remercier, en général, des sentimens de sa Communauté pour tout ce qui m'appartenoit; & après lui avoir recommandé de ne plus laisser voir Nadine au Marquis, je lui fis part de quelques bonnes réflexions, sur la né-

ceffité de veiller de près à la conduite de toutes ſes Penſionnaires. La viſite que je fis à Nadine, fut courte. Je brulois d'envie de retourner chez ma fille, pour finir l'inquiétude d'Amulem, & pour lui communiquer ce que je ſçavois de Muleid. Ce qui me fit peine, ce fut de lui trouver, par rapport à la petite Penſionnaire dont je jugeois que ſon fils étoit amoureux, les mêmes ſentimens à-peu-près que le Duc de... avoit par rapport à ma Niéce; c'eſt-à-dire qu'Amulem, charmé d'avoir retrouvé ſon fils, ſe mit à rire de ſon amour, & ne put s'empêcher même de me dire qu'il lui ſouhaitoit un heureux ſuccès. Vous allez bien vîte, lui dis-je, & vous vous imaginez être à Amaſie. D'ailleurs, quel ſuccès pouvez-vous ici ſouhaiter à votre fils,

qui ne ſoit contraire à vos propres deſirs? Croyez-vous qu'il puiſſe obtenir quelque choſe d'une fille Françoiſe, ſans devenir auparavant bon Chrétien? Qu'il le devienne à la bonne heure; devenez-le vous-même, & faites apporter vos biens d'Aſie en France. Nous réuſſirons peut-être, après cela, à rendre Muleid heureux. Non, me répondit Amulem: je vous ai dit mille fois que je ne quitterai point ma Religion, bonne ou mauvaiſe, & que je ne ſouffrirai pas non plus que Muleid la quitte; mais s'il pouvoit engager ſa petite Maîtreſſe à nous ſuivre en Aſie, nous la ferions Turque. C'eſt ce qu'il ne faut pas que vous eſpériez, repris-je. Mon Neveu s'expoſeroit même beaucoup à l'entreprendre; & ſi vous me croyez capable de vous don-

ner un bon conseil, vous lui ordonnerez de quitter promptement Paris. Je le fis entrer à la fin dans mon sentiment. Il écrivit à Muleid de nous venir rejoindre aussi-tôt qu'il auroit reçu sa lettre; mais nous eumes lieu de reconnoître que l'autorité paternelle n'est pas plus respectée chez les Turcs, que parmi quantité de jeunes François.

Le Marquis & Muleid avoient formé le plus étrange dessein qu'on puisse s'imaginer; c'étoit d'enlever chacun leur Maîtresse, & de s'enfuir ensemble en Turquie. Mon Neveu avoit sans doute été l'inventeur de ce glorieux projet; car il étoit allé chez le Marquis en quittant la maison de ma fille, & il avoit commencé par lui apprendre le lieu où demeuroit sa Sœur. Ils étoient

convenus de s'aider mutuellement dans leurs amours. Muleid avoit loué une chambre à Paris; & s'étant pourvû d'habits de fille, il avoit été au Couvent de Nadine autant de fois qu'il l'avoit voulu: il s'étoit fait connoître à Mademoiselle Therese, par le secours de ma Niéce, & il avoit fort avancé ses affaires en peu de tems. C'étoit lui qui s'étoit chargé de leur faire la proposition d'aller en Turquie; car quoique le Marquis eût rendu plusieurs visites à Nadine, il n'avoit pas toujours eu le plaisir de l'entretenir librement. C'étoit depuis peu, qu'il avoit eu l'adresse de séduire la Surveillante; il l'avoit gagnée jusqu'au point de l'engager à les suivre hors de son Couvent. Ils alloient donc ainsi tour à tour voir leurs Maîtresses; celui, qui

étoit de jour, portoit une lettre de l'absent, & lui rapportoit la réponse. Mademoiselle Therese étoit une petite éveillée, qui avoit plus de charmes qu'il n'en faut pour faire deux filles aimables; je ne sçais si elle avoit entendu parler du Harem, mais il ne parut point, dans la suite, que cette idée l'épouvantât. Elle entra de tout son cœur dans le dessein du voyage d'Amasie, & son affection pour Muleid ne cédoit rien à celle de Nadine pour le Marquis.

Telle étoit la situation de leurs affaires, lorsque mon Neveu reçut la lettre de son Pere. Le seul effet qu'elle produisit, fut de leur faire hâter l'exécution de leur dessein. Ils prirent des mesures fort justes, pour se procurer des Valets fideles, des échelles, des Chaises de poste, & tout

ce qui étoit néceſſaire pour l'enlevement. Muleid ne manquoit point d'argent, & le Marquis avoit recueilli de ſon côté la meilleure ſomme qu'il avoit pû. Ils ſe rendirent au Couvent, la nuit dont ils étoient convenus, & ils enleverent leurs Maîtreſſes pardeſſus les murs du Jardin, avec la Religieuſe qui s'attachoit à leur fortune. On s'apperçut, le lendemain, de leur évaſion. Comme le Couvent eſt dans une campagne, & que la Supérieure manquoit de monde pour les faire ſuivre, elle ſe contenta de faire prendre la poſte à deux Domeſtiques; l'un pour aller donner avis de cet accident au Pere de Mademoiſelle Thérèſe, & l'autre, pour m'apporter la même nouvelle. Ce triſte meſſage me fut annoncé après-midi. On ne m'ap-

prit point le nom des Auteurs de l'enlevement ; mais je n'eus pas besoin d'efforts pour me l'imaginer. Je me doutai même tout d'un coup, que puisque le Marquis & mon Neveu en étoient venus à cette violence, c'étoit pour quitter le Royaume, & peut-être pour prendre le chemin de la Turquie. Comme il n'étoit pas croyable qu'ils eussent voulu risquer de traverser toute la France, pour aller s'embarquer à Marseille, je me figurai qu'ils auroient pris la route d'Allemagne. Cette pensée me fit espérer de pouvoir les rejoindre, parce que la Terre de ma Fille, comme je l'ai dit plusieurs fois, est vers la frontiere. Cependant, comme ils eussent pû prendre aussi le parti de passer en Angleterre, j'envoyai à Calais & dans les autres Ports, quelques

personnes sages, que je fis partir en diligence. Je montai moi-même à cheval, sans perdre un moment, & je gagnai bien-tôt le grand chemin de la poste d'Allemagne.

J'avois, avec moi, trois hommes bien armés. Ayant pris langue à la premiere poste, je sçus qu'il étoit passé, deux ou trois heures auparavant, deux Chaises suivies de quatre hommes, mais qu'elles ne trouvoient pas toujours autant de chevaux qu'il étoit nécessaire. Je conçus que mes jeunes gens n'avoient pas eu la précaution de se faire préparer des relais, & je formai l'espérance de les rejoindre avant la fin du jour. Cependant, s'étant apperçûs eux-mêmes de la faute qu'ils avoient faite, ils y suppléerent vers la frontiere, en forçant toujours leurs Guides

de faire double poste avec les mêmes chevaux. Ils gagnèrent par-là, non-seulement d'avancer fort vîte, mais encore de retarder ma course, parce qu'il arriva, dans quelques endroits, que les chevaux me manquerent à moi-même. Il me fut donc impossible de les joindre avant la nuit. Mais s'étant arrêtés, pour en passer une partie à Mons, qui est la premiere Ville des Etats de l'Empereur, j'y entrai le lendemain avant leur départ. Quoique je dusse peut-être appréhender quelque chose, de la résolution de deux jeunes gens si entreprenans, je ne voulus point causer au Marquis le chagrin de se voir arrêter par d'autres mains que les miennes. Ainsi, sans prendre de secours, comme il m'auroit été facile, j'allai descendre avec mes trois

hommes, dans l'Hôtellerie même où ils étoient logés.

On me dit qu'ils n'étoient point encore levés. Quoiqu'ils fussent quatre, je tremblois de crainte qu'ils n'eussent occupé que deux lits. Je m'en informai adroitement. On me répondit, que l'un des jeunes Messieurs étoit avec une des Demoiselles, mais que les deux autres étoient chacun dans une chambre séparée. Hélas ! disois-je, en moi-même, est-ce ma Niéce? Elle a été mariée ; en auroit-elle eu moins de modestie? Je me fis conduire, au hazard, vers la chambre de celle qui avoit couché seule. Je fus charmé d'appercevoir, en entrant, les derniers habits que j'avois vû porter à Nadine. Graces au Ciel ! m'écriai-je, elle a du moins un reste de vertu & de pu-

deur. Comme elle avoit eu ſoin, le ſoir, de faire fermer ſa porte avec la clef, par l'Hôteſſe, elle fut effrayée, en s'éveillant, d'appercevoir un homme. J'approchai de ſon lit, & je la priai doucement de ne pas s'épouvanter. Elle ne m'eut pas plutôt reconnue, qu'elle s'évanouit. Lorſqu'elle fut un peu revenue, elle ſe leva, ſans que je puſſe l'arrêter, & elle ſe jetta à genoux en fondant en larmes. Je la relevai malgré elle, & je l'obligeai de ſe recoucher; elle ne prononçoit pas une ſeule parole.

Je pris ſes mains, avec beaucoup de douceur. J'obſervois de ne pas la regarder, de peur de la déconcerter trop. Ah! ma chere Niéce, lui dis-je, eſt-il bien vrai que je vous retrouve à Mons, au pouvoir d'un jeune homme qui-

n'eſt pas votre Mari ! Eſt-ce un charme, ou un poiſon, qui vous a fait oublier votre devoir? Qu'avez-vous fait ! Qu'allez-vous devenir ! Expliquez-moi du moins quels ſont vos deſſeins. Ah ! ſi vous pouviez en avoir d'innocens, vous ne les auriez pas cachés à votre Pere, ni à moi ; vous ne vous ſeriez pas ſauvée la nuit par-deſſus les murs d'un Couvent ; vous ne ſeriez pas maintenant dans un Cabaret, abandonnée à tous les deſirs d'un homme qui a perdu de vûe, comme vous, la vertu & la ſageſſe. Où eſt-il ? dites-moi. Que je crains bien qu'il n'ait déja paſſé la nuit avec vous !

Ce ſoupçon, que je lâchai exprès, lui fit enfin ouvrir la bouche. J'avoue, me dit-elle en pleurant, que j'ai fait la plus grande de toutes les fautes ; mais c'eſt

seulement en consentant de suivre M. le Marquis, car je prie Dieu de m'accabler de tous ses châtimens, si j'ai souffert la moindre chose qui blesse le devoir. Que pouvois-je faire? ajouta-t-elle, en redoublant ses larmes. Vous ne sçavez que trop que je l'aime; il m'a promis de m'épouser, & de venir passer sa vie avec moi dans notre Maison d'Amasie. Est-il possible, repliquai-je, qu'avec autant d'esprit que vous en avez, vous n'ayez pas reconnu la puérilité d'une telle promesse? Quelle apparence y avoit-il qu'il pût être sincere, lorsqu'il s'engageoit à une chose qu'il ne sçauroit tenir? Avez-vous oublié ce qu'il est né, & jusqu'où les bras de son Pere peuvent s'étendre? Mais quand vous auriez pû vous promettre de traverser toute l'Alle-

magne ſans être pourſuivie & arrêtée, quelle aſſurance aviez-vous qu'il ne vous eût pas abandonnée en Turquie même, lorſqu'il auroit obtenu de vous les faveurs qui raſſaſient un jeune homme? Ah ! ſi vous ſçaviez, interrompit-elle, avec quelle tendreſſe il m'aime, vous n'auriez pas de lui cette idée-là. Je ſuis sûre qu'il perdroit la vie pour moi. Allez, lui dis-je, vous êtes une petite imprudente, qui ignorez encore les ſéductions des jeunes Amans. Préparez-vous promptement à retourner en France avec moi, & remerciez le Ciel, qui n'a pas permis que vous ſoyez tombée tout-à-fait dans le précipice. Je lui demandai ſi le Marquis ne lui avoit pas fait inſtance pour paſſer la nuit avec elle; elle me répondit ingénument qu'il lui en avoit fait la propoſi-

tion, mais qu'il n'avoit pas insisté, après la déclaration qu'elle lui avoit faite de n'y consentir jamais avant leur mariage. Et Mademoiselle Thérese, repris-je, a-t-elle été aussi délicate avec votre Frere ? Je ne sçais pas, me dit-elle, je crois qu'ils sont ensemble dans la même chambre. Pendant que nous parlions ainsi, & que ma bonté commençoit à la rassurer ; j'entendis la voix du Marquis, qui appelloit son Valet de chambre. Il ne faisoit que s'éveiller, bien éloigné sans doute de me croire si près de lui. J'ordonnai à ma Niéce de s'habiller. Tandis qu'elle se levoit, j'apperçus la Religieuse qui l'avoit suivie, & qui avoit couché cette nuit à son côté, mais qui s'étoit cachée jusqu'alors dans les draps, pour se dérober à mes yeux. Je lui fis

quelques vifs reproches de sa mauvaise conduite, & de la part qu'elle avoit eue à une si misérable action. Elle ne me répondit rien.

Tout ce que je viens de raconter n'étoit que le prélude d'une scéne plus digne d'attention. Le Marquis, ayant appellé son Valet, fut étrangement surpris d'entendre de lui que j'étois dans la maison. Ce n'est pas que ce Garçon m'eût vu entrer; mais il avoit parlé sans doute à mes Gens, à qui je n'avois eu nulle raison de recommander le silence. A peine ma Niéce étoit-elle habillée, que le jeune Amant se présenta à la porte de sa chambre, avec un visage si consterné, que sa tristesse devoit être extrême, s'il étoit l'image de son ame. Il vint néanmoins droit à moi : je me rends justice,

Monsieur, me dit-il. Je suis coupable, je l'avoue. Mais si vous ne pardonnez pas cette faute à la violence d'une passion dont je ne suis pas le maître, il faut que vous m'ôtiez la vie sans pitié. N'espérez pas m'arracher votre Niéce, sans m'avoir auparavant percé le cœur. Je défendrai, jusqu'au dernier soupir, les droits que sa bonté m'a donnés sur elle. Mon cher Marquis, lui répondis-je d'un ton paisible, ce n'est point dans un Cabaret, ni en vous perçant le cœur, que je veux vous les disputer. Votre raison & votre générosité seront mes plus fortes armes. Je ne m'étonne point de l'excès où vous vous êtes laissé emporter par l'amour; je connois de longue main votre vivacité. Mais je ne connois pas moins la bonté & l'honnêteté de votre naturel;

ce ſont des ſentimens que vous pouvez bien perdre de vûe pour un moment, mais que vous ne ſçauriez éteindre. Croyez-moi, retournons tranquillement en France. Si vous ne pouvez vaincre votre paſſion, c'eſt en fléchiſſant M. votre Pere, que vous devez nous faire voir qu'elle eſt toute puiſſante, & qu'elle vous rend capable de tout. Obtenez, s'il eſt poſſible, ma Niéce par cette voie; c'eſt la ſeule qui ſoit digne de vous, d'elle, & de moi. Il ne répliqua point un ſeul mot. Il demeura appuyé ſur le dos d'une chaiſe, les yeux baiſſés, comme s'il eût médité profondément. Je le pris par la main, & je le priai de m'accompagner à la chambre de Muleid. Il ſe laiſſa emmener ſans réſiſtance.

Muleid étoit inſtruit auſſi de

mon arrivée ; & il pensa m'échapper, par une subtilité dont je ne l'aurois pas cru capable. Ayant appris que j'étois dans la chambre de sa Sœur, il avoit donné ordre qu'on mît promptement les chevaux à sa chaise de poste, pendant qu'il s'habilloit ; desorte que si j'eusse tardé un peu plus long-tems à le venir voir, je ne l'aurois plus trouvé, ni lui, ni sa Maîtresse. Ma présence le déconcerta donc extrêmement. Il attendit que je m'expliquasse le premier. Je lui dis, en peu de mots, que son Pere étoit si mal satisfait de sa conduite, que je ne sçavois pas trop bien comment il feroit sa paix avec lui ; que je ne lui conseillois pas d'ailleurs de remettre le pied en France, s'il ne vouloit y être exposé à de très-dangereuses affaires ; qu'un Turc,

qui s'avise d'enlever une fille Chrétienne dans un Couvent, se réconcilie difficilement avec la Justice; enfin, que s'il me croioit, il laisseroit retourner Mademoiselle Thérese avec nous, & qu'il attendroit son Pere à Mons. Cette petite personne, que je n'avois point encore vûe, mais qui me parut alors extrêmement jolie, prit avec beaucoup de feu la parole pour son Amant: elle me répondit que ce que je disois de la sévérité de la Justice étoit vrai, quand une Demoiselle étoit enlevée malgré elle; mais qu'il n'en étoit pas de même à son égard: qu'elle avouoit que c'étoit de son gré que Muleid l'avoit enlevée; & que loin de retourner en France, elle ne vouloit jamais se séparer de lui un seul moment. Hé bien, lui dis-je, ma belle Enfant, vous

vous demeurerez avec lui. Je n'ai pas droit ici de vous faire violence. Mais je vous apprends néanmoins que vous ne sortirez pas de Mons, que votre Famille ne vous ait accordé son consentement. Je vais prier M. le Gouverneur de vous consigner aux portes de la Ville. Elle me repliqua, d'un pétit ton déja à demi Turc, que j'étois le maître de l'arrêter à Mons, mais qu'elle me défioit de lui faire quitter Muleid. Pour lui, il se contenta de me dire, qu'étant sorti heureusement de France & n'ayant pas dessein d'y retourner, il en redoutoit peu les Loix; & qu'à l'égard de son Pere, pour lequel il n'avoit jamais manqué de respect, il espéroit qu'il ne lui feroit point un crime d'une passion amoureuse. Je les priai tous de

ſe rendre, avec moi, dans la chambre de ma Niéce. J'y fis apporter à déjeûner. Muleid & Mademoiſelle Thérefe mangerent de très-bon appétit. Le Marquis & Nadine ne toucherent à rien. Ils ſe regardoient d'un air triſte & languiſſant, comme deux victimes deſtinées au ſacrifice. J'étois attendri de leurs peines, & j'aurois ſouhaité de pouvoir les rendre heureux au prix de mon ſang; mais c'étoit une choſe abſolument impoſſible. Je fus ſurpris de ne pas voir la Religieuſe avec nous. Je la fis appeller. On me dit qu'elle étoit ſortie de l'Hôtellerie. J'eus d'abord un ſoupçon qui ſe trouva juſte. La crainte que je ne la fiſſe arrêter & reconduire à ſon Couvent, l'avoit fait fuir pour aſſurer ſa liberté. Je ne me crus point obligé de la faire cher-

cher, ni en droit de lui faire la moindre violence.

Lorſque nous eumes achevé de déjeûner, je fis cette propoſition à Mademoiſelle Thérèſe : Comme je ne puis vous laiſſer partir avec mon Neveu ſans le conſentement de vos Parens, voyez, lui dis-je, Mademoiſelle, lequel vous choiſirez de ces deux partis, ou d'être conſignée aux portes de la Ville juſqu'à ce que votre famille ſoit informée du lieu où vous êtes, ou, ce qui vous ſeroit plus honorable, d'entrer pour quelque tems dans un Couvent de cette Ville. Elle me répondit, que pour éviter une conſignation publique, elle entreroit volontiers pour quelques jours dans un Couvent; mais qu'elle craignoit qu'on ne l'y retînt enſuite malgré elle. Muleid, d'ailleurs, n'étoit nulle-

TAYLOR

ment pour le Couvent. J'avois espéré néanmoins qu'elle pourroit tourner de ce côté-là; car l'autre parti étoit une extrémité, pour laquelle j'avois de la répugnance. Je pris Muleid en particulier; si vous voulez, lui dis-je, m'engager votre parole que vous ne quitterez point Mons avec votre Maîtresse avant que d'avoir reçu de mes nouvelles, je vous laisserai ici tous deux en liberté, jusqu'à ce que je puisse, ou revenir moi-même, ou vous écrire. Quoique je parlasse fort bas dans la même chambre, Mademoiselle Therese, qui prêtoit l'oreille à tout, entendit une partie de mon discours; elle se pressa de répondre, d'un petit air assuré, que si je voulois me contenter de sa parole, elle me promettoit de ne point sortir de Mons jusqu'à nouvel

ordre : qu'elle étoit fort en repos du côté de sa famille, parce qu'elle étoit bien sûre qu'on ne pouvoit l'ôter à Muleid, qui étoit son Mari, & avec qui, ajouta-t-elle, elle avoit déja passé une nuit comme sa femme. J'admirai la vivacité de cette petite Créature, & j'eus peine à me persuader qu'elle fût jamais un meuble bien tranquille dans un Serrail. Je crus néanmoins avoir assez fait pour elle, en prenant cette précaution. Je me contentai de répéter à Muleid, que je pouvois l'assurer de l'indignation de son Pere, s'il manquoit à sa promesse.

Je m'imaginois, après cela, qu'il ne me restoit plus qu'à partir avec le Marquis & ma Niéce; mais l'ouvrage le plus sérieux & le plus difficile étoit encore à faire. J'avois ordonné que nos chevaux

& la Chaise fussent prêts pour partir à midi, dans le dessein d'arriver le soir chez ma Fille ; ce qui est aisé en courant la poste. Lorsqu'on vint avertir que les chevaux attendoient, & que j'invitai le Marquis à descendre, je fus surpris de le voir demeurer assis sur sa chaise, & baisser les yeux sans me répondre. Je renouvellai ma priere, & je me levai moi-même pour lui montrer le chemin. Arrêtez, Monsieur, me dit-il, arrêtez. Avez-vous crû que je puisse perdre si facilement l'espérance d'être à votre Niéce, & qu'après avoir tout risqué pour elle, je me prive ainsi tout d'un coup du fruit de mes peines, ou si vous le voulez du fruit de mes fautes ? Non, non ; vous pouvez prendre ma vie, que je ne veux pas défendre contre vous, mais

vous ne m'enleverez pas aisément le trésor de mon cœur. Ecoutez-moi bien, Monsieur, ajouta-t-il, je fais serment, devant ma chere Nadine, de ne l'abandonner que par la mort. Je lui répondis, en souriant, que le vent dissipe les sermens amoureux dans l'air, & que Jupiter les compte pour rien. Venez, ma Niéce, continuai-je en parlant à Nadine; M. le Marquis ne refusera pas du moins de vous suivre. Voyant que je la prenois par la main pour la conduire dehors, il me repoussa si violemment, que je faillis de tomber; & l'enlevant entre ses bras, il s'assit sur une chaise, où il la tenoit sur ses genoux. Elle se mit à pleurer; & lui, comme si la vûe de ses larmes eût redoublé sa furie, se mit à m'accabler de reproches durs & piquans. Il me

traita d'homme barbare & de cœur sans amitié, qui lui avoit toujours prêché une morale contraire à ma propre pratique. Il me dit qu'outre cent témoignages qu'il avoit de ma dureté, il se souvenoit fort bien de l'air sec & railleur avec lequel je lui avois parlé de sa passion, lorsque j'avois renoncé à vivre avec lui; qu'il ne l'oublieroit jamais; que je me trompois fort si je le prenois pour un Enfant, ou si je continuois de me regarder comme une personne qui avoit de l'autorité sur lui; que le regne de ma férule étoit passé; que je me flattois, aussi mal-à-propos, d'avoir quelque empire sur ma Niéce; que son Pere vivant encore, elle n'avoit point de compte à me rendre de sa conduite; qu'elle avoit été mariée; que je l'avois

déja traitée assez cruellement, en la mariant avec M. de B..... malgré ses pleurs & sa répugnance, & qu'elle devoit me regarder plutôt comme son Tiran, que comme son Oncle.

J'écoutai ces invectives avec patience. Ma Niéce, qui sentit néanmoins qu'elles pouvoient m'offenser, se dégagea de ses bras, pour me demander pardon en se jettant à mes genoux. Je lui dis que si elle conservoit pour moi un peu plus de respect que le Marquis, il falloit me le marquer, en me suivant sans différer; elle m'assura qu'elle étoit prête à me suivre. Mais ce fut alors que ne se possédant plus, il vint la reprendre une seconde fois, en jurant effroiablement qu'il sçauroit bien la défendre, & contre elle-même & contre moi.

Je fus épouvanté de son action. Je ne voyois gueres d'autre remede à cette furie, que la douceur; car il n'étoit point question de se battre, & encore moins d'appeller un secours étranger. Je n'étois pas même assuré que j'eusse pû l'obtenir, dans une Ville qui n'est pas soumise à la France, & où les mariages clandestins ne sont point contraires aux Loix: ajoutez que c'étoit le plus sensible outrage que je pusse faire au Marquis. Je ne m'arrêtai donc point un moment à cette pensée. Il a le cœur excellent, disois-je en moi-même; ne desespérons de rien. Il y a toujours de la ressource avec les bons naturels.

Tandis que je faisois ces réflexions, il adressoit mille choses touchantes à ma Niéce. Vous consentez donc à m'abandonner! lui

disoit-il. Vous voulez me ravir une occasion d'être à vous, que je ne retrouverai jamais! O Dieu! sur quoi faut-il compter, si vous oubliez ainsi tous vos sermens? Ne m'avez-vous pas juré que la vûe même de la mort, ne vous empêcheroit point de vous donner à moi? Quelle opinion voulez-vous que j'aie de votre constance? Comment puis-je croire que vous serez plus fidelle à m'aimer, que vous ne l'êtes à me suivre? Vous me trahissez, je le vois trop bien. Peut-être souhaitez-vous ma mort au moment que je parle, pour avoir la liberté de retourner à votre Oncle. Voilà tout le progrès que j'avois fait dans votre cœur. O Ciel! quel prix pour tant d'amour & de fidelité!

Je l'interrompis, en le priant de me prêter un moment d'atten-

tion. Il me répondit que j'étois ſon Ennemi, ſon Perſécuteur, & qu'il ne vouloit plus m'écouter. Je ne vous demande, lui dis-je, qu'un moment. Vous allez être convaincu, ſi vous voulez m'entendre, non-ſeulement que je vous aime, & que je ne ſuis point ſi barbare que vous penſez, mais que je ſouhaite ſérieuſement votre bonheur. Rentrons en France; je vous promets de parler de votre paſſion à M. le Duc, de la maniere la plus forte. Vous me dicterez vous-même mes expreſſions. Ce ſera enſuite à vous à ſoutenir votre cauſe, & à faire valoir l'ardeur de vos ſentimens. Il vous accorda, en Eſpagne, la liberté d'épouſer Donna Diana; pourquoi ne pourroit-il pas conſentir à la même choſe en faveur de ma Niéce? Le cas n'eſt-il pas à-peu-

près le même ? Allez, faites-vous un mérite auprès de lui de votre soumission. Le cœur d'un Pere n'est jamais impitoiable. Au reste, vous ne devez douter ici nullement de ma sincérité. Vous avez trop d'esprit pour ne pas reconnoître que si j'avois quelque dessein de vous nuire, je n'aurois pas besoin de recourir à l'artifice. Comptez que je serois le plus fort à Mons, & qu'il ne m'est pas difficile d'y obtenir du secours, s'il faut en venir à la violence pour remettre ma Niéce dans son devoir. Cette derniere expression affligea Nadine. Elle me dit, en m'interrompant, que si elle s'étoit écartée de son devoir, elle étoit prête d'y rentrer. Elle s'adressa ensuite à son Amant, pour lui persuader de suivre mon conseil; & elle ajouta que si elle ne

pouvoit le perdre ſans mourir, elle aimoit encore mieux la mort, que de manquer au devoir & à l'honneur. Je lui ſçus bon gré de cette fermeté. Le Marquis parut s'ébranler. Je ſaiſis ce moment, pour les prendre tous deux par la main & pour les conduire à leur Chaiſe. Nous partimes enfin de Mons, en y laiſſant Muleid & Mademoiſelle Thérеſe.

Je ne ſçais de quoi les deux Amans s'entretinrent, pendant quelques lieues qu'ils firent enſemble dans la même Chaiſe; mais lorſque nous fumes à l'endroit où nous devions quitter la grande route de la Poſte, pour prendre celle de la maiſon de ma Fille, le Marquis me déclara qu'il alloit ſe ſéparer de nous & ſuivre le chemin de Paris. Je ne m'oppoſai point à cette réſolution. Vous

devez être content, me dit-il, de mon obéïssance. Je vous laisse votre Niéce, quoique je pusse être plus fort ici qu'à Mons, & la tirer peut-être encore une fois de vos mains. Mais je respecte ses volontés, & je compte que vous m'accorderez deux choses : la premiere, de ne point la remettre dans un Couvent ; l'autre, de venir me réjoindre incessamment à Paris, pour exécuter la parole que vous m'avez donnée. A ces deux conditions, ajouta-t-il, je vais vous demander pardon de ce qui s'est passé, & vous prier de me rendre votre amitié. Je lui promis, en l'embrassant, de faire ce qu'il desiroit. En effet, j'y étois résolu. Je ne voyois plus d'autre moyen de finir cette affaire, qu'en y intéressant assez le Duc son Pere, pour lui faire prendre soin, à lui-

même, de regler ou de satisfaire la passion de son fils. Je me séparai de lui, avec ma Niéce, pour retourner chez ma Fille.

Amulem cessa d'être affligé de l'enlevement de Mademoiselle Thérese, lorsque je lui appris qu'il avoit réussi heureusement, & que son fils étoit hors de péril. Vous souvenez-vous, me dit-il, que vous m'aidâtes à en faire autant à son âge? Oui, lui répondis-je; mais c'étoit pour une femme, sur laquelle votre Empereur, à qui vous l'enleviez, n'avoit pas plus de droit que vous; au lieu que votre fils vient de ravir injustement le bien d'autrui, & de faire un tort irréparable à la Famille de sa Maîtresse. Ses Parens, reprit Amulem, consentiront peut-être à nous la laisser. On est quelquefois assez content

de trouver l'occaſion de ſe défaire d'une Fille. Vous verrez, me dit-il en riant, que le fardeau va me demeurer ſur les bràs. Il penſoit plus juſte que je ne l'euſſe cru. J'écrivis par la Poſte au Pere de Mademoiſelle Thérefe, qui étoit un bon Gentilhomme de Picardie, chargé d'une nombreuſe famille. Je ne lui déguiſai rien de l'état & des diſpoſitions de ſa Fille; & lui cachant ſeulement le lieu où elle étoit, je lui fis entendre, que s'il vouloit la reprendre entre ſes mains, il n'étoit pas impoſſible de la tirer de celles de ſon Amant. Il me fit une longue réponſe, dont la concluſion étoit, que le malheur de ſa fille lui paroiſſant irréparable, puiſqu'elle avoit déja couché avec ſon Amant, il étoit d'avis de la lui laiſſer; qu'il ne doutoit point

qu'elle ne pût être aussi heureuse avec un Turc qu'avec un autre homme, ou que s'il arrivoit qu'elle ne le fût pas, ce seroit son châtiment; qu'il me prioit seulement d'obtenir de mon Beau-frere, qu'elle ne fût point gênée sur la Religion. Je fis voir cette lettre à Amulem, qui en fut fort satisfait. Il me promit de ne jamais permettre qu'on l'inquiétât du côté de la conscience. L'impatience qu'il avoit de revoir son fils, le fit penser aussi-tôt au départ. Il s'attendoit toujours que je lui tiendrois compagnie jusqu'à Vienne; mais je lui fis comprendre que l'action de Muleid ne me le permettoit plus, & que je ne pouvois accompagner si long-tems un jeune homme qui enlevoit une Maîtresse, sans que je parusse être de moitié dans l'entreprise. Je

m'engageai néanmoins à le conduire lui-même jusqu'à Mons. Je ne lui demandai que le tems de faire le voyage de Paris, pour répondre à l'attente & à l'empressement du Marquis. Avant que de partir, je marquai à Muleid par deux mots de lettre, que sa Maîtresse lui étoit accordée, & qu'il pouvoit attendre tranquillement l'arrivée de son Pere à Mons.

Mon voyage de Paris n'étoit pas une entreprise de petite importance. La seule pensée de m'ouvrir de nouveau, sur une affaire que le Duc avoit rejettée plusieurs fois en badinant, me causoit de la peine & de l'inquiétude; cependant j'étois résolu de lui en parler avec tant de force & d'un air si sérieux, que je l'obligerois à la regarder du même œil que moi. J'allai trouver d'abord

le Marquis. Il eut beaucoup de joie de me voir. Nous touchons à l'heure critique, lui dis-je; je vais vous ouvrir les avenues. C'eſt à vous, après cela, de bien ménager vos intérêts, & de ne pas vous manquer à vous-même. Il me propoſa d'être avec moi, dans l'entretien que j'allois avoir avec ſon Pere. Cela ne me parût point à propos. Je me fis annoncer au Duc.

Je fus introduit dans le moment. Après les premieres civilités, je lui expliquai naturellement le ſujet de ma viſite. Je le priai d'abord d'être bien perſuadé que j'avois employé, pour guérir M. le Marquis, tout ce que la ſageſſe, & même l'artifice, peuvent mettre en uſage. Je lui repréſentai que ſa paſſion duroit depuis près d'un an, qu'elle avoit

jetté des racines si profondes, que je n'y voyois presque plus de remede; qu'elle m'avoit coûté un nombre infini de peines & de soins, la vie de mon Neveu, & depuis un certain tems tout mon repos; que si ma Niéce n'eût point embrassé le Christianisme, je l'eusse infailliblement renvoiée en Turquie; mais que j'ignorois même si cette voie m'eût réussi mieux, puisque le Marquis avoit été capable d'y vouloir aller lui-même. Je lui appris là-dessus l'histoire de l'enlévement, la fuite de son fils avec Nadine, & son dessein en sortant du Royaume: que j'avois été assez heureux pour l'arrêter à Mons, & pour le faire retourner en France; mais que je n'avois pû obtenir son retour, qu'à condition que je viendrois solliciter en sa faveur, Ne croyez

pas, Monſieur, continuai-je, qu'en lui promettant de vous entretenir de ſa paſſion, j'aie eu d'autres vûes que de vous rendre ſervice dans ſa perſonne; je ſçais à quel rang le Ciel a borné ma Niéce, & ce ne ſera jamais par mes deſirs qu'elle en ſortira; mais je vous prie de conſidérer, que dans la médiocrité même de notre fortune, l'honneur & le repos nous ſont chers, & qu'après avoir fait tant d'efforts pour ramener M. le Marquis au devoir, j'ai lieu d'eſpérer que vous voudrez bien y employer auſſi vos ſoins. Il ſe prépare à venir vous parler lui-même. Ne doutez pas qu'avec beaucoup de reſpect pour ſon Pere, vous ne lui trouviez une fermeté au-deſſus de ſon âge. Si j'oſe vous donner un conſeil, vous prendrez la peine de prépa-

rer votre réponse, & de la rendre telle, qu'elle puisse, ou le satisfaire, ou le réprimer entiérement.

Il m'écouta, d'un air aussi sérieux, que j'avois tâché de rendre le mien. Vous me surprenez, me dit-il, en m'apprenant l'enlevement de votre Niéce & la fuite du Marquis; je le croyois pendant ce tems-là dans mes Terres, où il m'avoit demandé la permission d'aller passer quelques jours. Je vois que sa passion est violente; mais quelle réponse me conseillez-vous de lui faire? Je répondis, que toutes les ressources de ma prudence étoient épuisées, & que si j'eusse sçû quelque nouveau moyen de le guérir, je n'aurois pas manqué de l'employer. Je veux le faire appeller en votre présence, reprit-il; & je lui

dirai tout ce que le Ciel m'inspirera. Cette confiance aux lumieres du Ciel me parut d'un goût singulier. Il le fit appeller effectivement. Le Marquis me parut entrer d'un air timide. Il prit néanmoins le premier la parole : Je ne doute pas, Monsieur, dit-il à son Pere, que nous ne soyez maintenant instruit de mes peines. Elles sont bien redoublées, par la crainte que j'ai de vous en causer peut-être à vous-même. Mais si le Ciel ne punit que les fautes volontaires, j'espére que je trouverai en vous la même indulgence. Le Duc lui répondit, qu'en effet il avoit appris de moi qu'il étoit amoureux ; qu'il n'étoit pas trop surprenant qu'il le fût à son âge ; qu'il falloit seulement sçavoir un peu se modérer, & qu'on n'en étoit pas moins honnête

honnête homme. Le Marquis ne fut point satisfait d'une réponse si peu concluante : il repartit pourtant, d'un ton respectueux, que la modération étoit une vertu bien difficile avec beaucoup d'amour ; & qu'il en étoit si peu capable, que s'il n'eût compté sur l'affection d'un si bon Pere, il auroit déja succombé à ses peines mortelles. Fort bien, me dit le Duc en souriant ; il s'exprime d'un air tendre & persuasif ; je me doute qu'il parle sur ce ton à votre Niéce. Cette raillerie étoit peu du goût du Marquis. Il reprit encore : je ne sçais, Monsieur, quelle idée vous avez de ma passion ; mais il est certain que si vous n'avez pas quelque bonté pour moi, il est impossible que je vive. La mort me sera bien moins horrible, que l'agitation

continuelle où je ſuis. Si Monſieur de Renoncour vous a découvert ce qui m'eſt arrivé depuis huit jours, vous avez pû voir que ma conduite ſent un homme qui eſt abſolument hors de lui-même, & qui ne peut être conſolé que par votre compaſſion. Eh bien, lui dit M. le Duc, que demandez-vous de moi ? Ah! mon cher Pere, repliqua le Marquis, ce que je demande de vous ? Monſieur de Renoncour ne l'a-t-il pas dit ? & ne le voyez-vous pas bien vous-même ? Non, par ma foi, répondit le Duc, car je vous crois trop raiſonnable pour vouloir épouſer votre Maîtreſſe, & trop ami de Monſieur de Renoncour pour vouloir coucher avec elle ſans l'avoir épouſée. Je vous jure, continua-t-il, que ſi votre Belle étoit Niéce ou Fille de

M. de Renonc
homme de qua
donnerois de bo
satisfaire; mais
n'est que la Nié
& la fille d'un
vous de vouloir
homet & l'Alc
puis faire de n
consolation, aj
c'est de vous co
du moins que j
serez le maître
sottise; mais j
point pendant
rent les inspir
Duc reçut du C
La situation
piroit une vrai
larmes couler le
Il se tourna ve
me dit-il, vou
ma faveur; ce

vous m'aviez promis. Je lui répondis, qu'il n'avoit aucun reproche à me faire; & que M. le Duc voudroit bien rendre témoignage, que je lui avois fait une vive peinture de sa passion. Il se jetta aux pieds de son Pere : que faut-il donc que je fasse pour vous fléchir, s'écria-t-il en soupirant, & à qui aurai-je recours, si celui qui m'a donné la vie me refuse sa pitié ? Ces paroles furent prononcées d'un ton si tendre, que le Duc, malgré l'air de plaisanterie avec lequel il avoit parlé jusqu'alors, me parut extrêmement touché. Il le fit relever, en l'embrassant. Mon cher fils, lui dit-il, dans le fond ta tristesse m'afflige; mais tu me demande une chose impossible. Je sçais que le Duc de Saint . . . . épousa la femme de chambre de sa Femme, & le

Maréchal de Baſſompierre une P... mais quoiqu'il n'y ait nulle comparaiſon à faire d'elles, à ta Maîtreſſe, leur exemple ne ſçauroit m'ébranler. Je t'aime néanmoins avec une tendreſſe infinie, & j'ai regret de ne pouvoir te ſatisfaire. Promets-moi que tu ne penſeras plus à cette folle paſſion, & je ſuis prêt à t'accorder tout ce que tu deſires. Le Marquis aſſura que s'il n'obtenoit point Nadine, il ne deſiroit que la mort. L'aime-t-elle? reprit le Duc, en s'adreſſant à moi: & puis, ſans attendre ma réponſe, il ſe tourna vers ſon Fils, comme s'il eût eu quelque choſe de favorable à inférer de-là; ſi elle t'aime, lui dit-il, elle conſentira à tout pour être à toi. Epouſe-la en ſecret pour quelques années, à condition qu'elle entrera dans un Cou-

vent lorſque je jugerai à propos de te marier dans les formes. Je ne pus m'empêcher de faire entendre ſérieuſement à M. le Duc, qu'une raillerie de cette nature ne convenoit, ni à la vertu du Marquis, ni à celle de ma Niéce. Il avoit ce jour-là tant d'inclination pour la raillerie, qu'il m'en fit une à moi-même de mes ſcrupules.

Cependant, pour terminer notre principale affaire d'une maniere qui pût aſſurer mon repos : je dis au Marquis : Vous voyez, Monſieur, que j'ai rempli mon engagement. Je ſuis venu à Paris, j'ai expliqué toute l'ardeur de votre paſſion à Monſieur le Duc ; il ne dépend point de moi que vous ſoyez plus heureux : c'eſt la faute de la fortune, qui vous a fait naître trop grand. Je compte donc

que vous allez travailler à devenir tranquille. Nous le serons aussi beaucoup davantage ; car vous n'ignorez pas que les passions d'une jeune fille, telle que ma niéce, causent de grands dérangemens dans une Famille.

Je pris congé du Duc & de lui, & je sortis de la chambre. Il me suivit presque aussi-tôt. Je voudrois être né Païsan, me dit-il la larme à l'oeil, j'aurois du moins un Pere qui ressentiroit les tendresses du sang, & qui ne prendroit pas plaisir à me rendre malheureux. Que me revient-il de ma naissance, sinon d'être contraint dans toutes mes inclinations ? Mes Laquais sont plus heureux que moi. Que je devrois vous haïr, continua-t-il en me regardant, pour m'avoir arrêté à Mons! je vivrois à présent dans le plus

parfait bonheur ; je ferois près de Nadine, je l'adorerois, j'en ferois aimé. O Dieu ! que je ferois heureux ! Il ajouta mille choses que sa douleur lui inspiroit, en maudissant sa grandeur, & tous les Ducs & Pairs du Royaume. Je ne lui avois jamais vû répandre tant de larmes. Je l'exhortai encore au courage & à la patience. Lorsque je lui parlai de le quitter, il refusa de me laisser sortir. Ah ! me dit-il, permettez que je vous entretienne de mes peines. Vous allez voir Nadine, & je demeure ici loin d'elle ! quelle horrible vie vais-je mener ! Dites-lui du moins que je meurs pour elle ; que je n'ai plus de bonheur à prétendre dans une vie qu'il faut passer sans elle ; que je ne ferai que languir tristement jusqu'à la mort. Dites-lui...... il

s'arrêta, comme s'il eût été frappé de quelque réflexion nouvelle : non, reprit-il tout d'un coup, ne lui dites rien, mais accordez-moi la derniere grace que j'ai à vous demander, après quoi je cesse pour jamais d'importuner votre amitié. Souffrez que je parte avec vous, & que j'aille dire le dernier adieu à Nadine. Je lui répondis, que M. le Duc s'étant expliqué d'une maniere à lui ôter toute espérance, ce voyage me paroissoit inutile, ou ne serviroit qu'à lui préparer de nouvelles peines. Il me pressa néanmoins si vivement que je fus obligé d'y consentir, à condition qu'il obtiendroit la permission de son Pere. Il l'obtint : nous partimes ensemble.

Je ne doute point que Nadine, le voyant arriver avec moi, ne

se flattât que le succès de mon voyage avoit répondu à ses desirs. Je ne la laissai point long-tems dans l'erreur. Monsieur le Marquis, lui dis-je, vient vous voir pour la derniere fois. Marquez-lui toute la reconnoissance que vous lui devez, pour l'honneur qu'il vous fait; mais songez qu'il n'est plus question d'amour, ni pour vous, ni pour lui. Il s'approcha d'elle, d'un air respectueux, & il lui baisa la main. Il fit quelques plaintes générales du malheur de son sort, auxquelles elle répondit avec modestie. Je compris, par la réserve avec laquelle il parloit en présence de la Famille, que son espérance étoit de l'entretenir en particulier; mais n'ayant point envie de lui en laisser la liberté, j'affectai de demeurer toujours dans la Salle, comme

ſi je n'euſſe point eu d'autre deſſein que de lui tenir compagnie. Enfin le ſoir approchant, & concevant ſans doute qu'il ſeroit continuellement obſervé, il prit une réſolution, à laquelle je ne m'attendois point. Il me pria de faire appeller mon Gendre, ma Fille, & Amulem, qui étoient ſortis de la Salle, & il me dit en leur préſence : Je ſuis bien aiſe, Monſieur, de vous découvrir publiquement le motif que j'ai eu pour vous accompagner ici. Depuis que mon Pere s'eſt expliqué ſi poſitivement, la connoiſſance que j'ai de ſon humeur m'a fait déſeſpérer de le fléchir; mais s'il a droit de s'oppoſer à ma paſſion, il n'aura jamais le pouvoir de l'éteindre. Je prens Dieu à témoin qu'elle durera autant que ma vie, & je jure par tout ce qu'il y a de plus

ſaint, que je ne prendrai jamais d'autre engagement. Si le Ciel m'ôte du monde avant mon Pere, je mourrai avec ce ſentiment dans le cœur; s'il retire mon Pere avant moi, je viendrai offrir auſſitôt à votre Niéce un empire auſſi abſolu ſur ma fortune, qu'elle l'a maintenant ſur mon ame. Conſentirez-vous à l'accepter, continua-t-il, en s'adreſſant à ma Niéce? Puis-je eſpérer que tandis que j'irai loin de vous me conſumer de langueur & d'ennui, vous conſerverez le ſouvenir de mon amour, & un peu de fidélité pour vos promeſſes? Il lui prit la main; & en la tenant dans les ſiennes, il lui mit au doigt un diamant, ſans qu'elle, ni moi, nous en apperçuſſions. Il me le fit voir après l'avoir mis, & baiſant une ſeconde fois la main de ma

Niéce ; que le Ciel, lui dit-il, me punisse & me tourmente avec tout son couroux, si je romps jamais la foi que je vous donne en présence de toute votre Famille. Surpris de cette action, j'ordonnai à Nadine de lui remettre la bague : mais il se leva sans attendre un moment, & prenant lui-même le chemin des Ecuries, il fit préparer sur le champ ses chevaux. Mes instances furent inutiles, pour lui faire passer la nuit au Château. Il partit sans proférer un seul mot, hors la priere qu'il me fit, de permettre qu'il écrivît quelquefois à ma Niéce.

Elle s'étoit retirée pendant ce tems à sa chambre, d'où l'on eut beaucoup de peine à la faire descendre pour le souper. Elle n'avoit plus le diamant du Marquis au doigt. Je la priai de me le faire

voir, & l'ayant envoyé quérir, je fus incertain si je lui permettrois de le conserver; il ne valoit pas moins de mille écus. Elle me parut si triste, que je n'eus pas le cœur de l'affliger davantage en le lui ôtant. J'affectai même de ne point parler du Marquis, & de ne nous entretenir que du départ d'Amulem, qui vouloit prendre le chemin de Mons dès le lendemain. Il s'étoit pourvu d'un Carosse & de six chevaux. Une partie de la Famille se mit dans celui de ma fille, & l'autre dans le sien, pour lui tenir compagnie, & pour aller dire adieu à Muleid. Nous arrivâmes le lendemain au soir à Mons. Amulem fut charmé de la beauté de Mademoiselle Thérese. Il ne paroissoit pas que son affection eût diminué pour son Amant. Elle eût souhaité, disoit-elle, d'être déja

à Amasie. Je fis compliment à Amulem sur ce qu'il ne perdoit rien en nous laissant Nadine, puisqu'il avoit retrouvé sitôt une autre fille. Nous nous séparâmes avec mille marques de regret & d'amitié, après que j'eus bien recommandé à Mademoiselle Thérese de demeurer attachée du moins au Christianisme, & à Muleid de lui en accorder toujours la liberté. Cette jeune Créature avoit à peine seize ans. Son Pere l'avoit abandonnée, comme j'ai dit, à sa destinée. Je ne sçais si cette indifférence sera approuvée de tous mes Lecteurs.

Fin du quatorziéme Livre.

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***.

LIVRE QUINZIÉME.

LORSQUE j'eus pris quelques jours de repos, pour me remettre de l'agitation de tant d'événemens, je commençai à réfléchir ſur ma propre condition. Il étoit tems d'exécuter mes projets de retraite. Je me voyois libre. Combien d'obſtacles & de chaînes avois-je rompu ! J'en remerciai

le Ciel, avec le plus vif sentiment de mon ame; & sans différer davantage, j'écrivis au Pere Prieur de l'Abbaye de.... pour le prier de me faire préparer mon ancien Appartement. L'unique inquiétude, qui pouvoit me troubler encore, étoit pour Nadine. J'avois regret de la laisser après moi, sans établissement & sans état arrêté. Elle n'étoit point à plaindre du côté de la fortune, la générosité de Mylady R..... l'avoit rendue assez riche pour se passer de secours; mais elle étoit encore dans l'âge le plus tendre. Elle étoit bonne & sans artifice. Je craignois de la laisser exposée à tous les périls qui environnent sans cesse une jeune personne, surtout lorsqu'elle joint un bon naturel à beaucoup de beauté; sans compter que je n'étois pas encore

tranquille de la part du Marquis; car quel fond pouvois-je faire sur la modération d'un jeune homme, dont la vivacité m'étoit connue, & qui ne sçavoit pas prendre plus d'empire sur lui-même! J'aurois souhaité qu'il se présentât quelque nouvelle occasion de la marier; cependant ce souhait même, je ne le formois pas sans répugnance. Je ne suis point barbare. Je sçavois quelle violence cette aimable Enfant s'étoit déja faite pour épouser M. de B... Mon cœur en avoit saigné. Je ne voulois pas être toujours son Tiran. Sa douceur, son respect pour mes volontés, & cent charmes naturels que je ne pouvois m'empêcher d'admirer, méritoient un meilleur sort. Après avoir longtems médité là-dessus, je m'imaginai que l'air de la Ville pour-

roit mettre un peu de changement dans ses inclinations, & lui faire oublier le Marquis. Les impressions, qui se font par les yeux, sont plus fortes que celles de la mémoire. La vûe d'un nouvel Amant, disois-je, affoiblira peu à peu les vieilles chaînes. J'en parlai à mon Gendre & à ma fille. D..... est une bonne Ville, qui n'est point éloignée de leur maison. Je leur conseillai d'y aller passer l'hiver avec leur Famille. La résolution fut prise à l'instant. Nadine l'apprit; mais elle en avoit déja formé une, qu'il lui tardoit d'exécuter, & dont elle vint le jour d'après me faire l'ouverture.

Elle me dit qu'après avoir réfléchi sérieusement sur l'état de son cœur, & sur celui de ses espérances, elle ne prévoyoit pour elle

qu'une vie amere & malheureuse; qu'elle auroit mauvaise grace de vouloir me déguiser son affection extrême pour le Marquis; qu'elle m'avouoit que ce cher Amant occupoit tous les endroits sensibles de son ame; mais qu'étant néanmoins assez raisonnable pour reconnoître l'impossibilité d'être à lui, elle avoit promis au Ciel de n'être à personne; que sa résolution étoit d'entrer, pour toute sa vie, dans un Couvent; qu'elle me prioit d'en choisir un moi-même, & de différer le moins qu'il me seroit possible; qu'elle avoit formé ce dessein dès notre premier retour de Mons; qu'elle y avoit été confirmée par la derniere visite du Marquis, & par le serment qu'il lui avoit fait de se conserver pour elle; qu'elle le connoissoit assez pour être as-

fûrée qu'il ne deviendroit point parjure, mais qu'elle voyoit si bien que dans quelque situation qu'il pût se trouver, il ne lui seroit jamais permis de l'épouser, qu'elle se croyoit obligée d'entrer dans le Cloître, pour lui rendre la liberté de disposer de lui; que tout dur que ce sacrifice étoit pour elle, elle sentoit une joie délicate de pouvoir donner cette preuve d'une extrême tendresse à son Amant; qu'elle ne doutoit pas néanmoins qu'il ne fît bien des efforts pour s'y opposer, mais qu'il seroit aisé de lui cacher son dessein & le lieu de sa retraite, jusqu'au tems du dernier engagement.

Je ne manquai point de lui représenter tout ce que je crus propre à lui faire perdre ce dessein. Je ne me contentai pas même de

lui faire jetter les yeux sur le monde, pour lui faire appercevoir mille plaisirs innocens qu'elle alloit perdre, je la pris aussi du côté de la Religion. Une victime, lui dis-je, offerte à Dieu par des motifs si profanes, ne sçauroit être devant lui d'une agréable odeur. C'est à votre Amant que vous vous sacrifiez; quel compte le Ciel doit-il vous en tenir? Vout sentirez toutes les peines du Cloître: vous n'en aurez pas la seule douceur, qui est l'imagination du moins qu'un genre de vie si austere & si singulier sera récompensé; vous aurez déja reçu votre récompense, par cette satisfaction délicate que vous prétendez sentir à donner une telle preuve d'amour au Marquis; & lorsque cette tendre vapeur viendra à se dissiper, vous vous trou-

verez livrée à vous-même, avec aussi peu de consolation de la part des hommes que de celle de Dieu. Mes remontrances furent beaucoup plus longues; mais elles n'eurent pas assez de force pour altérer sa résolution. Elle me déclara même nettement, que si je refusois de lui procurer l'entrée de quelque Monastere, elle retourneroit au Couvent d'où le Marquis l'avoit enlevée. Je passe sur mille efforts d'amitié & de caresses, que ma fille & mon Gendre firent pour l'ébranler. Sa constance triompha de tout. Je fus obligé de lui chercher une Maison Religieuse, où elle pût être agréablement. Elle vouloit que je lui choisisse une campagne; mais j'exigeai absolument qu'elle fût dans une Ville. Je me déterminai pour la célébre Abbaye de... où

la plûpart des Religieuses sont des filles de condition, & où l'on reçoit d'ailleurs, pour adoucir la clôture, un grand nombre de Pensionnaires. Je me rendis avec elle à cette Abbaye. Le marché fut conclu aisément. Mon dessein étoit de la reconduire chez ma fille avant que de l'y laisser entrer, ne l'ayant amenée que pour reconnoître le lieu. Mais je la pressai inutilement de retourner. Non, non, me dit-elle; on ne sort jamais du tombeau. Voici le mien. J'y veux être ensevelie dès ce moment.

Elle pria l'Abbesse de lui faire ouvrir la porte intérieure. Je l'accompagnai, jusqu'aux derniers lieux où il est permis à notre sexe d'entrer. Elle s'arrêta, pour me donner le dernier embrassement. Il me fut impossible de retenir

mes

mes larmes. Elle affecta d'abord de montrer plus de fermeté que moi ; mais ses yeux se grossirent malgré elle, & elle en répandit en abondance. Adieu, mon cher Onole, me dit-elle en me serrant de ses bras. Ayez pitié de votre malheureuse Niéce. Souvenez-vous quelquefois d'elle, comme vous feriez d'une personne morte qui vous auroit été chere.

Comme j'étois fort attendri de ses pleurs, & que je ne sçavois pas précisément quelle en étoit la cause, je priai Madame l'Abbesse de se retirer, & de nous laisser seuls un moment. Je répétai alors une partie de ce que je lui avois dit chez ma fille. Consultez bien vos forces, ajoutai-je ; n'écoutez pas trop une passion désespérée, qui va vous exposer peut-être à d'amers repentirs. Une vie heu-

reuſe & tranquille ne ſçauroit être le fruit d'une réſolution violente. Conſidérez ces grilles armées de fers, & ces murs épais qui vont vous retenir malgré vous. Je tremble, ma chere Niéce, pour le bonheur de vos jours. Les larmes, que vous me voyez répandre, viennent de mon inquiétude & de ma tendreſſe pour vous.

Elle me répondit, que les ſiennes ne venoient, ni de la vûe des grilles que je lui montrois, ni de ſes craintes pour l'avenir; mais qu'elle me prioit de les pardonner au ſentiment d'une douleur dont je n'ignorois pas la cauſe. Ah! continua-t-elle, quelle va être l'affliction du Marquis, lorſqu'il apprendra qu'il me perd, & que c'eſt moi-même qui me dérobe à lui. Mon Dieu! que feroit-ce, s'il alloit tourner ſon

déſeſpoir contre lui-même ? Comment puis-je en effet l'abandonner, après tant de ſermens ! Ne ſuis-je pas bien miſérable de trahir un Amant ſi tendre, & qui m'aime plus que ſa fortune & ſa propre vie ! Dites-le-moi vous-même, mon cher Oncle, ajouta-t-elle, n'eſt-ce pas le comble de la dureté ; & le Ciel me pardonnera-t-il ma perfidie ? Pour ce qui regarde vos ſermens, lui répondis-je, ſi vous en avez fait au Marquis, je ne crois pas qu'ils vous lient beaucoup ; vous aviez, l'un & l'autre, fort peu de droit de les faire. Mais je ne puis vous laiſſer dans le déſordre où vous êtes. Il faut abſolument que vous retourniez avec moi chez ma fille. Il eſt toujours tems d'entrer ici ; mais il ne le ſera pas toujours d'en ſortir. Mes raiſon-

nemens furent des paroles perdues. Elle pria l'Abbesse de s'approcher ; & m'ayant embrassé une seconde fois, sans ouvrir la bouche, elle entra dans cette Terre de silence & d'oubli, pour n'en sortir jamais.

Je m'arrêtai seul dans un Parloir voisin, où je me mis à rêver, en admirant sa résolution. Je m'y serois néanmoins opposé malgré elle, & j'aurois trouvé assurément le moyen de l'arrêter, si je n'eusse fait réflexion que son ardeur pourroit se réfroidir avant l'engagement. Le Noviciat dure plus d'une année ; & j'avois dessein avec cela, de prier l'Abbesse de ne se pas presser de lui faire prendre l'habit religieux. Ma réverie dura long-tems dans ce Parloir. Jamais le Monde ne m'avoit paru si petit & si méprisable qu'il me le parois-

ſoit de-là. Voyez, diſois-je, une paſſion amoureuſe ſuffit pour le faire haïr. Une fille, un Enfant de quinze ou ſeize ans, l'abandonne ſans retour ! Elle le ſacrifieroit tout entier à ſon Amant, & elle a la force de ſacrifier ſon Amant même avec lui ; à quoi ? à un vain fantôme de délicateſſe & de générosité d'amour. Le monde eſt donc quelque choſe de bien foible & de bien impuiſſant ! Ses biens & ſes plaiſirs, qu'on appelle des chaînes peſantes, ne doivent donc le paroître qu'à des ames lâches, qui n'ont pas une étincelle de courage pour les rompre ? Comment dois-je le regarder, moi qui ne l'ai connu que par ſes amertumes & ſes diſgraces ! moi qui ſuis au bord du tombeau, & qui ſerai bien-tôt obligé de le quitter par la néceſſité de la na-

ture, quand je ne ſerois pas porté à le haïr par l'expérience de ſes miſeres & par les lumieres de ma raiſon. O chere ſolitude ! ajoutai-je, avec une eſpece de tranſport; doux aſyle, d'un cœur agité trop long-tems par les caprices du Monde & par les paſſions, me ſerez-vous bien-tôt rendu ! Ne me ſera-t-il pas permis de faire du moins un eſſai du repos, avant que de paſſer à l'éternelle tranquillité du tombeau !

Je demandai encore à voir un moment ma Niéce à la grille. Elle y vint. Ses yeux étoient encore humides de pleurs. Adieu, lui dis-je, adieu, ma chere Nadine. Je vais ſuivre votre exemple; & ſuivant les apparences, c'eſt pour la derniere fois que je vous parle. Adieu, ma chere Enfant. Je vais prier le Ciel de rendre la paix à

votre cœur, & de vous faire trouver ici plus de bonheur, que dans le malheureux Monde que vous avez quitté. Puissiez-vous apprendre à goûter la solitude, puisque vous la choisissez pour le partage de vos jours! Puissiez-vous donner à votre sacrifice une intention pure & chrétienne, & des vûes dignes du Maître que vous allez servir! C'est de lui-même qu'il faut attendre cette faveur. Il l'accorde quand il lui plaît. Sa main s'ouvre & se ferme, par des Jugemens d'une profondeur infinie. Je le solliciterai sans cesse pour ma chere Niéce, avec toute l'ardeur de mon ame. Adieu tendre victime, que ne puis-je dire de l'amour divin! O Ciel! ajoutai-je, quand vous rendrez-vous le maître d'un cœur si bon & si tendre? quand lui ferez-vous sentir que sa

félicité consiste à vous servir & à vous aimer !

Elle répondit peu de choses à ce long discours. Elle me pria de faire ses amitiés à sa Famille, & de prendre soin que le Marquis ne fût point informé du lieu de sa retraite. Je la quittai, en lui recommandant de m'écrire, & de me marquer sincérement ses dispositions, s'il arrivoit qu'elle prît quelque dégoût pour la solitude. Je retournai chez ma fille. Elle fut fort surprise de me voir arriver seul. Je lui racontai toute l'histoire de mon voyage, dont elle fut touchée jusqu'aux larmes. Je lui dis que mon tour étoit venu, & que j'allois au premier jour imiter ma pauvre Niéce. J'ajoutai que je prévoyois toutes les difficultés & les objections que son amitié m'alloit faire, mais que

c'étoit une résolution si déterminée, qu'elle ne devoit rien espérer de ses prieres & de ses instances. Je lui fis même promettre qu'elle me laisseroit absolument tranquille sur cet article.

Cependant, il se présenta encore deux légers obstacles, qui reculerent de quelques semaines l'exécution de mon dessein. J'avois trouvé, en arrivant chez ma fille, une réponse du Pere Prieur de..... à la lettre que je lui avois écrite huit jours auparavant, pour le prier de me recevoir une seconde fois dans son Abbaye. Il m'accordoit ma demande, avec sa civilité ordinaire. Je m'occupai pendant quelques jours à recueillir mes livres, & à faire mes adieux à nos Voisins. Un jour, au moment que je m'y attendois le moins & que je ne pensois plus

qu'à partir, je reçus une lettre du Vicomte de..... frere du Prince de R.... par laquelle il me prioit, en qualité de Parent, de me rendre au Château de B,..... où tous ſes Parens & ſes Alliés devoient s'aſſembler, pour une affaire qui concernoit l'honneur de ſa Maiſon.

J'avois entretenu ſi peu de liaiſon avec eux, quoique liés d'aſſez près par le ſang, que je balançai ſi je retarderois mon départ pour le ſatisfaire. Cependant, comme j'étois le ſeul de mon nom qui pût ſe rendre à B..... les Enfans du feu Comte de .... mon Oncle étant à peine au-deſſus de l'enfance, je réſolus d'entreprendre encore ce voyage. J'arrivai au Château de B... où je trouvai qu'une partie de la Compagnie étoit déja raſſemblée. Madame

la Princesse de R..... étoit morte depuis huit jours; & sa fille aînée peu de tems avant elle. J'appris cette nouvelle en arrivant. Le Prince de R..... étoit d'une foiblesse d'esprit, qui le rendoit incapable de prendre soin de ses affaires; de sorte que le Vicomte son frere avoit été obligé de suppléer à sa place, dans l'affaire importante dont il étoit question, & c'étoit lui qui devoit présider en quelque sorte à l'assemblée. En attendant l'arrivée de plusieurs personnes qui manquoient encore, je me fis instruire du fond de l'aventure pour laquelle nous étions appellés. Voici ce qu'on me raconta.

Monsieur le Prince de R...., chef de l'illustre Famille de B.., avoit eu quatre filles de son Epouse, sans en avoir aucun enfant

mâle. Il étoit, comme je l'ai dit, d'un eſprit foible juſqu'à l'idiotiſme, uniquement occupé de ſes dévotions, & dominé impérieuſement par ſa Femme, qui avoit toutes les qualités directement oppoſées. C'étoit une Dame qui avoit ſçû prendre les airs convenables à ſa naiſſance, quoiqu'elle eût paſſé la plus grande partie de ſa vie dans la Province. Elle aimoit le jeu, la dépenſe, & les parties de plaiſir. La galanterie même ne lui étoit pas inconnue. Elle avoit beſoin de ces paſſe-tems, pour ſe conſoler de la froideur ſtupide d'un Mari, qui n'étoit pas capable d'honnêteté, ni de complaiſance pour elle. Telles étoient ſes occupations, lorſqu'un Gentilhomme voiſin de Saint O... qui ſe nommoit le Comte de B..., entreprit de s'inſinuer dans ſa

faveur. Il paſſoit pour un des Gentilshommes de la Province les mieux faits & de la meilleure mine; il n'étoit pas riche, & ſa pauvreté avoit peut-être été la premiere cauſe de ſon amour pour la Princeſſe, qui jouiſſoit pour le moins de ſoixante mille livres de rente. Il avoit été marié, & il lui reſtoit de ſa femme un fils unique, qu'il faiſoit appeller le Baron de L..... homme d'une figure déſagréable, & qui avoit outre cela la mauvaiſe qualité d'être punais. Le Comte de B..... eut l'adreſſe de s'introduire dans la maiſon de la Princeſſe de R.... Il la prit par tous ſes foibles, il la flatta, il ſçut faire le paſſionné; en peu de tems il ſe mit au-deſſus de la concurrence, & ſupplanta tous ſes Rivaux. La Princeſſe ne voyoit plus que par ſes yeux. Bien-

tems tous les ſoins qu'il rendoit à la Princeſſe. C'étoit de faire épouſer à ſon Fils l'aînée des Demoiſelles, & de tranſporter ainſi dans ſa Famille le titre & les biens de la maiſon de B... Il ménageoit ce deſſein, avec toute l'adreſſe dont il étoit capable. Loin de le propoſer à la Princeſſe, il l'avoit amenée au point de lui en faire la propoſition elle-même. Il affecta d'abord d'en être ſurpris, & de la regarder comme une choſe au-deſſus de ſes eſpérances. Ce déſintéreſſement la confirmoit dans l'eſtime qu'elle croyoit lui devoir; deſorte qu'elle vint, non pas peut-être à ſouhaiter ce mariage plus que lui; mais à marquer hautement ſes intentions à cet égard, pendant qu'il ne faiſoit que les entretenir ſecrettement par ſes artifices. L'Intendant fut un des

premiers, qui sçut cette nouvelle. Sa haine pour le Comte, autant que son zèle pour ses Maîtres, le porta à traverser de toutes ses forces cet odieux complot. Il s'adressa d'abord à la jeune Demoiselle, qu'on destinoit au Baron de L..... Elle ignoroit encore le coup qu'on alloit lui porter. Sa surprise fut extrême, & son indignation encore plus grande; il l'entretint autant qu'il pût dans ces sentiments. Comme ce fut par lui-même que je me fis raconter cette histoire, je puis la mettre dans sa bouche, pour épargner au Lecteur l'ennui d'un récit trop simple, & dénué d'action & de sentimens.

Je fis sentir vivement à ma jeune Maîtresse, me dit l'Intendant, le sort qu'on lui préparoit, & la honte qui rejailliroit sur toute la

Maiſon de B..... ſi les titres & les richeſſes de la principale branche paſſoient à des Etrangers dont elle ne pouvoit recevoir aucun luſtre. Je lui repréſentai d'ailleurs dans quelles mains elle alloit tomber, en épouſant un vilain homme, qui ne pouvoit même être ſouffert en compagnie à cauſe de ſes infirmités dégoûtantes, & dont une fille du commun auroit peut-être refuſé la main. J'exagérai la tyrannie du Comte, ſes airs mépriſans, ſur-tout à l'égard du Prince, pour lequel il manquoit de reſpect en toute occaſion ; & quoique je n'oſaſſe lui apprendre tout ce que je ſçavois de ſon commerce avec la Princeſſe, je ne laiſſai pas de lui faire entendre adroitement quantité de choſes qu'elle ignoroit, & qui lui cauſerent la derniere ſurpriſe. Après lui avoir

communiqué une partie de mon horreur pour le Comte & pour ſon fils, je lui donnai quelques conſeils ſur la maniere dont elle devoit ſe conduire. On ne manquera point, lui dis-je, Mademoiſelle, de vous faire bien-tôt la propoſition du mariage. Si vous en avez l'éloignement que vous devez, je ſuis d'avis que vous la receviez d'abord avec mépris & avec dédain, plutôt qu'avec colere. Si l'on revient à la charge, comme on ne manquera pas d'y revenir, l'unique réponſe que vous puiſſiez faire, c'eſt que dans une affaire de cette importance, où il s'agit de l'honneur de la Maiſon de B..... vous êtes réſolue de ne rien entreprendre ſans avoir conſulté toute votre illuſtre Famille. Enfin je la priai de m'avertir de la maniere dont on en uſe-

roit avec elle, afin que je puſſe lui donner mes avis dans l'occaſion. Il ne ſe paſſa pas long-tems ſans qu'elle en eût beſoin. La Princeſſe, l'ayant fait appeller, lui déclara ouvertement qu'elle avoit diſpoſé d'elle en faveur du Baron de L..... & qu'il falloit qu'elle ſe préparât à l'épouſer. Cette jeune Demoiſelle, frappée apparemment du ton impérieux de ſa Mere, qu'elle étoit accoutumée à reſpecter, n'eut pas la force d'exécuter les réſolutions que je lui avois fait prendre. Elle n'eut pas même celle de lui faire la moindre réponſe. Elle la quitta, avec une révérence fort ſoumiſe, & elle me fit avertir auſſitôt de me rendre dans ſon Appartement. Je la trouvai toute en pleurs. Elle me raconta ce qui venoit de lui arriver avec ſa Mere,

ſans me cacher la foibleſſe qu'elle avoit eue de n'oſer lui répondre. Je fus irrité, dans le fond, de cette timidité à contre-tems ; & pour exciter un peu ſa hardieſſe, j'affectai de regarder ſon mariage comme abſolument certain, & de la plaindre d'une néceſſité ſi fâcheuſe. Elle me pria d'avoir pitié d'elle, & de la ſauver d'une choſe qu'elle craignoit plus que la mort. Quel moyen, lui dis-je, de vous ſauver, lorſque vous prenez plaiſir vous-même à vous perdre ? Je ne doute point, Mademoiſelle, ajoûtai-je, que le Baron de L.... n'ait ſçû vous paroître aimable, puiſque vous n'avez point eu le courage de le refuſer. Comptez qu'il a fait, dans votre cœur, des progrès que vous ne connoiſſez peut-être point encore, mais qui ſont réels & très-avan-

cés, car il n'y a que cette raiſon qui ait pû vous inſpirer tant de timidité. S'il eſt donc vrai que vous l'aimez, le reſpect que j'ai pour vous ſçaura bien m'empêcher de me plaindre de votre mariage, ou de vous en parler comme d'une tache pour votre honneur & pour celui de votre Maiſon. Je la mis, par ce diſcours, dans la diſpoſition de tout entreprendre. Elle me dit qu'elle étoit prête de retourner à ſa Mere, s'il le falloit, & de lui déclarer qu'elle choiſiroit la mort plutôt que le Baron. Non, repris-je, il faut attendre qu'il s'en offre une autre occaſion : mais ſi le Baron vient vous parler de galanterie & d'amour, c'eſt ſur lui-même qu'il faudra faire tomber directement vos mépris. Traitez-le avec une hauteur, qui puiſſe lui ôter la

pensée de revenir. Elle me le promit. Je la quittai, pour lui laisser préparer ses termes. Le Baron vint en effet la voir en particulier. Il lui parla comme un homme qui étoit destiné à l'honneur d'être son Mari, & qui, n'ayant point d'inquiétude sur son sort, souhaitoit seulement de le rendre plus agréable, en obtenant le cœur de son Epouse avec sa main. Elle écouta son compliment, sans le regarder. Elle lui dit enfin, lorsqu'il eut achevé de parler, qu'elle avoit voulu l'entendre, parce qu'elle n'auroit jamais pû se défier de son insolence; mais que puisqu'il s'étoit oublié jusqu'à ce point, elle alloit appeller du monde, & le faire jetter par les fenêtres. Il voulut répondre, & justifier sa hardiesse par l'ordre qu'il avoit reçû de la Princesse &

de ſon Pere. Elle ne fit que lui jetter un coup d'œil mépriſant, & appeller en effet quelques Domeſtiques. Il ſortit de ſa chambre avec beaucoup de honte, pour aller ſe plaindre à ſon Pere de la fierté avec laquelle il avoit été traité. Le Comte, qui étoit lui-même extrêmement fier, fut piqué juſqu'au vif de l'infortune de ſon fils. Il communiqua ſon reſſentiment à la Princeſſe, qui fit donner ordre ſur le champ à ſa Fille de la venir trouver. Elle vengea le Baron, par les reproches durs & humilians dont elle l'accabla; elle la menaça des derniers effets de ſa colere; & pour concluſion elle lui proteſta, que ſi elle continuoit de s'oppoſer le moins du monde à ſes volontés, elle l'enfermeroit pour toute ſa vie dans un Couvent, & qu'elle ſubſtitueroit

ſubſtitueroit ſa Cadette au droit d'aîneſſe. L'infortunée Demoiſelle trembloit de toute ſa force, en ſortant de cette terrible converſation. Comme j'avois appris qu'elle avoit reçu la viſite du Baron, & que peu après elle avoit été appellée par ſa Mere, je m'étois imaginé une partie de la vérité, & j'étois dans ſa chambre à l'attendre. Sa conſternation paroiſſoit ſur ſon viſage. Elle me dit qu'elle étoit perdue; qu'elle venoit d'être traitée comme une Miſérable; qu'on avoit été juſqu'à la menacer de lui ôter les droits de ſa naiſſance, & de la mettre dans un Couvent; qu'elle étoit tentée d'y aller volontairement, pour prévenir des malheurs qu'elle ne croyoit pas pouvoir éviter. Je lui répondis qu'elle perdoit trop tôt courage, & je lui demandai ſi elle

n'avoit rien opposé au discours de sa Mere. Rien, me dit-elle; elle m'auroit assurément maltraitée, si j'avois osé lui répondre. Je vois bien, repris-je, qu'il faut vous rendre service malgré vous-même. En premier lieu, soyez persuadée que la menace de vous priver de vos droits, & de vous mettre malgré vous dans un Couvent, est une pure chimere. Vos droits ne dépendent, ni de la Princesse, ni du Comte. Pour ce qui regarde les visites du Baron, qu'on veut vous forcer de recevoir, recevez-les, pour conserver la paix; mais ne relâchez rien du mépris que vous lui avez marqué. Il se rebutera peut-être, lorsqu'il verra votre constance à le rejetter. Si l'on vous presse d'en venir à la conclusion, j'écrirai à M. le Vicomte, votre Oncle, & à vos

plus proches parens. Il n'eſt pas poſſible qu'ils vous laiſſent opprimer ſi indignement, & qu'ils ne s'oppoſent point pour leur propre honneur, aux injuſtes deſſeins du Comte. Elle me promit de ſuivre exactement mes conſeils. Je n'aurois pas tardé ſi long-tems à donner avis à M. le Vicomte de tout ce qui ſe paſſoit, ſi mon attachement pour la Maiſon ne m'eût fait craindre d'y mettre la diviſion & le trouble. J'étois réſolu d'attendre à l'extrémité, pour recourir à ce remede. J'ai eu tort, continua l'Intendant; car les déſordres que j'appréhendois de-là, ne pouvoient gueres être plus funeſtes que ceux qui ſont arrivés depuis, & que je dois peut-être attribuer à mon ſilence. Le Baron renouvella ſes viſites, par l'ordre de la Princeſſe.

Elle l'amena elle-même dans sa chambre de sa fille, à qui elle commanda de le recevoir, comme un homme qui devoit être son Mari. Elle les laissa seuls. Mademoiselle de R.... écouta les galanteries du Baron sans répondre; & elle continua de tenir la même conduite, dans les visites qu'il lui rendoit deux ou trois fois le jour. La Princesse en fut informée. Elle lui en fit un nouveau crime; & ses persécutions furent si violentes, que le chagrin que cette malheureuse Demoiselle en conçut, lui causa une maladie de langueur, qui la mit en deux ou trois mois au tombeau. Cette mort ne fit point ouvrir les yeux à la Princesse. Au contraire, elle s'applaudit d'être défaite de son Aînée, & elle se promit de trouver plus de facilité dans sa seconde

fille. Son dessein ne fit donc que changer d'objets ; & les soupirs intéressés du Baron se tournerent facilement vers une nouvelle Maîtresse. Mademoiselle de R....., en entrant dans tous les droits de sa Sœur, devint aussi l'héritiere de toutes ses peines. Ce changement me causa beaucoup de chagrin. J'étois obligé de recommencer tous mes efforts, pour mettre cette jeune Demoiselle dans les mêmes sentimens que j'avois tâché d'inspirer à sa Sœur. Elle étoit beaucoup plus jeune, & je craignois d'avoir moins de facilité à réussir ; cependant mon zéle surmonta les difficultés. Je l'enflammai tellement, par le récit des peines qu'on avoit causées à sa Sœur aînée, qu'elle jura de garder encore moins de ménagement

TAYLOR INST. OXFORD.

avec le Baron, & même avec la Princesse sa Mere. En effet, l'occasion s'étant présentée de déclarer ses sentimens au Baron, elle le fit avec une hauteur qui lui auroit fait perdre toute espérance, s'il n'eût été soutenu par la Princesse & par le Comte. Cette Dame, qui vouloit le mariage à quelque prix que ce fût, & qui avoit reconnu par l'exemple de sa premiere fille, qu'il n'est pas toujours à propos d'employer la violence, essaia d'abord de gagner celle-ci par des voies plus douces. Elle ne lui parla pas tout d'un coup des vûes qu'elle avoit sur elle. Elle lui prodigua ses caresses & sa confiance. Elle la mit dans tous ses plaisirs. Elle la prenoit souvent, avec le Comte & le Baron, pour passer la nuit au jeu, ou à table, en partie quarrée. Là,

par les libertés qu'elle accordoit au Comte en sa présence, elle tâchoit de lui inspirer le goût de l'amour; & le Baron ne s'épargnoit point, pour lui faire imiter l'exemple de sa Mere. Elle auroit succombé infailliblement, si je n'eusse pris soin tous les jours de la fortifier par mes conseils. L'horreur, que j'avois pour son Amant me tenoit lieu d'éloquence. Je fis tant d'impression sur elle, qu'elle résolut de rompre entierement un commerce, qui n'alloit à rien moins qu'à la deshonorer. Elle refusa les nouvelles parties de plaisir qu'on lui vint proposer, & elle bannit absolument le Baron de sa présence. La Princesse, étonnée d'un changement si imprévu, en soupçonna la cause. Les fréquentes conversations que j'avois eues avec sa Fille, m'avoient

rendu ſuſpect au Comte. La réſolution fut priſe de ſe défaire de moi, en me donnant mon congé. Ce fut le Comte lui-même, qui eut la hardieſſe de ſe charger de cette commiſſion. Je le redoutois peu. J'avois, pour moi, mon innocence & la droiture de mes intentions. Il fut ſurpris de m'entendre répondre à ſes premieres paroles, que je n'avois rien à démêler avec lui; que je ne reconnoiſſois point d'autres Maîtres que le Prince & la Princeſſe, & que j'admirois qu'un Etranger voulût ſe mêler de me faire la loi, dans une maiſon où l'ancienneté de mes ſervices me donnoit plus de droits qu'il n'en auroit jamais. Vous vous oubliez, Monſieur l'Intendant, me dit-il; & vous me forcerez de vous mettre malgré vous dans le devoir. Mon

devoir, lui répondis-je, feroit de délivrer la Princeffe d'un homme tel que vous. Il perdit toute contenance à cette réponfe, & je le vis prêt à fe jetter fur moi d'un air furieux. Arrêtez, lui dis-je, en portant la main fur mon épée, fi vous ne voulez que je vous puniffe, d'un feul coup, de toutes les injuftices que je vous ai vu commettre ici. Il fe retira, dans la crainte que je ne fuffe plus méchant que lui. Je compris bien qu'après un éclat de cette nature, la Princeffe ne me fouffriroit pas plus long-tems au Château. Je réfolus de prévenir fes ordres, en m'éloignant volontairement; mais avant que de la quitter, je lui rendis un fervice, pour lequel je m'imagine qu'elle n'eut pas beaucoup de reconnoiffance. Je montai à fa chambre. Je lui

appris le démêlé que j'avois eu avec le Comte, & le dessein où j'étois de la quitter ; & lorsqu'elle alloit répondre apparemment qu'elle y consentoit, je l'interrompis, pour la prier de m'écouter. Je lui représentai le scandale de sa conduite, dans le commerce public qu'elle entretenoit avec le Comte. Je lui dis que ses Domestiques mêmes en avoient honte, & que cette seule raison auroit suffi pour m'obliger à me retirer ; mais j'insistai particulierement sur l'horrible injustice qu'elle commettoit à l'égard de ses filles. Vous avez mis la premiere au tombeau, lui dis-je ; & son sort est plus heureux que celui que vous préparez à la seconde. Il est impossible, Madame, que le Ciel laisse réussir un dessein si coupable, & je m'étonne

que vous n'appréhendiez point ses châtimens. Je vous ai rendu service, aussi long-tems que je l'ai pu. Je me suis opposé secrettement aux mauvaises pratiques du Comte, & j'ai tâché de détourner la ruine que vous allez faire tomber sur votre Famille. Mais puisque mes bonnes intentions sont si mal reconnues, & que vous vous servez de la bouche même de l'Ennemi de votre Maison pour vous priver de votre plus fidele Serviteur, adieu Madame, je vous quitte. J'ai méprisé les ordres du Comte, mais je veux prévenir les vôtres. Le seul service que je vous rendrai encore, & dont je suis bien aise de vous avertir, sera de porter à M. le Vicomte la nouvelle du désordre où vous vivez, & de lui apprendre le tort que vous voulez

faire à l'héritiere de la Maiſon de B..... Je me retirai ſur le champ, ſans lui donner le tems de me répondre. Un Valet m'apprit, en deſcendant l'eſcalier, que le Comte me cherchoit le piſtolet à la main: Oui ? dis-je : Nous verrons qui ſera le plus terrible. Je pris moi-même un piſtolet dans ma chambre, & cherchant les traces du Comte, je le vis au fond de la cour. Il m'apperçut auſſi ; je remarquai que me voyant armé, il cacha doucement ſon piſtolet ſous ſon juſte-au-corps. M. le Comte, lui dis-je en m'approchant de lui, apprenez qu'il vous eſt plus aiſé de prendre de l'empire ſur une femme que ſur des hommes. Je quitte le Château, non pas pour ſuivre vos ordres que je mépriſe beaucoup, mais pour fuir votre vûe, que je ne ſçaurois ſouffrir.

Si je n'ai pas l'autorité d'arrêter vos injuſtices, j'aurai ſoin du moins de les publier, & d'en donner avis à ceux qui peuvent y mettre ordre. Je m'éloignai de lui, ſans qu'il osât répondre un mot, ni montrer même le bout de ſon piſtolet.

Cependant j'avois regret, en m'éloignant, de laiſſer Mademoiſelle de R..... ſans conſeil & ſans ſecours. Je prévoyois que la crainte de manquer ſon deſſein engageroit le Comte à en précipiter l'exécution; & du caractere dont je le connoiſſois, je ne doutai point qu'au défaut de l'artifice il n'employât la violence. Le ſenſible intérêt que je prenois au danger de cette Demoiſelle, m'empêcha de quitter le Bourg, pour être à portée de lui offrir du moins les ſecours dont je ſerois

capable. J'écrivis feulement par la poste à M. le Vicomte, & je l'instruisis de l'entreprise que la Princesse & le Comte avoient formée au préjudice d'une Maison à laquelle j'étois si attaché. Je lui marquai aussi le malheur que j'avois eu d'être obligé de quitter le service de la Princesse, & le motif qui me faisoit demeurer à B.... en attendant les ordres qu'il lui plairoit de m'envoyer. Comme j'avois au Château plusieurs Domestiques qui m'étoient affectionnés, j'entretins, par leur moyen, une liaison secrette avec Mademoiselle de R...... Je lui fis sçavoir que j'avois écrit à son Oncle, & qu'il ne tarderoit pas vraisemblablement à prendre quelque voie pour la secourir. Elle me fit une triste réponse par écrit. La Princesse, me marquoit-elle, l'é-

toit allée trouver immédiatement après mon départ, & lui avoit déclaré qu'il falloit épouser le Baron de L...... aussi-tôt qu'un Courier, qui devoit partir sur le champ, seroit revenu de la Ville épiscopale, où elle l'envoyoit demander les dispenses. C'étoit tout au plus un délai de trois jours. Je crus Mademoiselle de R..... perdue. Il ne me restoit point d'autre ressource que de l'exhorter à une généreuse résistance, en lui représentant plus vivement que jamais ce qu'elle devoit à elle-même & à sa Famille. Enfin le Courier revint avec les dispenses. J'en fus informé aussi-tôt, par un billet de la Demoiselle. Mais dans le tems que je croyois ses affaires désespérées, le Ciel y mit un grand changement, par l'accident le plus triste & le plus imprévu.

La Princesse mourut d'une attaque subite d'apoplexie. Il étoit visible que ce coup partoit de la Providence du Ciel, & tout autre que le Comte en auroit été effrayé. Il n'est pas moins certain que si j'en eusse été instruit assez promptement, j'aurois donné du secours à Mademoiselle de R..... Quand il auroit fallu employer la violence pour la tirer des mains de ses Persécuteurs, il m'auroit été facile d'attrouper quelques Paysans, qui se seroient unis de bon cœur pour délivrer leur jeune Maîtresse; mais si le Ciel n'avoit pas permis que le mal devînt aussi grand qu'on pouvoit le craindre, il vouloit nous laisser assez d'embarras pour exercer longtems notre patience. Le Comte étoit seul avec la Princesse, lorsqu'elle fut atteinte de l'apoplexie

qui la fit mourir en un moment. Loin d'appeller les Domeſtiques à ſon ſecours, il prit le parti de cacher ſa mort, juſqu'à l'exécution du deſſein qu'il méditoit. Il ſortit de ſa chambre, dont il tira la clé après lui, & ſans perdre un moment il fit épouſer Mademoiſelle de R.... à ſon fils. Il eut beſoin pour cela, d'employer des violences inouies. La Demoiſelle ayant refuſé conſtamment d'y conſentir, il la fit prendre par ſes Laquais, qui la porterent malgré ſes cris à la Chapelle. Le Baron & le Chapelain s'y étoient déja rendus. Le Comte prit lui-même la main de Mademoiſelle de R... qui s'efforçoit de la retirer, & la préſenta à ſon fils. Elle tomba dans un évanouiſſement, qui lui fit perdre la connoiſſance. On ne laiſſa point d'achever la cérémonie, &

de ſe flatter qu'une ſcéne ſi monſtrueuſe paſſeroit pour un mariage légitime. La tyrannie du Comte ne ſe borna point-là. Il jugea bien que ſi le mariage ne ſe conſommoit point avant que la mort de la Princeſſe ſe fût répandue; il couroit riſque de perdre le fruit de ſes peines; Mademoiſelle de R..... auroit reclamé contre la violence, & ne ſe ſeroit jamais prêtée à ſes deſirs. Il la fit donc porter au lit nuptial, dans l'état où elle étoit, c'eſt-à-dire, ſans force & ſans connoiſſance; & le Baron ſe hâta de s'y mettre avec elle. Mais la juſtice de Dieu avoit arrêté que le Comte demeureroit chargé du crime de ſon entrepriſe, & qu'il n'en recueilleroit point le fruit. Mademoiſelle de R.... revint à elle. Elle enviſagea, avec horreur, tout ce qui venoit d'ar-

river. Elle retrouva bientôt assez de force pour se dégager des mains du Baron, qui étoit au désespoir de ne s'être pas pressé davantage. Elle sortit d'avec lui, sans être sa femme, & elle alla s'enfermer seule dans sa chambre. Cependant le Comte, voyant qu'il ne pouvoit cacher plus long-tems la mort de la Princesse, en instruisit toute la maison. Le bruit s'en répandit en un moment dans le Bourg. Je l'appris de la bouche de quelques Paysans. Pendant que je méditois sur cette aventure inopinée, je reçus un billet de Mademoiselle de R... par lequel elle me racontoit son malheur, & elle me demandoit mon secours. Je lui conseillai, par une réponse que je fis sur le champ, de se dérober du Château à l'entrée de la nuit, & de me venir joindre dans un

petit bois qui touche au jardin, où je l'attendrois avec des chevaux. J'ajoutois que s'il lui paroissoit impossible de s'évader sans la connoissance du Comte, elle prît la peine de me le faire sçavoir aussi-tôt, & que je trouverois assez de secours pour la mettre en liberté malgré lui. Elle me marqua qu'elle croyoit pouvoir se rendre dans le Bois. J'allai l'y attendre avec quelques Paysans bien armés. Elle y vint seule, n'ayant osé se confier à personne. Elle se mit derriere moi sur mon cheval, & nous prîmes la route de Béthune, pour gagner la Terre du Vicomte de..... son Oncle. La nuit étoit obscure & les chemins glissans, ce qui m'empêchoit d'avancer aussi vîte qu'il eût été nécessaire. Son évasion ne fut pas long-tems ignorée du Comte.

Sa fureur fut égale à sa surprise. Il ne douta point qu'elle n'eût fui par mon secours, car il n'avoit pu ignorer que j'étois demeuré dans le voisinage. Il fit monter à cheval tout ce qu'il y avoit de Domestiques au Château, & il se mit avec eux sur nos traces. Nous marchions tranquillement, Mademoiselle de R..... & moi, lorsqu'un des Paysans qui nous accompagnoient, m'avertit qu'il entendoit le bruit de plusieurs chevaux. Je prêtai l'oreille; il devint plus clair, à mesure qu'ils avançoient. Je suis certain, dis-je à Mademoiselle de R..... que nous sommes poursuivis. Je périrai plutôt que de vous laisser retomber entre les mains de vos Tyrans. Cependant, comme je m'imaginois bien qu'ils étoient en plus grand nombre que nous, je crus

qu'il falloit joindre, s'il étoit possible, l'adresse à la résolution. Nous n'avions malheureusement, aux environs, ni bois, ni haies, qui pussent nous servir de retraite. Il fallut nous borner à nous écarter du chemin ; nous quittâmes nos chevaux dans les terres labourées. Je priai Mademoiselle de R..... d'avancer seule une centaine de pas plus loin, & de s'y asseoir à terre, afin qu'elle ne pût être apperçue dans l'obscurité ; & je lui recommandai de ne revenir à nous, que lorsqu'elle entendroit ma voix. Pour moi, je laissai un de mes quatre hommes à garder nos chevaux ; & retournant vers le chemin, je mis ventre à terre avec mes Compagnons, pour observer le nombre & la contenance de ceux qui nous poursuivoient. Nous avions des

fusils & des pistolets. En un moment, nous les découvrîmes à dix pas. Ils n'étoient que cinq, avec le Comte à leur tête. Le Baron n'y étant point, je jugeai qu'ils s'étoient partagés en plusieurs bandes, pour suivre divers chemins. J'étois résolu de les laisser passer tranquillement, voyant qu'ils n'avoient apperçu, ni nous, ni nos chevaux : mais un de mes Païsans, qui avoit quelque sujet particulier de ressentiment contre le Comte, ne trouva point à propos de perdre cette occasion de se venger. Il lui lâcha un coup de fusil, sans m'avoir averti de son dessein. Heureusement qu'il avoit moins d'adresse que de colere ; la balle ne blessa personne. J'étois persuadé qu'après cette action nos Ennemis alloient tomber sur nous ; & je me hâtois de me

lever, pour me mettre en état de me défendre. Mais le Comte aimoit trop la vie, pour l'expoſer au danger. Soit qu'il nous prît pour des Voleurs, ſoit qu'il ne conſultât que ſa crainte, il tourna bride tout d'un coup, & ſe ſauva au grand galop avec ſes Compagnons. Nous lui accordâmes toute la liberté qu'il paroiſſoit deſirer pour s'enfuir. Je retournai vers nos chevaux, & j'appellai à haute voix Mademoiſelle de R..., qui avoit penſé mourir de fraieur au bruit du coup de fuſil. Elle rit elle-même de ſa crainte; lorſqu'elle eut appris la bravoure du Comte. Nous arrivâmes, le lendemain au ſoir, chez M. le Vicomte de.... Il avoit reçu la lettre, par laquelle je l'avois informé des déſordres du Château de B... & il ſe préparoit à s'y rendre

rendre lui-même avec quelques-uns de ses Amis. Il apprit, avec indignation, les nouveaux effets de l'audace du Comte & du Baron. Il lui parut d'abord que cette affaire devoit se terminer par la mort du Pere & du fils; & sans doute qu'il se fût assez hâté pour les trouver encore à B.... si ses Amis ne l'eussent point empêché de suivre le premier mouvement de sa colere. Mais en le priant d'y faire une réflexion plus sérieuse, ils l'ont fait entrer dans leur sentiment, qui a été d'assembler ses Parens & ses Amis, pour délibérer en commun sur les moyens de tirer satisfaction de cette injure. Ce n'est que d'hier, que nous sommes arrivés à B..... ajoûta l'Intendant, & vous n'avez pas de peine à croire que le Comte & le Baron se sont

bien gardés de nous y attendre.

Cette histoire a fait trop de bruit dans la Province, pour être ignorée de personne. Je passai quatre jours au Château de B.... On y agita, dans l'assemblée, si l'honneur du Vicomte demandoit une réparation par les armes. Mon âge me procura d'opiner le premier. J'ouvris l'opinion pacifique. Elle fut suivie du plus grand nombre. Mes raisons ne furent point tirées de l'horreur que doivent inspirer les combats particuliers, ni de leur opposition aux Loix du Christianisme ; cette morale auroit été peu goûtée d'une multitude de jeunes Gentilshommes, qui étoient dans des principes tout différens. J'insistai seulement sur ce que cette affaire me paroissoit de nature, à devoir être terminée par la Justice civile. M. le

Comte de ..... s'étoit fait aimer de la Princeſſe ; c'étoit un cas des plus communs. Il avoit ſouhaité de faire épouſer à ſon fils l'héritiere de la Maiſon de B...: ce mariage n'auroit point été un avantage pour cette Maiſon, mais c'en étoit un ſi grand pour le Comte, qu'on ne pouvoit lui faire un crime de l'avoir deſiré. Il ne reſtoit à excuſer que la maniere bruſque dont il s'y étoit pris ; la circonſtance de la mort de la Princeſſe, & le péril où il étoit de voir avorter ſes deſſeins, ſembloient la rendre pardonnable. Enfin, dis-je à l'aſſemblée, il me ſemble que les injures qui viennent du mépris & de la haine, ſont les ſeules qui demandent d'être vengées par le ſang ; & je ne vois rien, dans toute la conduite du Comte & du Baron à l'égard de la Maiſon

de B.... qui me paroiſſe venir de l'une ou de l'autre de ces deux ſources. Je conclus donc que ſi le Comte s'obſtinoit à vouloir que le mariage de Mademoiſelle de R..... & de ſon fils paſsât pour conſtant, il falloit réſiſter à ſes prétentions, & tâcher de les faire déclarer nulles devant les Tribunaux ordinaires. Cet avis l'emporta.

Si l'on s'imagine un homme altéré, qui cherche avidement à raſſaſier ſa ſoif, & qui s'impatiente de l'éloignement d'une ſource d'eau, à laquelle il s'efforce d'arriver, on aura quelque idée de l'ardeur avec laquelle je retournai vers ma ſolitude, Je ne demeurerai point ici vingt-quatre heures, dis-je à ma fille, en arrivant chez elle. Votre maiſon eſt une mer ſans fin d'embarras

& d'inquiétudes. Ce petit endroit du monde m'a causé seul autant de peine, que l'Europe & l'Asie que j'ai parcourues. Je l'avoue, me répondit-elle, mais vous avez toujours eu une fille tendre qui les partageoit. Que va-t-elle devenir, à présent qu'elle n'aura plus son cher Pere? & de quel œil peut-elle voir l'empressement qu'il a de la quitter? Ne m'accusez pas, repliquai-je, d'une indifférence que je n'ai pas pour vous. Vous connoissez trop bien le cœur de votre Pere. Confessez vous-même qu'il est tems que je me cache dans la retraite, pour y jouir d'un peu de repos. Que ferois-je ici? Il est vrai, je ne suis pas encore décrépit ni tremblant; mais croyez-vous que je ne commence point à sentir les dépérissemens de l'âge, & qu'il ne se

passe pas bien des choses au-dedans de ce corps, qui m'avertissent que je touche à la caducité? Soiez sûre, ma chere Fille, que quelque tendresse qu'on ait pour un Pere, c'est une triste chose que de le voir accablé de vieillesse & d'infirmités. Si c'est sincérement qu'on l'aime, on s'afflige : si l'on n'est pas d'un naturel si tendre, on s'ennuie du spectacle. La vieillesse est dégoûtante. Elle est chagrine & incommode. J'ai remarqué que les sentimens filials s'éteignent, en quelque sorte, à mesure que le corps d'un Pere s'affoiblit & diminue ; ils manquent, si j'ose parler ainsi, peu-à-peu d'aliment. De-là vient qu'on se console si vîte de la mort d'un Vieillard. En vérité, s'écria ma fille, si c'est-là l'idée que vous avez de moi, j'ai à me louer extrêmement de

votre tendresse & de votre estime.
Non, ma chere fille, repris-je; chere Julie! je ne pense pas si mal de ton cœur. Je sçais qu'il est d'une trempe extraordinaire; il est tel que celui de ton Pere, & tel qu'étoit celui de ta Mere. Comment serois-tu dure & ingrate! Tu es l'Enfant de ma tendresse, & le fruit du plus parfait de tous les amours. Ce n'est donc pas à toi que j'ai eu dessein d'appliquer ma satyre; je me suis laissé entraîner par mes réflexions. Mais je répéte en général, qu'il n'est point d'un homme sage de paroître aux yeux du monde, lorsqu'il est devenu la proie de la vieillesse. On lui fait grace, si on le supporte. Tous les égards qu'on a pour lui sont des railleries ou des faveurs. Les honnêtes gens ne l'insultent point; mais ils s'ap-

plaudiſſent de leur bonté quand ils le plaignent ; & croyez-moi, c'eſt un triſte perſonnage que celui d'exciter la compaſſion. D'un autre côté, ſi l'on ajoûte à ces vûes, qui ſont purement humaines, toutes les raiſons qui ſe prennent du Chriſtianiſme, on trouvera qu'un Vieillard attaché au monde eſt un prodige de folie & d'aveuglement. Je ne veux point d'autre preuve que ſon eſprit baiſſe & retourne à une eſpece d'enfance. Graces au Ciel, le mien ſe ſoutient encore. Je vois que je ſuis inutile ici-bas, ou que ſi je ſuis capable d'y faire quelque bien, ce n'eſt plus qu'à moi-même. C'eſt donc le ſeul ſoin dont il faut que je m'occupe ; & le bien que je veux me faire, c'eſt de me procurer, à quelque prix que ce ſoit, le ſouve-

rain, l'unique, le plus néceſſaire, & le plus important de tous les biens.

Je tins parole à ma fille. Je ne demeurai que vingt-quatre heures dans ſa maiſon. Notre ſéparation ne fut pas des plus douloureuſes, parce qu'elle ſe promettoit de me venir voir quelquefois à l'Abbaye de ..... & que je ne me retranchois pas non plus la liberté d'aller de tems en tems paſſer deux ou trois jours chez elle. Mon Gendre m'accompagna ſur la route. Ce fut lui qui fit naître le ſecond incident dont j'ai parlé, qui retarda encore de quelques jours le moment de ma retraite. Nous étions dans ſon Caroſſe. Il avoit plû ſi fort, depuis trois ſemaines, que les chemins étoient rompus; de ſorte que malgré les efforts de ſix puiſſans chevaux,

nous n'avancions qu'avec une extrême difficulté. Lorſque nous fumes dans la forêt de Senlis, nos roues s'enfoncerent tellement, que nous fumes obligés de deſcendre à terre, pour ſoulager le Caroſſe, & de marcher à pied environ une demi-lieue, dans un ſentier qui régnoit le long des arbres. Je marchois avec aſſez de feu, pour un homme de mon âge; ce qui m'empêcha de remarquer que le Marquis, qui me ſuivoit dans le ſentier, s'étoit arrêté. Je fus ſurpris, en me tournant, de ne le pas appercevoir. Je l'appellai par ſon nom. Il étoit à cent pas, pour le moins, derriere moi; & comme les arbres qui le cachoient ne lui permettoient pas non plus de m'entendre, je retournai ſur mes pas pour le découvrir. Je le joignis enfin; il

étoit demeuré à s'entretenir avec une Femme de bonne figure & fort bien mise, qu'on auroit pû prendre pour une Bourgeoise du premier rang, si elle eût été un peu moins crottée. Je lui demandai par quel hazard il avoit fait une si belle rencontre. Il me dit qu'ayant tourné la tête en marchant, il l'avoit vûe, qui s'avançoit derriere lui avec beaucoup de peine, & que la curiosité de connoître ce que ce pouvoit être qu'une Dame, qui se trouvoit seule à pied au milieu d'une forêt, l'avoit porté à s'arrêter. Avez-vous appris d'elle, lui dis-je, ce que vous desiriez de sçavoir? Oui, me répondit-il; c'est une Dame Flamande. Elle a eu le malheur de perdre son Mari, qui est mort de maladie en venant à Paris avec elle. Les frais qu'elle a

été obligée de faire, pour prendre soin de lui, ont tellement épuisé sa bourse, qu'elle est contrainte d'aller à pied jusqu'à Paris, où elle se promet de trouver des ressources parmi ses connoissances. Je suis fâché, ajoûta-t-il, que notre route ne nous mene pas si loin; je lui offrirois une place dans mon Carosse. Je lui fis aussi quelques honnêtetés, qu'elle reçut fort civilement. Elle continua de marcher avec nous. Lorsque nous trouvâmes à propos de remonter en Carosse, le Marquis lui dit que nous avions tout au plus deux lieues à faire dans le chemin de Paris, mais que ce seroit un petit délassement pour elle, si elle vouloit prendre une place avec nous. Elle ne se fit pas presser beaucoup, pour monter. A peine étions nous cinquante pas

plus loin, que nous vîmes venir à notre rencontre quelques personnes à cheval, que nous reconnumes pour des Archers de la Maréchaussée. Nous ne fumes pas surpris de les voir, sçachant que la Forêt de Senlis est pour ainsi dire leur domaine, ou du moins le principal champ de leurs exploits. Mais ce qui nous étonna, ce fut de voir arrêter notre Carosse, & l'un des Gardes venir à la portiere. Il nous fit néanmoins des excuses de leur incivilité. Vous sçavez, Messieurs, nous dit-il, à quoi notre emploi nous oblige. Apprenez-nous si vous n'avez été insultés par personne dans la Forêt. Nous répondîmes que non, & nous demandâmes s'il y étoit arrivé nouvellement quelque désordre. Il en arrive tous les jours, reprit l'Archer,

On y a tué trois personnes, depuis moins d'une semaine ; & quantité d'autres y ont été dépouillées. On nous a donné des avis certains, que la bande est composée d'onze hommes & d'une femme ; & l'on raconte des choses étranges de cette femme, qui commet seule plus de mal que ses onze Compagnons. Il nous rapporta, là-dessus, la maniere dont cette Coquine s'y prenoit pour détrousser les Passans, & souvent pour les tuer. Elle est à pied, nous dit-il, & vêtue proprement. Elle porte sous le bras, une boëte, moins pesante qu'incommode par sa grandeur. Lorsqu'elle apperçoit un Cavalier qui passe dans ce chemin, elle se laisse appercevoir. Il y a peu d'hommes, qui voyant une femme d'un certain air, au milieu d'une forêt,

ne ſe laiſſent tenter à la curioſité de s'approcher d'elle, & de lui demander ce qu'elle y fait. Elle répond, comme elle le juge à propos; & ſe plaignant de ſa laſſitude, elle donne occaſion au Paſſant de lui offrir la croupe de ſon cheval. C'eſt ce qu'elle deſire: elle l'accepte; & pour ſe préparer plus de facilité à faire ſon coup, elle prie ſon Cavalier de prendre devant lui ſa boëte, afin qu'il ait les mains occupées. Alors, elle prend ſon tems pour lui enfoncer, par derriere, ou dans le côté, un large poignard dont elle eſt toujours pourvue. Nous avons ſçû tout ce détail, d'un Malheureux, que nous trouvâmes hier mourant dans cette Forêt. Il avoit péri par les mains de cette Créature, qui l'avoit laiſſé pour mort. Nous aurions peut-être pû nous

faisir d'elle, car elle ne devoit pas être fort éloignée; mais, étant en trop petit nombre pour nous exposer à venir aux mains avec ses onze Compagnons, nous remimes à prendre mieux nos mesures aujourd'hui. Nous sommes actuellement cinq ou six Escouades, qui battons de tous côtés la Forêt; de sorte que si la Bande y est encore, il sera difficile qu'elle nous échappe.

Nous nous regardions, le Marquis & moi, pendant tout ce récit. Nous jettions aussi, de tems en tems, les yeux sur notre Compagne. Elle affectoit une contenance si ferme, que cela confondoit nos soupçons; car le Lecteur s'imagine bien quelle avoit dû être notre premiere pensée, en entendant parler l'Archer. Tout ce que nous connoissions de cette femme

s'accordoit avec sa narration. Elle avoit même la boëte avec elle, & elle l'avoit mise à nos pieds dans le Carosse. Je prévins le Marquis, qui me paroissoit prêt à parler. Je lui serrai la main; & me tournant vers l'Archer, je lui dis qu'il nous feroit plaisir de suivre notre Carosse avec son Escouade, jusqu'à la sortie de la Forêt, pour nous servir d'escorte. Il le fit volontiers. Lorsqu'il se fut écarté de la portiere, je mis la main sur l'épaule de ma Voisine, qui étoit avec moi dans le fond; & je la priai honnêtement de me confesser la vérité, si elle ne vouloit point être livrée à la Maréchaussée. Elle comprit bien que l'artifice seroit inutile. Elle nous avoua que c'étoit elle-même dont il étoit question, & elle se réduisit à nous prier ardemment de lui

ſauver la vie. Vous n'en êtes pas digne, lui dis-je; mais puiſque votre bonne étoile vous a fait tomber entre nos mains, nous ſerions fâchés de faire ici le métier d'Archers. Ne craignez donc rien pour votre vie, nous nous contenterons de vous faire mettre en lieu de ſûreté. Ayant atteint le bout de la Forêt, je congédiai nos Gardes. Je dis au Marquis à l'oreille, que nous nous écartions ſi peu de notre route en paſſant par Paris, qu'il me ſembloit à propos de prendre ce chemin, pour nous défaire de cette malheureuſe femme, en la faiſant mettre pour le reſte de ſes jours à la Salpetriere ou à Bicêtre. Le Marquis donna ſes ordres à ſon Cocher. Je me tournai enſuite vers notre Héroïne, & je la priai, pour le bon office qu'elle recevoit de nous, de

nous raconter par quelles aventures elle se trouvoit engagée dans un genre de vie si déteſtable. Elle me répondit qu'elle ſatisferoit volontiers notre curioſité. Voici ſon récit.

Tout mon malheur, nous dit-elle, vient d'avoir été cruellement trahie par pluſieurs Amans. J'étois née d'une honnête Famille, avec de bonnes inclinations. J'étois naturellement généreuſe & bien-faiſante; & me ſentant incapable de tromper, j'avois la même opinion de tous ceux avec leſquels je vivois. Je n'étois point abſolument ſans beauté. Un jeune homme, des voiſins de notre demeure, me trouva digne d'être aimée; il s'attacha ſi fort à moi, qu'il réuſſit à me toucher le cœur. Je le crus tendre & fidele. Il me jura de m'épouſer, & ſur cet eſ-

poir, je consentis à tous ses desirs. Le fruit de nos amours ne tàrda point à paroître; mais lorsque je le pressai d'accomplir notre mariage pour me sauver de l'infamie, je fus surprise de l'entendre répondre froidement que son Pere lui avoit acheté un Emploi dans les Troupes, & qu'il étoit obligé de joindre le Régiment. Mon désespoir fut extrême. Cependant il falloit l'étouffer, pour l'intérêt de mon honneur. Je vis partir mon Perfide, qui ne donna pas même une larme à ma douleur. Je demeurai seule, avec la honte d'avoir été trompée, & la crainte d'un Pere extrêmement sévere, qui ne pouvoit être long-tems à s'appercevoir de ma mauvaise conduite. Mon épouvante fut telle, à l'approche de mes couches, que je

résolus de quitter la maison paternelle ; & pour me mettre à l'abri de la misere, je volai à mon Pere environ dix mille écus, qui étoient la meilleure partie de son bien, qu'il avoit acquis par le commerce. Je me rendis à Paris avec cette somme. J'y pris une chambre & une servante. Le tems de mes couches étant arrivé, je fus délivrée heureusement d'un garçon, qui mourut peu après. La tranquillité revint dans mon esprit & dans mon humeur. Je parus dans les promenades publiques & aux spectacles. J'y reçus des civilités de plusieurs Galans de profession ; & je sentis que malgré la tromperie cruelle que j'avois essuyée, mon cœur courroit volontiers le risque d'un nouvel engagement. J'étois déterminée seulement à m'y prendre avec

plus de précaution. C'étoit le ſeul fruit que je voulois tirer de mon expérience. Il ſe préſenta bien-tôt un Amant, tel qu'il me ſembloit que je l'aurois choiſi, s'il s'en étoit préſenté mille. Dieu! qu'il paroiſſoit tendre & généreux! J'oubliai toutes les réſolutions que j'avois faites, de le mettre à l'épreuve. J'en devins folle, juſqu'au point de me rendre à la troiſiéme viſite. Il ne parut point diſpoſé à abuſer de ſa victoire. Au contraire, il affecta de me faire voir de l'augmentation dans ſa tendreſſe. Il ne pouvoit être un moment ſans moi; il me fit conſentir à le recevoir dans ma maiſon, pour vivre enſemble ſous le nom d'Epoux. Je lui demandai à quoi il tenoit que nous ne le devinſſions réellement. Il feignit d'avoir beſoin de quelques jours pour

y penser. Enfin, il revint me donner sa foi, & nous fumes mariés avec les cérémonies de l'Eglise. Ma bonté, ou plutôt, mon aveuglement ne me permit pas même de m'informer quel étoit son bien & sa Famille. Il vivoit à mes dépens, & je ne croyois pas acheter ma satisfaction trop cher. Elle dura quinze jours. Un Dimanche, que j'étois allée à la Messe, il profita de mon absence pour enlever mon argent & mes bijoux; de sorte que je me trouvai, à mon retour, dépouillée de tout, jusqu'à mes habits. Ma servante avoit été de concert avec lui. Ils avoient pris la fuite ensemble. Je tombai évanouie, à la vûe de mes pertes; & je demeurai si longtems dans cet état, que c'est un miracle que j'en sois revenue. Il étoit presque nuit, lorsque je re-

couvrai la connoiſſance. L'état où je me voyois réduite étoit ſi déſeſpérant, que je n'avois plus d'autre parti que de me donner la mort. Je répandois un ruiſſeau de larmes, en pouſſant des cris & des ſoupirs. Le bruit que je faiſois attira dans ma chambre un Etranger, qui deſcendoit d'une chambre plus haute, où il étoit venu pour quelques affaires. Ma porte étoit entr'ouverte; il entra: Je ſerois ravi, Madame, me dit-il, d'être capable de vous rendre ſervice dans l'excès de triſteſſe où vous êtes. Je lui racontai mon infortune. Il en parut touché. Comme je lui avois dit qu'on m'avoit enlevé juſqu'au dernier ſol, il eut la générosité de m'offrir quelque argent, que la néceſſité m'obligea d'accepter. Il fit plus; il prit ſoin de me faire apporter à ſouper,

ſouper, & il me tint compagnie pendant toute la ſoirée. En me quittant, il me demanda la permiſſion de revenir le lendemain. Je regardai cette rencontre, comme le plus grand bonheur qui pût m'arriver dans une conjonĉture ſi triſte. Je le revis, le lendemain, ſuivant ſa promeſſe. Il me fit un préſent plus conſidérable que la veille, & il m'aſſura que je ne manquerois de rien, tant que je voudrois conſentir à recevoir quelque choſe de lui. Ses viſites & ſes libéralités ne ſe relâcherent point. Il me fit entendre à la fin qu'il me trouvoit aimable, & que ſes ſoins n'étoient pas tout-à-fait déſintéreſſés. Je conſultai mon cœur. Il me ſembloit qu'après deux trahiſons, auſſi noires que celles que j'avois éprouvées, je ne devois plus

prendre de confiance aux ſermens des hommes. Qu'eſt ce qui pouvoit déſormais me répondre de leur fidélité ? J'avois été trompée par deux perſonnes, dont j'avois été idolâtre. Pouvois-je attendre plus de ſincérité & de conſtance de ceux qui me ſeroient indifférens ? Car je ne me ſentois plus de diſpoſition à aimer, & je me croyois guérie, pour toute ma vie, de cette funeſte paſſion. Mon nouvel Amant ne ſe rebuta point, quoique je lui découvriſſe ingénuëment le ſujet de ma froideur. Il m'en aima davantage, parce qu'il vit que je n'étois pas encore capable de tromper. Il continua de me preſſer par ſes aſſiduités & ſes careſſes, mais encore plus efficacement par ſes libéralités. Il m'aime ſincérement, diſois-je en moi-même ; il n'y a que l'amour qui

puiſſe le rendre ſi conſtant & ſi libéral. Je n'ai rien à riſquer, puiſqu'il ne me reſte plus rien à perdre. Engageons-nous pour la troiſiéme fois. Je parvins ainſi peu-à-peu à l'aimer; & je m'applaudiſſois d'autant plus de ce nouvel amour, qu'il me ſembloit que c'étoit de ma part un engagement de raiſon, qui ne ſeroit pas ſujet par conſéquent aux funeſtes ſuites d'un tranſport aveugle & déreglé. Je ne tardai pas longtems à me rendre, après ces réflexions. Je trouvai, dans mon Amant, toute la tendreſſe & la complaiſance qu'une femme peut deſirer pour être heureuſe. Nous paſsâmes dans cette union environ trois ſemaines, à la fin deſquelles il me propoſa de faire un voyage en Province, pour aller mettre ordre à quelques affaires

de famille. Je fus la premiere à lui demander, si ses Parens me verroient de bon œil avec lui. Il me dit qu'il étoit le maître de sa conduite. Ma délicatesse, sur sa réputation, parut lui plaire. Je me croyois donc la mieux aimée de toutes les femmes. Nous partîmes pour sa Ville natale. Nous y demeurâmes quelques jours. Il paroissoit impatient de retourner à Paris. Je ne l'étois pas moins. Nous en reprimes la route, comptant d'y arriver après une absence d'environ quinze jours. Perfides hommes! s'écria la Friponne; que ne puis-je en éteindre toute la race! Le troisiéme jour de notre marche, étant à dix lieues de Paris, nous nous arrêtâmes, le soir, avec les marques de notre affection ordinaire. Je passai toute la nuit dans un profond sommeil. Le ma-

tin, m'étant éveillée vers les neuf heures, je ne ſentis point mon Amant à mon côté. Je me figurai que me voyant dormir tranquillement, il étoit allé faire préparer notre chaiſe, afin qu'elle fût prête à mon reveil. Je me levai, je le fis appeller; on m'apprit qu'il étoit parti trois ou quatre heures auparavant. Parti! m'écriai-je. Oui, Madame, il eſt parti dans la chaiſe, & il nous a dit que vous aviez deſſein de paſſer ici quelques jours. J'étois ſans un ſol. Il avoit emporté la malle même, où étoient mes habits. Il eſt vrai qu'ils me venoient de lui; mais enfin c'étoient mes habits. L'unique grace, qu'il m'eût faite, avoit été de payer la dépenſe de l'Auberge. O Ciel! continua-t-elle, une femme ne ſçauroit mourir de rage, puiſque j'eus la force de

résister à la mienne. Ce fut alors que je souhaitai que tous les hommes ensemble n'eussent qu'une vie, & que j'eusse le pouvoir de la leur arracher avec mes dents & mes ongles. Je mordois mes propres bras de désespoir. Je quittai l'Hôtellerie comme une Furieuse, & je me mis à pied à la poursuite de mon Perfide, sans considérer que je n'avois nul espoir de le rejoindre. Je marchai, cinq ou six lieues, avec une action qui m'empêchoit de sentir ma lassitude. Mais une traite si longue épuisa tout d'un coup mes forces. Je fus obligée de m'asseoir, à l'entrée d'une Forêt. Je m'écartai de quelques pas du chemin, pour me cacher aux yeux des Passans. Là, je maudis tout le genre humain, & je fis des imprécations contre les hommes depuis Adam jusqu'à

nous. J'invoquai la mort. Je livrai mon Traître à toutes les Furies; enfin je m'abandonnai aux cris & aux larmes avec une violence qui acheva de m'affoiblir, & qui me mit hors d'état de continuer mon chemin. La nuit prit la place du jour. Je crus qu'il me feroit impossible de gagner un lieu, qui pût me servir de retraite. Tandis que j'étois dans cette inquiétude, & que l'obscurité la redoubloit, j'entendis le bruit de quelques Passans. Je me traînai vers eux, pour leur demander du secours, ou pour les prier du moins de me servir de guides. C'étoit-là que je devois trouver la consommation de mon mauvais sort. Ces Passans étoient des Voleurs attroupés, qui cherchoient leur proie. Ils me reçurent néanmoins fort humainement. Mais je

compris en un moment, par leurs discours, dans quelles mains j'étois tombée. Dois-je vous le confesser? ajouta notre Historienne; je ne regardai point cette aventure comme un malheur. Dans la fureur qui me faisoit souhaiter du mal à tous les hommes, je me vis sans regret au milieu de douze personnes, dont la profession étoit de nuire au genre humain. Je les trouvai plus ouverts & plus sinceres, que les Perfides qui m'avoient trompée: ils tirerent de leur sac quelque partie de leurs provisions, qu'ils me firent prendre avec beaucoup de douceur. Je fus présente, dès cette premiere nuit, au dépouillement de plusieurs Voyageurs; & loin d'en être effrayée, je n'aurois pas été fâchée qu'ils leur eussent ôté même la vie, tant ma haine contre

les hommes étoit déja endurcie. Lorſque l'heure fut venue de quitter le grand chemin, ils me conduiſirent, avec eux, dans la plus épaiſſe partie de la Forêt où étoit leur cabane. S'ils n'y avoient pas toutes les commodités de la vie, ils ne manquoient pas non plus du néceſſaire. On alluma des lampes, pour ſe reconnoître à la lumiere. Tandis que la curioſité les portoit à conſidérer de près mon viſage, j'apperçus parmi eux le ſecond de mes Infideles, je veux dire celui qui m'avoit épouſée dans les formes, & qui s'étoit ſauvé de Paris avec ma Servante. Mes tranſports, qui n'étoient pas encore éteints, ſe rallumerent à cette vûe plus furieuſement que jamais. Je ſautai ſur une bayonnette, & je l'enfonçai quatre ou cinq fois dans ſon cœur, avant

qu'il eût pu prévoir le coup. Traître ! lui dis-je en le frappant, puissent tous ceux qui te ressemblent être exterminés encore plus cruellement. Tous ses Compagnons se regarderent avec admiration, en s'écartant de moi, pour attendre la fin de cette tragédie. Je jettai la bayonnette à terre. Messieurs, leur dis-je, je viens de délivrer la terre & vous, du plus lâche de tous les hommes. J'ai fait ce que vous auriez dû faire vous-mêmes, si vous aviez connu ses crimes comme moi. Là-dessus je leur racontai le tour cruel qu'il m'avoit joué; & de peur qu'ils ne se défiassent d'une femme, qui devoit leur paroître sans doute assez résolue, je les assurai que depuis quatre heures que j'étois avec eux, je les estimois déja plus que tous les hom-

mes enſemble, & que je conſentois de bon cœur à paſſer ma vie parmi eux. L'accord fut ſcellé de part & d'autre. Il y a trois mois que je ſuis dans leur compagnie, & je puis me flater d'avoir ſçu m'attirer quelque conſidération de toute la Bande. Ce n'eſt pas tout d'un coup, que je me ſuis miſe à exercer auſſi le métier. Je demeurai, les premieres ſemaines, ſeule dans la cabane, pendant qu'ils alloient à la petite guerre; & mon occupation étoit de préparer le ſouper pour leur retour. Mais la haine contre les hommes, qui ne me donnoit point de relâche, & les diſcours qu'ils tenoient en ma préſence, m'enflammerent tellement, que je leur propoſai de m'aſſocier à leurs entrepriſes. Je devins aguerrie, en moins de tems qu'ils ne ſe

l'imaginoient. Mes essais me firent honneur; & j'ai tenu, depuis, un des premiers rangs dans la Bande, par ma hardiesse, & par le succès qui m'a toujours accompagnée. Tous les hommes, que j ai tués, sont autant de victimes que j'ai sacrifiées à ma fureur, plutôt qu'à mon avarice & à l'envie de m'enrichir. Voilà, Messieurs, ajouta cette Malheureuse, l'histoire que vous avez voulu entendre. J'ai toujours fort bien prévu que notre troupe seroit dissipée, ou saisie à la fin, par la Maréchaussée, & que nous aurions le sort commun des Voleurs. J'avoue que cette pensée m'a quelquefois effrayée. C'est un bonheur pour moi d'être tombée dans vos mains, puisque vous m'avez promis de mettre ma vie en sûreté; & la plus grande marque que je puisse vous donner de

ma reconnoiſſance, nous dit cette Effrontée en finiſſant, c'eſt de vous remettre mes armes. Elle tira en même tems de ſes poches, deux petits piſtolets, & un large poignard des plis de ſa juppe. Je frémis, en les voyant, de l'imprudence que j'avois eue de ne pas les lui ôter, avant qu'elle eût commencé ſon récit; car il lui auroit été facile aſſurément d'en uſer contre nous, pendant que nous lui prêtions notre attention. Etant arrivés à Paris, j'envoyai chercher un des Directeurs de la Salpetriere, à qui j'appris ſon hiſtoire, après lui avoir fait promettre de ne ſe ſervir de cette connoiſſance, que comme d'une bonne raiſon pour la tenir enfermée le reſte de ſes jours. Nous fumes ainſi délivrés d'elle, & nous nous rendimes ſans obſtacle à l'Abbaye de....

Je puis commencer à compter de ce jour, le tems de mon repos & de la paix de mon cœur. S'il m'est encore arrivé d'avoir quelque léger sujet de trouble, c'est la délicatesse de l'amitié, ou la tendresse du sang, qui l'a fait naître. Le Ciel, content des épreuves auxquelles il m'a mis si long-tems, a épargné ma foiblesse ces dernieres années; il m'a traité comme un Vieillard épuisé de forces, qui n'est plus propre au combat, & à qui ses seuls desirs tiennent lieu désormais de mérite pour se présenter à la récompense. C'en est un bien foible, sans doute, aux yeux d'un Maître redoutable, qui a droit d'exiger tant de ses serviteurs; mais sa miséricorde est le fond consolant de mes espérances. Il ne m'a pas conservé si long-tems pour

me perdre. Il ne m'a point fait ſentir ſi vivement qu'il eſt le ſeul bien de mon cœur, pour me priver un jour de ce qu'il m'a fait aimer, & pour m'éloigner de ſa préſence, après me l'avoir fait regarder comme ma ſeule félicité.

Soit par un effet de la diſpoſition de mon eſprit, ſoit réellement par la ſituation naturelle du lieu, l'Abbaye de.... me paroît un des plus charmans ſéjours du monde. Les bâtimens en ſont magnifiques. Les jardins y répondent, par leur beauté & leur étendue. L'art n'y a rien épargné pour orner la nature. On y trouve des bois, des fontaines; & preſque dans toutes les ſaiſons, des fleurs & de la verdure. J'ai toujours aimé ces ornemens ſimples de la terre, qui ſont pour ainſi dire, les reſtes de notre pre-

miere innocence. Je trouve une douceur infinie à les cultiver de mes propres mains. La premiere chose, dont je m'occupai en arrivant, fut à faire un partage de toutes les heures du jour, pour me tenir continuellement éloigné de l'oisiveté. La lecture, la conversation, & la promenade sont les chefs principaux de mes occupations. Je ne me fais pas un simple amusement de la lecture. Je lis, pour m'instruire ou pour m'édifier. Je me sers des nouvelles lumieres que je m'efforce d'acquérir, pour étendre & perfectionner les idées que j'ai toujours eûes de la vertu, & de l'honneur. Mes sentimens s'échauffent à cette vûe; mon cœur s'attache plus que jamais au devoir, & mon esprit ne se lasse point de le soutenir par de continuelles réflexions, qui

le fortifient en multipliant ſes motifs. Les ſciences humaines ne flattent plus mon goût. Si elles produiſent quelques fruits, l'âge ne me permet plus de les recueillir. C'eſt être oiſif, que de s'occuper d'un travail inutile. Je me renferme dans les connoiſſances de la Religion & de la Morale, qui ſont à préſent les ſeules de mon reſſort, & qui ſont ſans doute les plus ſolides, puiſque l'utilité en dure éternellement.

Pour la converſation, je ne m'en procure gueres d'autre, que celle des Solitaires avec leſquels je demeure. Quoique la plupart n'ayent que des lumieres bornées, ils ont le ſens droit. La ſolitude les rend ſérieux & attentifs. Ils ne ſont point diſtraits par les objets des paſſions. Leur raiſon profite du ſilence de leur imagina-

tion. S'ils ne ſont point capables d'une converſation fine & délicate, ils raiſonnent juſte & ils penſent ſolidement.

La promenade fait ma troiſiéme occupation. Je marche, en conſidérant les ouvrages de la nature, & j'admire leur variété, J'aide, par mes ſoins, à la naiſſance & à l'accroiſſement de quelques fleurs & de quelques fruits, dont j'ai pris la direction. Je promene mes regards, ſur le Païſage tranquille qui m'environne. Je meſure des yeux la diſtance du Ciel à la terre; & je gémis quelquefois de la peſanteur qui m'empêche de m'élever à cette région de félicité. Le reſte de mon tems eſt occupé par la priere. Je pris cet ordre de vie dès que le Marquis, mon Gendre, m'eut quitté pour retourner à ſa Terre, &

j'eſpére le ſuivre fidellement juſqu'à ma derniere heure. Quelques mois ſe paſſerent, ſans que j'entendiſſe parler du Marquis mon Eleve, & de ma Niéce Nadine. J'interprétai avantageuſement ce ſilence, dans l'un & dans l'autre. Ils ſont tranquilles, diſois-je ; l'abſence a produit ſon effet ordinaire.

Cependant, un jour que j'étois à travailler paiſiblement dans mon petit jardin, je fus extrêmement ſurpris d'y voir entrer le Marquis. Il m'embraſſa avec tranſport. Je le conduiſis à mon Appartement, & je lui demandai ſi c'étoit un reſte d'amitié & de ſouvenir qui m'attiroit l'honneur de ſa viſite. Il ne me diſſimula point qu'avec le plaiſir de me voir, il avoit été amené par l'eſpérance d'apprendre de moi dans

quel lieu ma Niéce s'étoit retirée. Je ne doute point, me dit-il, qu'elle ne soit retournée dans quelque Couvent; mais je vous avoue, ajouta-t-il, que lui ayant écrit plusieurs fois chez Madame votre fille, où je la croyois toujours, je m'étois flatté du moins, que quelque part qu'elle fût, on lui feroit tenir mes lettres. Elle ne les a pas reçues assurément, puisque je n'en ai point eu de réponse. Je voudrois sçavoir quel droit Madame la Marquise croit avoir sur des lettres qui viennent de moi, & qui ne sont pas pour elle-même. Comme il me paroissoit un peu irrité, je lui répondis doucement, qu'il accusoit ma fille, peut-être mal-à-propos; & qu'il pouvoit être vrai, ou qu'elle n'eût pas reçu ses lettres, ou que les ayant reçues, elle

les eût envoyées à Nadine, qui n'avoit pas jugé que la bienséance lui permît d'y répondre. Non, non, reprit-il; j'ai passé chez Madame votre fille, & non-seulement elle a confessé qu'elle a reçu mes lettres, elle me les a même rendues sans les avoir ouvertes. De quoi vous plaignez-vous donc? lui dis-je. Si vous ne trouvez pas, répondit-il, que j'aie eu lieu de me plaindre, c'est sans doute que vous me condamnez; & dans cette supposition, je n'ai pas un mot à repliquer. Mais pourquoi me trouveriez-vous coupable pour avoir écrit à votre Niéce, puisque vous n'ignorez pas les promesses que je lui ai faites, & que je ne perdrai jamais la volonté de les exécuter? Je ne laissai pas d'être un peu embarrassé à lui trouver une bonne

réponſe. Mais.... lui dis-je en héſitant un peu, vous ſçavez bien que ces ſortes de promeſſes, qui marquent à la vérité beaucoup de bonté de votre part, ne changent rien à la ſituation de ma Niéce, & qu'elle n'en eſt pas plus autoriſée à entretenir un commerce de lettres, qui ne convient peut-être pas à une perſonne ſage & retenue. Vous ne me l'avez pourtant pas interdit, reprit-il encore, d'un air affligé, lorſque je vous en ai demandé la permiſſion à vous-même. Il eſt vrai, repliquai-je, que je ne m'expliquai alors que par mon ſilence : mais c'eſt que mon amitié me faiſoit craindre de vous cauſer du chagrin. Je vois donc trop bien, ajouta-t-il, que non-ſeulement vous m'ôterez la ſatisfaction d'écrire, mais que vous ne m'accorderez pas même

celle de sçavoir où votre Niéce s'est retirée. Je lui dis froidement qu'elle pouvoit avoir changé de demeure, depuis que j'étois dans cette Abbaye, & que je pouvois l'assurer, qu'il y avoit trois mois que je n'avois point reçu de ses nouvelles. Il me tourna brusquement le dos à cette réponse, & il sortit malgré moi, en me répétant plusieurs fois que je me moquois de lui; mais qu'il sçauroit bien la découvrir, fût-elle enfermée au fond d'un cachot par ma dureté. Il remonta à cheval dans l'instant, & toutes mes prieres ne purent l'arrêter.

Quoiqu'il n'y eût point d'apparence qu'il découvrît le lieu où ma Niéce étoit, j'écrivis à ma fille, pour la prier de se rendre à son Abbaye, & de recommander plus que jamais à l'Abbesse d'être

exacte ſur le ſecret. J'étois bien aiſe d'ailleurs qu'elle vît Nadine, & qu'elle pût m'apprendre de ſes nouvelles. Ma fille fit ce voyage auſſi-tôt. Elle vint me voir moi-même à ſon retour, & j'eus lieu d'être content de ſa relation. Nadine commençoit à goûter ſa retraite. Elle ne ſoupiroit plus. Ses pleurs étoient taries. Elle parloit encore du Marquis; mais ſa paſſion ſe changeoit peu à peu en une tendre amitié. En un mot, ſi elle étoit entrée dans le Cloître par déſeſpoir, il y avoit ſujet d'eſpérer que l'inclination pourroit l'y retenir. Je bénis le Ciel de ce changement, ſur-tout lorſque ma fille ajouta, qu'elle étoit une des plus ferventes Novices, & que l'Abbeſſe ne ceſſoit point de ſe louer de ſon zéle & de ſa piété. Je reçus, peu de tems après, une

une lettre d'elle. La douceur de ſon ſtyle acheva de me perſuader que ſon cœur n'avoit pas perdu la paix ſans reſſource. Elle paroiſſoit deſirer, avec ardeur, le tems de ſe lier par des vœux. Elle parloit de ſes agitations, comme d'une choſe qu'elle commençoit à voir dans l'éloignement. Elle faiſoit l'éloge des douceurs d'une vie tranquille & ſolitaire; enfin, j'apperçus dans ſa lettre tous les ſymptomes d'une gueriſon commencée, que le tems acheveroit de perfectionner. Je lui fis une longue réponſe, pour fortifier de ſi heureuſes diſpoſitions. La paix de mon propre cœur en fut ſenſiblement augmentée. Il n'y avoit que le Marquis, dont le ſouvenir me causât encore quelque amertume. Il m'étoit toujours cher, & ſon bonheur étoit la ſeule choſe

TAYLOR INST. OXFORD

qui manquât à la perfection du mien.

Il revint à l'Abbaye, environ deux mois après sa derniere visite. Quoiqu'il dût me connoître assez, pour être assuré que je ne conservois aucun ressentiment de la maniere dont il m'avoit quitté la derniere fois qu'il m'avoit vu, il m'aborda de l'air d'une personne qui a quelque chose à se reprocher. Il me fit des excuses, de la chaleur avec laquelle il m'avoit parlé. Je ne les écoutai, que pour admirer la bonté de son cœur. Il fallut s'entretenir aussi-tôt de Nadine. Il m'apprit tristement qu'il avoit envoyé dans la plûpart des Couvens du Royaume, & que tous ses soins n'avoient eu nul succès. Comme il me paroissoit excessivement affligé, & que son but étoit sans doute d'exciter ma

compassion, qu'il connoissoit facile à émouvoir, je lui dis que j'allois lui rendre un service auquel il ne s'attendoit pas.

Que feriez-vous, continuai-je, si Nadine vous étoit infidelle? Il me répondit, qu'il mourroit de douleur, ou peut-être de sa propre main. Mais, ajouta-t-il, il est impossible qu'elle le soit. Que penseriez vous, repris-je, si sans être infidelle, c'est-à-dire, si continuant de vous aimer toujours avec beaucoup de tendresse, elle renonçoit à l'espérance que vous lui avez donnée d'être à vous? Je dirois..... mais je ne dirois rien, repartit-il en s'interrompant, car vous me contez-là des impossibilités. Je suis sûr qu'elle m'aime, & qu'elle est convaincue que je l'adore. Elle ne voudroit pas me désespérer, comme elle sçait bien

qu'elle le feroit en m'abandonnant. Permettez, lui dis-je, que je m'explique davantage. Ma Niéce vous aime tendrement ſans doute. Elle ſeroit la plus ingrate de toutes les femmes, ſi après tant de témoignages de votre ſincere affection & de votre conſtance, elle n'avoit pas pour vous le juſte retour qu'elle vous doit. Mais elle a reconnu que ſon amour produit le même effet par rapport à vous, que feroit la haine d'un autre. Il trouble votre repos, il dérange votre fortune, il vous fait oublier les grandeurs pour leſquelles vous êtes né, il vous écarte de la ſoumiſſion que vous devez à ſon Pere. Elle a été effrayée de ſe trouver la cauſe de tant de déſordres; & par un effort même d'amour, elle a pris la réſolution de ſacrifier ſa tendreſſe à vos in-

térêts. De quoi pouvez-vous l'accuser ? Je regarde ſon procédé comme un exemple admirable de généroſité, qui doit lui attirer éternellement votre eſtime. On voit aſſez de gens qui font violence à leur cœur, quand ils s'apperçoivent que leurs paſſions nuiſent à leur fortune ; mais où en trouve-t-on, qui ſacrifient leur fortuhe & leur paſſion tout enſemble aux intérêts de l'objet qu'ils aiment ? Ce déſintéreſſement eſt ſi étrange, que je le regarde comme un prodige, dans une jeune perſonne de l'âge de ma Niéce. Si je vous diſois encore qu'elle ne ſe borne point là ; qu'elle veut vous remettre dans toute la liberté dont vous pourriez croire que vos promeſſes & vos ſermens vous ont privé ; & que pour vous rendre ce ſervice,

elle ſacrifie la ſienne ; ne convien-driez-vous pas que c'eſt peut-être le dernier effort du cœur humain, un effort qui ne paroîtroit pas vraiſemblable dans un Roman ? Voilà néanmoins, mon cher Marquis, ce que ma Niéce a fait pour vous. Liſez la lettre qu'elle m'écrit, ajoutai-je, en tirant de ma poche la lettre de Nadine. Vous verrez à qui cette pauvre Enfant s'immole, & vous jugerez s'il eſt vrai qu'elle vous aime.

Il lut la lettre. Il me la rendit ſans parler ; & il ſe jetta ſur une chaiſe, en levant les mains & les yeux au Ciel avec un mouvement extraordinaire. Les pleurs coulerent en un moment de ſes yeux, ſans qu'il ſongeât à les eſſuier. Je m'aſſis près de lui. Vous devriez donner ces larmes, lui dis-je, à l'eſtime & à l'admiration plutôt

qu'à la douleur. Je n'ose ajouter que la joie même devroit y avoir quelque part. Cependant il y a peu de personnes qui n'en ressentissent de cette seule pensée, que leur mérite, ou leur bonheur, a fait naître une des plus belles & des plus généreuses passions qui furent jamais. C'est un plaisir que les richesses & la grandeur ne donnent point; un plaisir de la nature, qui n'est attaché à nulle condition, & qui est unique en quelque sorte, en ce qu'il part d'une cause qui n'est propre qu'à lui. On me sert par intérêt, on me loue par flatterie, on me caresse par artifice; mais pour l'amour, il n'est accordé qu'à moi: le seul motif qu'on puisse avoir de m'aimer, est que je suis aimable. En vain voudroit-on déguiser une passion réelle, ou contre-

faire une paſſion ſincere. Mille marques trahiſſent le cœur. En fait d'amour & de haine, il y a des preuves qui ne ſont point équivoques. Je tâchois ainſi d'amuſer & d'aſſoupir la triſteſſe du Marquis, par des raiſonnemens vagues, mais flatteurs. Il les écoutoit, ſans me répondre. Il s'occupoit ſans doute des réſolutions qu'il avoit à prendre. Sçavez-vous, mon cher Marquis, ajoutai-je, le parti qui vous reſte à ſuivre? C'eſt de tirer, s'il eſt poſſible, aſſez de force de l'exemple de ma Niéce, pour retrancher de votre paſſion ce qu'elle a d'incommode pour vous-même. Vous retrouverez par-là votre repos, & vous ſatisferez toujours votre cœur, en y conſervant pour ma Niéce la tendreſſe & l'eſtime que vous croyez qu'elle mérite. Quand

vous serez dans cette situation, je ne ferai plus difficulté de vous conduire moi-même au lieu de sa retraite, & de vous procurer, à l'un & à l'autre, la satisfaction de vous voir & de vous entretenir avec innocence. Vous l'aimerez comme votre Sœur. Elle vous recevra avec l'affection qu'on a pour un Frere; & moi que vous avez appellé quelquefois votre Pere, & qui regarde Nadine comme ma fille, j'entrerai dans vos sentimens, je partagerai vos innocentes caresses: nous serons ainsi l'image de la plus pure & de la plus parfaite union, dont trois cœurs soient capables.

Je fus la duppe du Marquis dans cette occasion. Je ne fis point attention, en lui laissant lire la lettre de ma Niéce, que le lieu de sa demeure étoit mar-

qué avec la date. Il jetta les yeux dessus, & il n'eut garde de l'oublier. Après avoir écouté longtems mes discours avec beaucoup de patience, & sans autre marque d'émotion que ses larmes, il me quitta honnêtement. Je lui demandai s'il retournoit à Paris. Il me répondit ambigument qu'il passeroit quelque tems dans la Province; mais ce ne fut pas dans celle que je m'imaginois. Il alla droit au Château, que son Pere avoit à quelques lieux de l'Abbaye. Il ne s'y arrêta que pour prendre avec lui quelques Valets, & il se rendit de-là directement à C..... où est le Couvent de ma Niéce. Avant que de demander à lui parler, il lui écrivit une longue lettre, pour la préparer à sa visite. Il ignoroit que c'est la coutume des Couvens, que la

Supérieure ouvre & lit les lettres qui ſont adreſſées à ſes Religieuſes. L'Abbeſſe ouvrit donc la ſienne, qu'il avoit envoyée par un de ſes Laquais, & elle ſe trouva dans un extrême embarras après cette lecture. Comme le Marquis y parloit de la viſite qu'il devoit faire le même jour à ma Niéce, elle ne ſçavoit ſi elle devoit le refuſer ou l'admettre; l'un offençoit le Marquis, qui étoit d'un nom à mériter du reſpect, & l'autre expoſoit beaucoup ſa jeune Novice. Cependant le Laquais attendoit la réponſe. Elle ſe détermina à lui faire dire, que ſi ſon Maître prenoit la peine de venir au Couvent, il y ſeroit vû avec beaucoup de ſatisfaction. Le Marquis ne tarda point un moment à s'y rendre, & il prit cette réponſe, pour une marque de l'af-

fection de Nadine. Il fut surpris néanmoins, en entrant dans le parloir, de se voir attendu à la grille par un visage inconnu. C'étoit l'Abbesse même. Elle lui témoigna de la reconnoissance, pour l'honneur qu'il lui faisoit de venir dans l'Abbaye ; & pendant quelque tems elle ne l'entretint que de choses indifférentes, sans oser lui parler la premiere de ma Niéce. Il n'eut point la patience d'essuyer long-tems un si fâcheux entretien. Il demanda s'il ne lui seroit pas permis de voir Nadine. L'Abbesse employa toute son industrie, pour lui faire entendre honnêtement, que ce n'étoit pas la coutume des Maisons Religieuses, que les Etrangers y entretinssent les Novices à la grille. Comment, Novice ! s'écria le Marquis. L'Abbesse m'a raconté,

depuis, qu'il fut prêt à s'évanoüir à cette nouvelle. Il laissa échapper mille plaintes, contre la rigueur de son sort & l'infidélité de ma Niéce. Il se leva de sa chaise; il se promena à grands pas dans la Salle; il s'assit & se leva encore, en pleurant & en gémissant; de sorte que l'Abbesse, qui avoit le cœur sensible, comme l'ont toutes les Religieuses, se trouva extraordinairement attendrie. Enfin, il revint à elle, & il la conjura de la maniere la plus pressante de lui faire voir Nadine; fut-ce en sa présence, ne fut-ce que pour un moment. Elle ne crut pas qu'il lui fût permis de le refuser. Elle la fit appeller.

Ma Niéce ne s'attendoit nullement à cette visite. Son étonnement fut si grand, à la vûe du Marquis, qu'elle jetta un cri per-

çant à la porte, ſans avoir la force d'avancer. L'Abbeſſe fut obligée de l'aller prendre elle-même, & de l'amener à la grille par la main. Le jeune Amant fut ſi touchant, dans ſes plaintes & dans ſes reproches, qu'il tira des larmes des yeux de l'Abbeſſe. Nadine l'écouta avec modeſtie. Ses réponſes furent ſages & tendres. Elle lui raconta naturellement, par quels motifs elle s'étoit déterminée à la vie religieuſe. Elle le remercia de l'affection dont il l'avoit honorée. Elle le pria même de la conſerver, autant que ſon propre repos & l'état qu'elle avoit embraſſé pouvoient le permettre, & elle lui proteſta qu'il n'y auroit jamais de diminution dans la ſienne. Cette pauvre Enfant ſe fit violence, dans ce moment, juſqu'à ne point laiſſer échapper une larme; de

ſorte que celle qui cauſoit tant de pleurs, étoit la ſeule qui n'en répandoit point. Leur converſation dura près d'une heure. Le Marquis ne ſe poſſédoit point, lorſqu'elle voulut ſe retirer. Il la pria de ſouffrir du moins ſes viſites. Elle s'excuſa ſur les obligations de ſa Regle, & elle lui dit que c'étoit un plaiſir dont elle ſe priveroit juſqu'au tems de ſon engagement, où elle ſeroit charmée de le voir aſſiſter. Il ne put rien obtenir d'elle au-delà de ces dernieres paroles, & d'une promeſſe générale de l'aimer & de l'eſtimer toute ſa vie.

L'Abbeſſe m'a dit que les larmes, que ſa Novice avoit eu le courage de retenir, ſortirent en abondance après le départ du Marquis. Elle paſſa trois ou quatre jours ſans voir perſonne, juſ-

qu'à ce que la force de son ame & le secours du Ciel lui firent reprendre peu-à-peu les apparences de la tranquillité. Je ne sçais ce que devint le Marquis, pendant six semaines. Je le revis dans ma solitude, au bout de ce tems. J'avois été informé de la visite qu'il avoit rendue à ma Niéce. Ce fut la premiere chose dont il me parla lui-même. Il me parut que ses peines étoient beaucoup diminuées, & qu'il s'exprimoit plus tranquillement sur la perte de ses espérances. Je commençai à me promettre de le voir assez remis avant la fin de l'année, pour le prier d'assister avec moi à la Profession de Nadine, où il me dit qu'elle l'avoit invité. Ses reproches ne tomboient plus sur elle. Il admiroit au contraire la grandeur de son courage, & il ne parloit qu'a-

vec ravissement de la délicatesse & du désintéressement de son amour. Mais il se plaignoit amerement de la rigueur du Ciel, qui l'obligeoit de renoncer à la possession d'un tel cœur, après avoir été assez heureux pour en avoir obtenu toute la tendresse. Il parloit de sa naissance & de son rang, avec un mépris qui l'eût élevé à la perfection du Christianisme, s'il étoit venu d'une meilleure cause. Pour ce qui regardoit la liberté que Nadine prétendoit lui rendre, il protestoit qu'il ne vouloit point la reprendre, ou qu'il n'en useroit jamais; qu'il seroit occupé de sa passion toute sa vie; qu'il en passeroit la plus grande partie, dans le lieu où elle faisoit sa demeure; qu'il jouiroit du moins de la satisfaction de la voir; & que n'ayant plus à espérer

d'autre bien, il y borneroit tous ses plaisirs & tous ses desirs. J'entrai dans tous ses sentimens. Il retourna au Château de M. le Duc, d'où il ne sortit, pendant plusieurs mois, que pour me venir voir trois fois chaque semaine. Il employoit le reste du tems à l'étude, ou à la chasse dans le Parc. J'allois le visiter aussi, de tems en tems. Nadine revenoit dans tous nos entretiens. Quelquefois il s'attendrissoit jusqu'aux larmes, en parlant d'elle; quelquefois il paroissoit plus ferme: mais je voyois que cette image étoit toujours dominante au fond de son cœur; & je travaillois moins à l'effacer, qu'à lui faire prendre l'habitude de l'y porter sans trouble & sans douleur.

Enfin, le tems arriva auquel le sacrifice devoit se consommer. Il

s'en étoit informé trop ſouvent, pour l'ignorer. Je reçus une lettre de l'Abbeſſe, par laquelle elle m'en donnoit avis, & elle me prioit au nom de ma Niéce d'y aſſiſter avec ma Famille. Je la fis voir au Marquis. J'irai, me dit-il avec un grand ſoupir, j'irai, n'en doutez pas; heureux ſi je puis laiſſer la vie au pied du même Autel, où elle va ſe ſacrifier! Mon Gendre & ma Fille m'étant venus prendre dans leur Caroſſe, il s'y mit avec nous. Le ſien ne laiſſa pas de nous accompagner, avec une ſuite convenable. Etant arrivé à C..... je voulus voir ma Niéce avant le jour de la cérémonie; & je ne pus réſiſter à ſa priere que me fit le Marquis, de l'y mener avec moi. Cette tendre victime parut à la grille, dans un ajuſtement où je ne l'avois point

encore vûe. Je fus ébloui de ses charmes. Jamais elle ne m'avoit paru plus aimable, que sous cette triste livrée de mort & de pénitence. Le repos de la solitude donne au teint des Religieuses une fraîcheur & un air d'embonpoint, dont tout l'art des Dames mondaines ne sçauroit approcher. Elle fut surprise de voir le Marquis avec moi; car, quoiqu'elle eût souhaité qu'il fût présent à sa Profession, elle n'avoit osé lui écrire, ni me proposer de le faire pour elle. Je lui dis: Vous êtes donc à la veille, ma chere Niéce, de ce grand jour qui va vous séparer éternellement du Monde! Rien n'est donc capable d'ébranler vos résolutions! Elle me répondit que la cérémonie, qu'elle alloit faire, n'étoit qu'un renouvellement extérieur

de ce qui étoit conclu depuis un an dans ſon cœur. Il eſt encore tems néanmoins, repris-je, de vous défaire de vos liens s'ils peuvent vous devenir incommodes. Examinez de nouveau le fond de votre ame. Conſultez vos forces. Songez que le Ciel n'accepte que les offrandes volontaires. L'offrande eſt faite, repliqua-t-elle d'un ton ferme; & s'il ſuffit qu'elle ſoit volontaire pour être acceptée, je ne doute point que le Ciel n'ait reçû la mienne avec miſéricorde. Le Marquis nous écoutoit, ſans oſer lever les yeux ſur elle. Cependant il trouva quelque choſe de ſi dur pour lui dans ces derniers mots, qu'il ne put s'empêcher de l'interrompre avec un ſoupir : Ah ! Madame, lui dit-il, eſt-il poſſible que l'état où vous me réduiſez, ne

vous cause pas le moindre regret! Vous m'ôtez donc la seule consolation qui pourroit flatter une excessive douleur, & vous me remettez dans la nécessité d'avoir recours à la mort, pour me délivrer de mes peines! Elle tourna les yeux vers lui, pour lui répondre, que s'il avoit toujours la bonté de conserver quelque affection pour elle, il n'y avoit rien d'affligeant pour lui dans l'expression qu'elle avoit employée; que son sacrifice étoit sans doute libre & volontaire; mais qu'il n'ignoroit pas de quoi le Ciel s'étoit servi pour lui inspirer cette volonté; qu'elle avoit deux motifs, qui lui faisoient regarder la solitude avec joie; l'un d'avoir sçû lui marquer qu'elle n'étoit peut-être pas indigne de l'estime qu'il avoit eue pour elle, par la

promptitude avec laquelle elle s'étoit rendu justice, lorsqu'elle avoit reconnu qu'il étoit impossible qu'elle fût à lui ; & l'autre d'avoir été assez heureuse pour expliquer cette impossibilité, comme une marque de vocation à la vie Religieuse, & d'avoir obtenu du Ciel la force d'y répondre sans balancer. Le Marquis ne se fit plus entendre que par ses soupirs. Notre conversation étant finie, je baisai la main de ma Niéce ; & je la presentai moi-même au jeune Amant, qui pensa rendre l'ame, en faisant la même chose.

Le lendemain, qui étoit le jour de la cérémonie, il me parut si pressé de douleur, que je ne lui conseillai point de se rendre avec nous à l'Eglise. Il demeura seul dans sa chambre, où

je vins le rejoindre le plûtôt qu'il me fut possible. Je le trouvai dans un abbattement, que je réussirois mal à exprimer. Son visage étoit pâle, & ses yeux mouillés de larmes. Je le consolai par toutes les raisons, dont j'avois reconnu qu'il étoit le plus touché. Nous passâmes encore quelques jours à C.... pendant lesquels nous eumes plusieurs fois le plaisir de voir ma Niéce. Le Marquis étoit de toutes nos visites; mais il y portoit sa tristesse. Il y parloit peu. Il regardoit Nadine en soupirant. Il paroissoit émû, lorsqu'il l'entendoit parler. Il se levoit quelquefois tout d'un coup; & il se remettoit aussi-tôt sur sa chaise, comme s'il eût eu honte de ce mouvement involontaire. Il sembloit qu'il fût au bord d'une mer profonde, qui le séparoit d'elle;

&

& que la voyant dans l'éloignement, il se portât vers elle par ses desirs, tandis qu'il se consumoit de la douleur de n'en pouvoir approcher.

Nous retournâmes ensemble à ma solitude. Je l'y retins pendant quelques semaines; & je l'engageai à se rendre à Paris, lorsque je le crus en état de paroître dans le monde avec bienséance. Du caractere dont je connois ce tendre & aimable Seigneur, je ne doute point qu'il ne conserve le souvenir de ma Niéce jusqu'au tombeau.

Mes jours se sont passés, depuis ce tems-là, dans une parfaite tranquillité. Je suis, avec constance, l'ordre de mes exercices. Les personnes, avec lesquelles je vis, supportent charitablement mes foiblesses & les infirmités de

mon âge. La mort, que j'attens à toute heure, ne me cause nul effroi; je la regarde comme le commencement d'une vie plus heureuse. Chaque moment, qui m'en approche, me paroît autant de gagné sur mes espérances. Je compte les heures avec une joie avide; & mes sentimens changeront beaucoup, si je n'entens pas sonner volontiers la derniere.

Le Ciel permet que j'aie quelquefois l'occasion d'exercer de bonnes œuvres. Il y a quelques mois que deux Personnes de qualité, du voisinage, prirent querelle sur un différend fort leger. Leurs Amis prévinrent le combat particulier qu'ils méditoient, & me prierent de leur servir de Médiateur. Je me chargeai, avec joie, de cette entreprise. L'Offensé me coûta beaucoup à pacifier. Je

lui repréſentois en vain que ſa haine & ſes projets de vengeance excédoient l'offenſe légere qu'il avoit reçue ; qu'il y avoit de l'injuſtice par conſéquent dans ſes deſſeins, & qu'en ne conſidérant même que les loix du Monde, l'excès auquel il vouloit ſe porter ne ſeroit point approuvé des honnêtes gens. Mes raiſonnemens ne l'ébranloient point. Un trait de Morale, qui m'échappa dans l'entretien que j'avois avec lui, le diſpoſa tout d'un coup à la paix. Ne voyez-vous pas, lui dis-je, que votre honneur n'étant point bleſſé eſſentiellement dans cette querelle, tout l'avantage eſt de votre côté ? Votre Ennemi s'eſt abbaiſſé au-deſſous de vous, en vous offençant ; car celui, qui fait une offenſe à quelqu'un, lui accorde une véritable ſupériorité

en lui donnant le pouvoir de la pardonner. Cette réflexion fut tellement de ſon goût, qu'il conſentit ſur cette ſeule raiſon, à ſe réconcilier.

Mais, quelques mois après, je me trouvai engagé dans une aventure plus nuiſible à mon repos, & qui me fit encore éprouver les ſentimens d'une vive compaſſion.

J'avois appris, du Procureur de l'Abbaye, qu'un petit Château voiſin, ſitué dans un lieu aſſez deſert, & ſans autre dépendance qu'un fort beau Parc, avoit été loué, depuis la mort du Préſident de R..., qui l'avoit habité long-tems, à deux jeunes Pariſiens, qui ſe diſoient Freres. L'aîné, qui n'avoit pas plus de vingt-huit ans, ne tarda point à rendre une viſite au

Prieur. Dans les premieres explications, il lui dit, qu'ayant perdu son Pere, & trouvant sa succession dans un grand désordre, il prenoit le parti de venir passer quelques années en Province, pour se donner le tems de réparer sa fortune; qu'il avoit loué, des Héritiers du Président de R..., le Château voisin, avec tous les meubles; qu'un jeune Frere, qui ne faisoit que sortir du Collége, & trois ou quatre Domestiques, étoient les seuls Compagnons de sa solitude; mais qu'il demandoit au Prieur la permission de le voir quelquefois, lui & ses Religieux, & que, pendant les fréquens voyages qu'il seroit obligé de faire à Paris, il prendroit la liberté de mettre son Frere sous leur protection. Il ajoûta que ce Frere

étoit d'une ſanté ſi délicate, qu'elle ne lui permettoit guères de s'éloigner du Château, & que l'eſpérance de la fortifier, dans une Campagne, où l'air paroiſſoit excellent, avoit autant contribué que la néceſſité de leurs affaires, à les déterminer pour le ſéjour de la Province.

Après lui avoir fait une réponſe civile, le Prieur, dont les attentions n'ont pas de bornes pour moi, ſe fit un devoir de me le préſenter, en lui apprenant les raiſons pour leſquelles il ſe croyoit obligé à cette politeſſe. Je vis un jeune homme d'une phyſionomie aſſez noble, accompagnée, néanmoins, d'un peu de contrainte; ſur-tout lorſque m'ayant répété ce qu'il avoit dit au Prieur, je l'aſſurai que ſi, pendant ſon abſence, il craignoit

quelque chose pour un Frere aussi jeune qu'il nous représentoit le sien, j'aurois toujours une chambre à lui offrir dans mon appartement, & que toute l'Abbaye veilleroit à sa santé. Il me répondit, que loin de me causer la moindre incommodité, il ne demandoit pour son Frere qu'une attention générale, dans les occasions où sa jeunesse pouvoit l'exposer à quelque danger. Le Pere Prieur l'ayant retenu à dîner, il soutint la conversation avec assez d'esprit & de décence; mais j'observai qu'il avoit peine à soutenir mes regards, & qu'il paroissoit gêné, lorsque mes discours s'adressoient directement à lui. En sortant de table, il parla d'une affaire pressante, qui l'obligeoit de nous quitter. On lui laissa la liberté qu'il de-

ſiroit. Le Prieur, après l'avoir conduit aſſez loin, revint me dire auſſitôt qu'il étoit invité à dîner pour le lendemain chez les deux Freres, & qu'il n'avoit pu ſe diſpenſer de le promettre. Il ajouta, qu'il lui paroiſſoit ſurprenant que ce jeune homme ne m'eût pas fait la même propoſition. J'en ſuis moins ſurpris que vous, lui répondis-je, avec un ſourire. Mon âge commence à m'exclure du commerce des jeunes gens. En effet, je n'attribuois l'air d'embarras que j'avois remarqué à M. de Nodé (c'eſt le nom ſous lequel il s'étoit fait annoncer) qu'au reſpect dont on ne ſe défend gueres pour les triſtes apparences de la vieilleſſe.

Le Prieur ne manqua point à ſon engagement. Il revint, vers le ſoir, extrêmement ſatisfait

des deux Freres. La peinture qu'il me fit du plus jeune, (qu'on nommoit le Chevalier) étoit si charmante, qu'elle me parut exagérée. Il ne parloit point de sa figure, me dit-il, qui étoit celle d'un Ange; mais il ne pouvoit louer assez son esprit, sa douceur, & l'excellence de son naturel. Dans une conversation, qui avoit durée la plus grande partie du jour, & qui lui avoit semblée trop courte, il avoit raconté, aux deux Freres, mes principales aventures. Le Chevalier en avoit été si touché, qu'il lui étoit échappé plusieurs fois des larmes. Il y avoit mêlé des réflexions & des sentimens qui surpassoient un âge si tendre, car on ne pouvoit lui donner plus de quinze ou seize ans. Ses manieres, le son de sa voix, l'air

intéreſſant qui étoit répandu dans ſa phyſionomie, toute ſa perſonne avoit pénétré d'admiration le bon Prieur. Il employa un quart-d'heure à me faire ce récit. Quel malheur, ajouta-t-il, qu'un jeune homme d'une ſi belle eſpérance manque de ſanté, ou plutôt de force ! On ne le croiroit pas malade à le voir : mais il eſt affligé d'une foibleſſe de jambes, qui ne lui permet pas de ſortir du Château.

Je félicitai le Prieur, de la ſatisfaction dont je le voyois rempli. Il me demanda ſi je n'aurois pas la curioſité de voir un Enfant ſi aimable. Il y a peu d'apparence, lui dis-je, que je cherche à me faire des Amis de cet âge, ou à m'introduire dans une Maiſon où l'on n'a marqué aucune envie de me voir. En vain répli-

qua-t-il, que le récit de mon Histoire avoit fait regretter à l'aîné des deux Freres de ne m'avoir pas invité, & desirer au Chevalier de faire connoissance avec moi. Je le fis souvenir des raisons qui m'attachoient à ma retraite, & qui ne me laissoient plus d'autres goûts. Il cessa de me presser, mais, rappellé par son inclination, il retourna au Château dès le jour suivant. Ses visites continuerent jusqu'au départ de l'Aîné, qui ne devoit pas être absent plus de quinze jours, & qui lui recommanda instamment son frere. Ce fut un nouveau prétexte pour ses assiduités. Il ne quittoit plus le Chevalier pendant le jour; & le soir, à son retour, il venoit m'entretenir de toutes les perfections qu'il découvroit dans son caractère. Il

lui avoit renouvellé l'offre d'un logement dans l'Abbaye; & je n'avois pas d'éloignement moi-même à l'y recevoir auprès de moi. Une chaiſe à Porteurs qui me ſervoit à traverſer les cours dans le mauvais tems, répondoit à toutes les objections de la maladie. Mais rien n'avoit pu le faire conſentir à cette propoſition, & les quinze jours ſe paſſerent ſans aucune marque de changement.

Le ſeiziéme jour au ſoir, je reçus un Billet de lui, par lequel il me prioit, avec les plus fortes inſtances, d'accepter un dîner au Château pour le lendemain. Je lui répondis, ſur le champ, que j'étois fort ſenſible à cette politeſſe, mais que dans mes idées de retraite, je me faiſois une loi de ne pas chercher de plaiſir

au dehors. Le Prieur, qui n'ignoroit pas l'invitation, & qui attendoit ma réponse, avec ordre de la lire, entra dans ma chambre; & me fit un reproche de mon refus. Vous ne sçavez pas, me dit-il, dans quel état j'ai laissé M. le Chevalier. Il vous prioit à dîner pour demain, & je doute qu'il vive jusqu'au jour. J'arrive du Château. On lui a remis une lettre, qui le jette dans une mortelle affliction. Il pleure, il se désespere. Il s'est évavoui deux fois dans mes bras. Ses premiers mouvemens lui ont fait desirer de vous voir. Je lui ai représenté que rien ne pourroit vous engager à sortir si tard de l'Abbaye. Il vouloit s'y faire transporter sur le champ; mais doutant même si vous approuveriez une visite nocturne, je lui ai

conſeillé de modérer ſon impatience juſqu'à demain, en lui faiſant eſpérer que vous ne réſiſteriez pas à quelques lignes preſſantes. Votre réponſe, que je viens de lire, va l'accabler. Je balance à la rendre au Porteur. Je vous exhorte plutôt, au nom du plus aimable Enfant du monde, à lui promettre que vous le verrez demain avec moi.

Je me ſentis plus touché de la bonté du Pere, que de la douleur d'un jeune homme, dont je jugeois que les plus grandes peines ne pouvoient venir que d'une affaire de cœur, ou de quelqu'autre paſſion déréglée. Cette idée ſuffiſant même pour me faire rejetter la viſite qu'on me propoſoit, j'inſiſtai ſur ma réponſe, & je déclarai civilement qu'il ne me convenoit plus d'entrer dans

les petits égaremens d'autrui. Cependant, après avoir loué le bon naturel du Prieur, je lui dis, de fort bonne foi, que l'aventure me paroissoit digne de son zèle, & qu'avec autant d'amitié qu'il en avoit pour le jeune Chevalier, il étoit plus capable que moi, de servir à sa consolation. J'ajoutai que cette entreprise n'avoit rien qui blessât son caractère, puisqu'il y pouvoit employer les motifs de la Religion, dont je craignois que le jeune homme n'eût besoin pour régler ses desirs, & qui étoient, pour toutes sortes de maux, le plus salutaire de tous les remédes. Il prit ce conseil aussi sérieusement que je le donnois. Oui, me dit-il, je veux passer la nuit au Château. Votre refus y portera la désolation. J'en arrêterai du moins les

effets, & peut-être approfondirai-je la cause du mal.

Il y retourna aussi-tôt. Le lendemain, à sept heures du matin, on m'annonça sa visite dans mon cabinet, où j'étois encore en robe-de-Chambre. J'avois sçu que mes Porteurs avoient été appellés au Château dès la pointe du jour, & je m'étois défié d'une partie de la vérité : mais je ne m'attendois pas au spectacle que j'eus tout d'un coup, en voyant paroître un jeune homme, dont la figure & les graces l'emportoient sur toutes les descriptions du Prieur. Quoiqu'il eût le visage fort abbatu, & les yeux rouges de larmes, le mouvement qu'il fit pour me retenir sur mon siége, ou la confusion de se trouver devant moi, rendit un éclat merveilleux à son teint. Je l'em-

braſſai, avec un compliment fort ſincère ſur le plaiſir que je prenois à le voir, & quelques excuſes de m'être refuſé à ſon invitation. Il ſe déroba de mes bras, pour ſe jetter ſur un Fauteuil; & ſe tournant vers le Prieur, il lui dit que tout pénétré qu'il étoit de ſon amitié, il ne pouvoit s'expliquer devant lui. Ce Pere ne fit pas difficulté de ſortir. J'avoue que je demeurai, alors, dans l'attente de quelque ouverture extraordinaire. Les larmes du Chevalier recommencerent à s'ouvrir un paſſage, & furent accompagnées de quelques ſanglots. Enſuite, il me conjura de l'écouter.

Il étoit Fille. Hélas! il n'étoit qu'une malheureuſe Fille, l'objet de la haine du Ciel, & le jouet du plus perfide de tous les hom-

mes. Sa confiance pouvoit m'étonner dans une premiere visite, si je ne sçavois pas qu'elle avoit appris du P. Prieur que j'étois homme d'une naissance distinguée, aussi exercé à la vertu qu'à l'infortune, & capable, par conséquent, de lui donner des secours qu'elle n'attendoit plus que de moi. Elle vouloit me raconter son Histoire en peu de mots.

Elle étoit d'une ancienne Maison, mais née sans biens, & demeurée Orpheline dans l'enfance. Le Monstre, qui violoit tous les droits pour la trahir, étoit fils d'un riche Financier, dont la Femme avoit pris pour elle tous les sentimens d'une Mere, & l'avoit fait élever fort soigneusement. Après la mort de cette généreuse Femme, n'ayant pas trouvé les mêmes dispositions

dans ſon Mari, elle n'avoit eu pour reſſource que l'affection de leur Fils, qui, ſe couvrant du maſque de la générofité, avoit continué de fournir à la dépenſe de ſon éducation, dans un Couvent d'où elle n'étoit pas ſortie. Il ne lui déguiſoit pas qu'il avoit conçu beaucoup de tendreſſe pour elle; & s'il ne l'avoit pas trompée dès le premier moment, ſon deſſein étoit alors de l'épouſer. Les difficultés, qu'il craignoit de la part de ſon Pere, étoient le ſeul obſtacle qui ſembloit le retenir. Trop jeune encore pour connoître la défiance, elle s'applaudiſſoit de ſon bonheur, & tous ſes ſoins ſe rapportoient à ſe rendre digne de ſon Amant. A peine étoit-elle entrée dans ſa quinziéme année, qu'il lui avoit parlé de Mariage

avec des desirs plus vifs & des espérances plus prochaines. Elle confessoit qu'elle n'avoit commencé qu'alors à sentir le pouvoir de l'amour. Il s'en étoit apperçu, sans doute, puisqu'il avoit pris ce tems pour lui représenter plus vivement que jamais ce qu'il avoit à craindre du ressentiment de son Pere, & pour lui proposer un Mariage secret en Province, sous le déguisement où je la voyois. Elle n'y avoit consenti qu'après de longues résistances. C'étoit dans cette vûe, qu'ils avoient loué le Château qu'ils étoient venus occuper. Depuis deux mois qu'ils y demeuroient, il avoit retardé leur Mariage sous divers prétextes; & quoiqu'il eût souvent tenté sa vertu, il n'y avoit jamais employé que les tendresses & les

empressemens de l'Amour. Elle avoit eu la force d'y résister. Enfin, il étoit parti dans la résolution de finir ce qu'il nommoit son tourment. Il n'avoit demandé que quinze jours, pour revenir avec toutes les permissions Ecclésiastiques. Cependant .... ah! Monsieur, vous persuaderez-vous jamais ce que vous allez entendre! Cependant... Son discours, qu'elle avoit continué jusqu'ici d'un ton assez calme, fut interrompu par une si grande abondance de larmes, & de si fréquens sanglots, que, dans la crainte de quelque accident, je me levai pour appeller du secours. Mais elle m'arrêta de ses deux mains; & les joignant devant moi, avec une action toute passionnée, écoutez-moi, Monsieur, au nom du Ciel! écoutez-

moi, & ſauvez une malheureuſe du dernier déſeſpoir! Je reçus hier deux Lettres; l'une du Perfide, qui me fait des excuſes de ſon retardement, & qui me promet d'être ici dans trois jours, avec un Prêtre & les permiſſions; l'autre de ſon Valet de Chambre, que je me ſuis attaché par mes bienfaits, & qui me marque, avec horreur, que ſon Maître s'eſt marié le jour même.

Je la crus réellement mourante, après cette explication. Son courage, qui s'étoit ſoutenu par l'eſpoir de me faire entrer dans ſes intérêts, l'abandonna tout d'un coup. Une pâleur mortelle ſe répandit ſur ſon viſage; & penchant la tête ſur ſon ſein, elle demeura ſans mouvement & ſans connoiſſance. Ce n'étoit néanmoins qu'un évanouiſſement.

Je m'approchai d'elle; je l'exhortai à rappeller ses forces. Mon espérance étoit de pouvoir la tirer de cet état, sans la participation de mes Domestiques; mais, après y avoir perdu mes soins, je m'avançai à la porte de mon Antichambre, dans le dessein d'appeller quelqu'un. Heureusement, le Prieur ne s'étoit pas éloigné. Je le pressai de rentrer, & de seconder mon zéle. Son inquiétude devint si vive, en voyant son Chevalier sans aucune marque de vie, que se souvenant des secours qu'il lui avoit vu donner au Château dans les mêmes occasions, il s'empressa beaucoup pour ouvrir son just'au-corps, & pour le délivrer de tout ce qui lui serroit le col. Cette officieuse ardeur me fit sourire. Comme je le connois-

ſois fort honnête homme, je lui conſeillai de ſe moderer, & je l'avertis qu'il pourroit regretter d'avoir pouſſé trop loin ſes ſervices. Enfin la jeune Perſonne ouvrit les yeux; & retrouvant la force de parler, après avoir pouſſé quelques ſoupirs, elle me demanda, d'un ton fort touchant, ſi je l'abandonnerois dans ſa déplorable ſituation. Non, Mademoiſelle, lui répondis-je, ſi c'eſt un ſentiment de vertu & d'honneur qui vous fait deſirer d'en ſortir.

Ma réponſe fit faire deux pas en arriere au Prieur. Il me regarda d'un air interdit; & le bon ſens dont il étoit rempli lui faiſant comparer, en un moment, toutes les circonſtances, il reconnut bientôt que le Chevalier, qui lui avoit paru ſi aimable, étoit

étoit une Fille, qui ne l'étoit pas moins. Il voulut se retirer, avec autant d'effroi que de confusion; mais je l'arrêtai. Vous demeurerez, lui dis-je. Il n'est pas question de vous armer ici d'une farouche vertu. Gardez-vous, encore plus, de faire éclater cette aventure. L'importance est de prévenir le scandale qui seroit inévitable, si le sexe de Mademoiselle étoit connu. Pour moi, qui me repose sur mon âge & mes principes, je commence par vous déclarer, que dans la résolution où je suis de la servir, je me fais son Gardien pendant quelques jours. Mon appartement n'étant point dans la clôture de l'Abbaye, vous serez à couvert de toute sorte de blâme; & si nous sommes capables de nous taire, on ne verra, dans le parti que je

prens de la retenir avec moi, qu'une ſuite de mes premieres offres, qui ont été connues de tout le monde. Je ne m'explique point encore ſur ce que je penſe à faire pour elle. Mais il eſt important qu'elle m'apprenne, ſi les Domeſtiques, qui la ſervent au Château, ſont dans le ſecret de ſon aventure.

Elle m'aſſura que ſon ſexe n'étoit connu que de ſa femme de chambre, qui étoit dans le même déguiſement qu'elle, & du Valet de chambre de M. de Node, qu'il avoit emmené à Paris : qu'elle faiſoit un fond extrême ſur la fidélité de ces deux perſonnes ; & que ſi j'avois la généroſité de lui accorder un aſyle, elle me prioit de trouver bon que ſa Femme de chambre y fût près d'elle. C'eſt mon deſſein ;

lui dis-je, & votre premier ſoin doit être de revêtir cet arrangement de quelques bonnes couleurs. En effet ; l'ordre fut donné ſur le champ, pour faire venir la Femme de Chambre à l'Abbaye. On n'eut pas beſoin d'autre prétexte que le rétabliſſement de M. le Chevalier, qui commençoit à ſe trouver les jambes moins foibles, depuis qu'il étoit ſorti du Château. Il étoit tems de renoncer à cette feinte. Je les mis en poſſeſſion d'une chambre, dont je pouvois me priver ſans incommodité ; & craignant que le tems ne me manquât pour le projet que j'avois déja conçu, je me hâtai de prendre le chemin de Paris dans ma chaiſe de Poſte.

Le deſir de ſauver une Fille charmante, qui ne me paroiſſoit

pas digne de ſon malheur, m'avoit inſpiré d'aller au-devant de M. de Node, & d'employer toute la force de l'honneur & de la raiſon, pour lui faire honte de ſes infames vûes; car il n'étoit pas difficile de les pénétrer dans toute leur noirceur. Je le rencontrai, le ſecond jour de ma marche. Il changeoit de chevaux à la Poſte. Une ſorte d'Eccléſiaſtique, que je découvris dans la même Chaiſe, étoit apparemment le Miniſtre qu'il vouloit faire ſervir à l'impoſture. Je deſcendis, ſans affectation; & m'approchant d'eux, je feignis, avec quelques marques d'étonnement, de reconnoître M. de Node. Sa ſurpriſe fut beaucoup plus réelle, & venoit, ſans doute, du reproche de ſon cœur, comme l'air de contrainte que je lui avois remarqué

dans notre premiere entrevue. Cependant il ne fit pas difficulté de répondre à mes politesses, ni même de descendre, lorsque j'eus ajouté, qu'ayant vu la veille M. le Chevalier, j'étois en état de lui rendre compte de sa santé. Il me suivit dans une chambre de l'Hôtellerie, où je le priai d'entrer avec moi. Nous nous assîmes. Je fis apporter quelques rafraîchissemens.

Quoique j'eusse peine à contenir mon indignation, ce ne fut qu'après quelques éloges de son Frere, pendant lesquels je le vis changer vingt fois de couleur, que j'entrai dans l'explication que j'avois méditée. Je pris un ton ferme, pour lui dire que le Ciel & la Terre étoient déclarés contre lui; que je ne lui conseillois point de faire un pas de plus dans

la même route ; qu'il y trouveroit sa perte, au lieu de la criminelle satisfaction qu'il s'y promettoit, & que je n'étois parti que pour lui rendre le service de l'en informer. Cet exorde le jetta dans une profonde consternation. Il demeura quelques momens sans répondre, les yeux baissés, & le visage si pâle, que je le crus prêt à s'évanouir. Cependant, comme je n'avois pas touché au fond de ses vues, un moment de réflexion lui fit juger que des accusations si vagues pouvoient être désavouées ; & comprenant néanmoins qu'elles portoient sur quelque découverte, qu'il ne pouvoit s'imaginer, il prit le parti de s'envelopper dans une réponse obscure. Il me dit qu'il n'entendoit rien à mon langage, & qu'il devinoit encore moins

mes intentions ; mais que s'il étoit queſtion du Chevalier, qui pouvoit s'être rendu coupable de quelque indiſcrétion pendant ſon abſence, il venoit dans le deſſein de le reconduire à Paris.

L'artifice me parut ſi groſſier, qu'il me fit rompre toutes meſures. Écoutez-moi, repris-je ; & voyez s'il manque quelque choſe à nos informations. Vous êtes marié depuis quatre jours. Le Chevalier eſt une jeune Fille de ſang noble, que vous êtes réſolu de tromper, après avoir inutilement tenté de la ſéduire. Je frémis de l'horrible impoſture que vous méditez. Elle ne l'ignore plus. Le Ciel, qui veille ſur ſon innocence, lui a fait trouver un aſyle & des Protecteurs. En un mot, votre affreux ſyſtême de profanation & de libertinage

eſt dévoilé juſqu'au fond. C'eſt à vous d'éviter le châtiment des Hommes par une prompte fuite, & celui du Ciel par le repentir. C'eſt à vous encore, d'examiner quelle reconnoiſſance vous croirez devoir à ceux qui vous donnent cet avis, & par quelles actions vous pouvez eſpérer de vous rétablir dans leur eſtime.

M. de Node, à qui je n'oubliai pas de faire ſentir auſſi que ſon véritable nom n'étoit pas ignoré, appuya les deux coudes ſur une table voiſine, pencha la tête, & ſe couvrant le front des deux mains, demeura quelque tems dans cette poſture, livré, ſans doute, à de profondes méditations. Je lui laiſſai tout le tems qu'il paroiſſoit deſirer. Enfin, ſe relevant d'un air plus libre, il me remercia du ſervice

que je lui avois rendu; mais il me pria d'entendre un recit qu'il croyoit capable de le justifier. Je lui promis l'attention qu'il me demandoit.

Rosette, me dit-il, puisque vous connoissez son sexe, ne doit sa beauté qu'à la nature; mais elle a l'obligation de tout son mérite à ma Mere, qui, l'ayant sauvée d'un sort peu conforme à sa naissance, n'a rien épargné pour son éducation. Je l'ai vue croître dans le sein de ma Famille. Je me suis accoutumé à ne rien trouver de si charmant qu'elle; &, malgré la différence de nos âges, j'ai cru découvrir qu'elle étoit sensible à mon admiration. Mon Pere, à qui ses richesses avoient fait concevoir des vues fort ambitieuses en ma faveur, s'apperçut de mes sen-

timens. Il força ma Mere d'en éloigner l'objet. Rosette n'avoit pas neuf ans. Elle me fut enlevée, avec une cruelle adresse à me cacher sa demeure. Ma Mere avoit eu la permission de la mettre dans un Couvent. Je découvris cette retraite à force de soins; mais je fis des efforts inutiles pour en obtenir l'accès, & je passai trois ans à me consumer de regret & d'amour. Cette innocente passion m'a garanti de tous les désordres de la jeunesse.

La mort de ma Mere fut une nouvelle disgrace pour Rosette. Mon Pere, qui l'avoit prise en aversion, depuis ses premieres craintes, refusa de fournir aux frais de son entretien. A quelles humiliations ne demeuroit-elle pas exposée, si la force d'un intérêt si cher ne m'eût pas fait

découvrir ſa ſituation ? J'employai tout ce que je pus dérober à mes beſoins, pour lui faire un ſort digne de ſon mérite, & des vues que j'avois ſur elle. Ma Mere m'avoit laiſſé peu de bien, & je n'aurois pas eu la hardieſſe d'en demander compte à mon Pere ; mais ne connoiſſant point d'autre bonheur que de faire celui de Roſette, j'étois aſſez riche pour elle & pour moi, de ce que je retranchois continuellement à mes plaiſirs. Le titre de ſon Protecteur, & quelques explications que j'eus avec les Supérieures du Couvent, ſur la nature de mes intentions, me firent obtenir la liberté de la voir. Sa reconnoiſſance, & le ſouvenir de ſes premieres années, l'ayant diſpoſée à m'accorder ſa tendreſſe, je lui fis

mes ſermens, & je me crus le plus heureux de tous les hommes en recevant les ſiens.

Mes prétentions ne ſeroient pas allées plus loin, juſqu'à la mort de mon Pére. Je connoiſſois une partie de ſes vues pour ma fortune ; & depuis pluſieurs années, j'avois réuſſi fort heureuſement à les éluder. Mais, ſoit qu'il fût choqué de ma réſiſtance, ou qu'on l'eût informé de mes engagemens, il me parla de ſoumiſſion avec tant de hauteur, que je déſeſperai de ſoutenir plus long-tems le même rôle. On lui avoit propoſé, pour moi, un Parti conſidérable, avec l'aſſurance d'une Charge du premier ordre. Il me déclara que ſi je me refuſois à ſes volontés, je ne devois attendre de lui qu'une éternelle indignation. Ce

fut alors, qu'après avoir communiqué à Rosette une partie de mes peines, je lui proposai de quitter Paris, & de nous unir inséparablement par un mariage secret. Tout étoit sincere dans mes résolutions. Eh! comment aurois-je manqué de bonne foi pour le bonheur de ma vie? Je comptois de faire passer mon évasion pour l'effet des persécutions de mon Pere, sur-tout avec le soin que j'ai pris de répandre que j'allois promener mes chagrins dans les Pays étrangers; & je me flattois qu'il la regarderoit lui-même comme le désespoir d'un Fils, qui aimoit mieux s'éloigner de sa présence, que de manquer de respect pour ses ordres. J'empruntai dix mille écus d'un Ami, le seul à qui j'ai confié mes desseins & le

choix que j'avois déja fait de ma demeure. Je faisois entrer dans mes vûes, de retourner à Paris après mon mariage, de faire ma paix avec mon Pere, & de me dérober, par intervalles, sous le prétexte de quelques nouveaux voyages. Il ne manquoit, au succès de ce plan, qu'une facilité que je n'ai pas trouvée dans les Prêtres de Provinces. On m'a demandé des explications auxquelles je ne m'étois pas attendu. Cet obstacle m'a déconcerté. Cependant on me faisoit espérer qu'après un séjour de trois mois, les difficultés pourroient diminuer. Je vivois tranquillement dans cette espérance, lorsqu'une lettre de mon Confident m'a forcé de retourner à Paris. Il m'écrivoit en termes obscurs, mais si pressans, qu'ils m'ont fait

entrevoir quelque événement d'importance, dont Rosette ne devoit pas être informée. Je ne l'ai quittée néanmoins, qu'avec sa participation; & prenant occasion des circonstances, je lui ai promis, à mon départ, d'amener de Paris quelque Prêtre moins difficile, dont j'acheterois les services à force d'argent, si je ne pouvois les obtenir par d'autres voies.

M. de Node avoit fait cette partie de sa narration, d'un air composé : mais ses remords paroissant l'agiter, à mesure qu'il approchoit du dénouement, il s'arrêta, comme s'il eût cherché ses expressions. Qui croira jamais, reprit-il, en levant les yeux au Ciel, qu'une passion fondée sur l'estime, & conduite avec tant d'innocence, ait été capable

de me porter, tout d'un coup, à la plus coupable résolution ! J'ouvre les yeux sur mon crime; & je n'avois pas attendu ce moment, pour en trouver la punition dans les reproches de mon cœur. Plaignez-moi, puisqu'elle doit aller jusqu'à m'ôter, sans retour, le bonheur même que j'avois cru m'assurer par un aveugle projet. Il m'en coûtera la vie. Mais, achevez de m'entendre.

J'arrive à Paris. Je vais descendre chez mon Confident, qui m'informe aussi-tôt de la mort de mon Pere. J'aurois eu peine à ne pas regarder cet accident comme une faveur du Ciel, si je n'eusse appris, au même instant, que mon Pere, furieux de mon absence, & peut-être instruit de celle de Rosette, ne m'avoit laissé tout son bien qu'à deux condi-

tions, dont il avoit aſſuré l'effet par toutes les meſures d'une barbare prudence : l'une que je n'euſſe point épouſé Roſette, l'autre, que dans l'eſpace de trois mois, je ſerois marié à la jeune perſonne qu'il m'avoit propoſée. Quelle horrible explication! Ce n'eſt pas tout d'un coup, néanmoins, que mon déſeſpoir m'a conduit aux plus aveugles emportemens. Mais, après avoir trop vérifié mon malheur, après avoir reconnu qu'il falloit perdre Roſette, ou me priver d'une immenſe fortune, &, par conſéquent, du pouvoir de la rendre heureuſe, je conſeſſe que la raiſon, l'honneur, & la Religion même, n'ont pu tenir contre la force de ma paſſion. J'ai pris le parti de feindre que j'entrois volontiers dans toutes les diſpoſi-

tions de mon Pere, & je n'ai marqué d'empreſſement que pour la célébration du mariage. Quelques jours m'ont ſuffi pour mes arrangemens. Je me ſuis marié, en maudiſſant ma chaîne ; & dans le moment même où j'ai quitté le pied de l'Autel, je me ſuis dérobé à tous les Témoins de cet affreux ſacrifice. Une lettre, que je me ſuis hâté d'écrire à celle que je n'oſe nommer ma Femme, doit lui avoir appris qu'elle ne me reverra jamais, & que je la déteſterai toute ma vie, pour s'être prévalue, contre moi, des cruelles volontés d'un Pere.

Je ſuis parti, reprit-il, en me regardant d'un œil timide. Je vous rencontre. Vous m'aſſurez que Roſette eſt informée de mon triſte ſort. Hélas! que penſe-t-elle de moi? Me croit-elle ca-

pable de l'abandonner, de vivre ſans elle, de ne pas mettre tout mon bonheur à faire le ſien! Ordonnez vous-même de ma vie & de ma conduite. Je me ſoumets à tout ce que vous ferez pour elle & pour moi.

Il ne m'apprenoit point, dans ce récit, quel uſage il vouloit faire de l'Eccléſiaſtique dont il s'étoit fait accompagner; & je jugeai même, aux apparences, que ce n'étoit qu'un Valet, déguiſé ſous l'habit d'un homme d'Egliſe. Mais, comme il étoit inutile d'exiger l'aveu d'un crime avorté, je lui en épargnai la honte. Il ne m'appartient pas, lui dis-je, de vous reprocher votre noir deſſein, ni d'entrer dans les horreurs que vous m'avez éclaircies. Roſette, puiſque vous lui donnez ce nom, eſt en

ſureté ; j'en rends graces au Ciel pour elle. Vous devez perdre l'eſpérance de la voir ; c'eſt une liberté que vous n'obtiendrez, ni d'elle, ni de moi. Elle eſt ſans bien, dites-vous, & vous êtes en poſſeſſion du vôtre : Voyez ce que vous croyez devoir à la malheureuſe confiance que vous lui aviez inſpirée pour vous. Je me déclare ſon Protecteur, & je lui en promets de plus puiſſans, auſſi long-tems qu'elle conſervera de l'attachement pour la vertu. J'ajoutai, que s'il avoit quelque choſe de plus à me communiquer, ſes lettres pouvoient m'être adreſſées à l'Abbaye où je faiſois ma demeure.

Il ne me fit aucune réponſe, & ſes regards marquoient une mortelle conſternation. Cependant, lorſqu'il m'entendit don-

ner l'ordre de mettre les chevaux à ma chaiſe, il me tint quelques diſcours paſſionnés, auxquels je ne répondis que par des exhortations vagues à rentrer dans les bornes de la Religion & de l'honneur. Comme je me diſpoſois à partir, il me pria, plus tranquillement, de recevoir une bourſe, qui me parut contenir deux ou trois cens louis, pour les beſoins de Roſette, me dit-il, à laquelle il ſe ſouvenoit d'avoir laiſſé peu d'argent. Je le diſpenſai de cette libéralité, en l'aſſurant qu'elle ne manqueroit de rien ſous ma protection : mais l'avenir vous regarde, ajoutai-je ; & vous ne devez pas oublier, non plus, que les frais du Château tombent uniquement ſur vous.

Nous nous ſéparâmes. En arrivant à l'Abbaye, je n'eus pas

de peine à faire entrer Mlle. Rosette, dans la résolution d'oublier un homme qui ne pouvoit plus être à elle, & de le mépriser même, pour avoir entrepris de la tromper si cruellement. J'allai au devant de toutes ses craintes, par l'offre que je lui fis de la conduire dans un Couvent, & d'y fournir à sa subsistance, aussi long-tems qu'elle se rendroit digne de mes soins. C'étoit retrancher quelque chose à la douceur de ma situation : mais je ne pouvois faire un meilleur usage de mon superflu. Elle se défendit modestement de m'engager dans cette dépense, en se réduisant à me demander ma protection, pour prendre le voile & renoncer tout-à-fait au monde. Je lui fis reconnoître aisément, qu'un dessein de cette na-

ture demandoit un eſprit plus tranquille & d'autres réflexions. Ma Fille, que je fus obligé d'employer pour lui procurer une Retraite, deſira de la voir, & fit enſuite par inclination ce qu'elle n'avoit commencé qu'à ma priere. Elle ſe chargea de la préſenter aux Supérieures; & j'appris bien-tôt qu'avec ſa générosité ordinaire, au lieu de prendre, pour moi, l'engagement de la penſion, elle l'avoit pris pour elle-même.

Mais le tendre différend, que nous eûmes là-deſſus, fut terminé, huit jours après, par une viſite de M. de Node, qui m'apportoit, pour Roſette, un contrat de rente perpétuelle, du fonds de cent mille francs, qu'il avoit conſtitués ſous ſon nom. Je ne fis pas difficulté de le re-

cevoir ; & je l'envoyai au Couvent, dès le même jour, avec de justes félicitations.

Ma Fille ayant comme succedé à mes soins, il se passa dix mois entiers, pendant lesquels je n'eus pas d'autre commerce, avec Rosette, que celui de quelques civilités, que je lui faisois faire dans l'occasion. Un jour, je la vis arriver dans le carosse de ma fille. Après les plus affectueux remercimens, elle me présenta une Lettre, que je ne pus lire sans une extrême surprise. M. de Node lui écrivoit que la petite verole venoit de lui enlever sa femme ; que n'ayant jamais vécu avec elle, il se croyoit dispensé des bienséances ordinaires du veuvage ; & que dans la confiance de retrouver à sa chere Rosette, les sentimens qu'elle

avoit

avoit eus pour lui, il n'attendoit que ses ordres pour se rendre auprès d'elle, & lui faire oublier, par un heureux mariage, des excès, qui n'avoient pas merité sa haine, puisqu'elle n'avoit pu les attribuer qu'à l'amour.

Je ne fis pas la moindre objection, contre un parti qui me parut décidé dans le cœur de M^{le}. Rosette. Elle voulut me parler » des obligations qu'elle » avoit à M. de Node; de son » caractère, qu'elle connoissoit » après tout; malgré.... Je l'interrompis : un bon caractère, lui dis-je, peut se relever des plus mortelles chutes; & les derniers procédés de M. de Node sont d'un bon augure pour le sien. Ainsi je ne condamne point votre facilité à lui pardonner.

Mais songez, Mademoiselle, que le pouvoir qu'il vous reconnoît sur lui, vous rend aussi comptable de sa vertu, que de son bonheur & du vôtre. Elle me promit de ne pas oublier cette leçon.

Ils se marierent deux mois après. Je reçois quelquefois de leurs nouvelles; & leurs Lettres me trompent, s'ils ne vivent pas heureusement.

FIN.

TAYLOR INST. OXFORD
39701642